


CRUCE DUM
SPIRO SPERO

MÉMOIRES
DU DUC
DE VILLARS.
TOME I.

H. Shadwell Clerke

MÉMOIRES

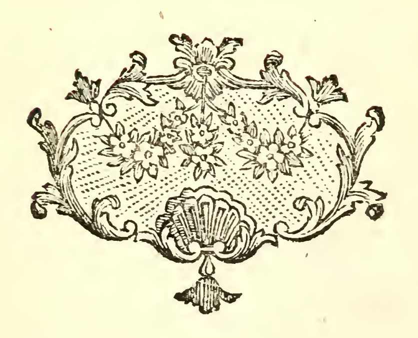
DU DUC

DE VILLARS,

PAIR DE FRANCE,

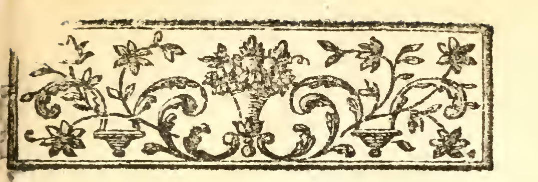
MARÉCHAL GÉNÉRAL DES ARMÉES
DE SA MAJESTÉ TRÈS CHRÉTIENNE.

TOME PREMIER.



A LA HAYE,
AUX DÉPENS DE LA COMPAGNIE.

M. DCC. LVIII.

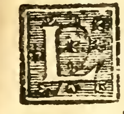


MEMOIRES

DU

DUC DE VILLARS,

MARECHAL-GENERAL ET PAIR DE FRANCE.



LOUIS-Hector, Duc de Villars, Pair & Maréchal de France, Prince de Martigues, Vicomte de Melun, Marquis de la Nocle, Comte de la Rochemillet, Commandeur des Ordres du Roi, Grand d'Eſpagne de la premiere Claſſe, Chevalier de la Toiſon d'or, Gouverneur

des Villes, Forts, & Château de Fribourg & du Brisgow, des Villes, Citadelle, & Pays de Metz & de Verdun, Gouverneur Général de Provence, Marseille, Arles, & Terres adjacentes, Généralissime des Armées du Roi, son Plénipotentiaire & Ambassadeur Extraordinaire pour les Traités de paix à Rastard, & Chef de l'Ambassade pour la signature de la Paix générale à Baden, ensuite Président du Conseil de guerre, & du Conseil de Régence, Ministre d'Etat après la mort du Duc d'Orléans, & depuis peu Maréchal-Général, est celui dont on donne ici les Mémoires.

Il eut pour Pere Pierre de Villars, Baron de Maclas & de Sara, Lieutenant Général des Armées du Roi, Commandeur de ses Ordres, Gouverneur de Damvilliers & de Bezançon, Conseiller d'Etat d'Epée, & Ambassadeur Extraordinaire en Espagne, en Piémont, & en Dannemarck. Il avoit épousé Marie de Bellefonds.

La Maison de Villars est très ancienne, & l'on voit qu'en 1320. elle étoit plus puissante qu'elle ne l'a été depuis,

Les

Les titres & contrats de mariage font foi que, du moins depuis cette époque, elle n'a point eu de mesalliance; on a même des conjectures qu'avant ce temps elle a eu des alliances illustres, mais on n'avance que ce qui peut être prouvé.

Dans les derniers siécles cette Maison a produit cinq Archevêques de Vienne, des Evêques de Mirepoix, & d'Agen. Elle n'a eu que des biens médiocres, mais on y compte plusieurs services de guerre, quoique peu continués, & celui qui s'attacha le plus à suivre sa fortune, fut Pierre de Villars pere du Duc. Il avoit une de ces phisionomies nobles & élevées, qui s'attirent naturellement le respect, & qui annoncent de la vertu. Personne de son temps ne porta la valeur à un plus haut point. Il reçut à la guerre des grandes blessures, & eut le malheur, alors presque inévitable, de se trouver engagé dans plusieurs combats particuliers, & enfin dans le fameux combat des Ducs de Nemours & de Beaufort. Il tua le second du Duc de Beaufort, & fut obligé de s'éloigner. Cet événement,

& les troubles que les guerres civiles apporterent dans le Royaume dérangerent les commencemens de sa fortune.

Lorsque le Prince de Conty eut le commandement des Armées, Pierre, Marquis *de Villars*, servit en qualité de Lieutenant-Général dans celles d'Italie & de Catalogne. Il eut le gouvernement de Damvilliers, une des Places de sûreté que l'on avoit données aux Princes du sang pendant la guerre civile.

La paix des Pyrenées lui ôta ce gouvernement, & le laissoit sans établissement & sans fourtune, lorsqu'au commencement de la guerre de Flandre, Louis XIV. voulant avoir auprès de sa personne des Officiers expérimentés, prit pour ses Aides de Champ des Lieutenans-Généraux, & entre-autres le Marquis *de Villars*. Son air de héros qui, soutenu de ses actions, lui avoit fait donner le nom d'Orondate, plut au Roi, & dès ce moment sa fortune paroissoit devoir prendre une face plus brillante; mais son alliance avec le Maréchal de Bellefonds, ennemi déclaré de tous les Ministres de son temps, lui attira leur haine & sur tout celle de Mr. de Louvois.

Le Roi qui connoiſſoit par lui-même quels ſervices il en pouvoit attendre, lui avoit deſtiné les mêmes commandemens que le Maréchal de Schomberg avoit eus en Portugal, & lui avoit donné ordre de s'y rendre. C'étoit une commiſſion qui ſembloit lui promettre la dignité de Maréchal de France. Mais il fut traverſé dans ſes eſpérances par Mr. de Louvois. Le Roi lui donna enſuite le gouvernement de Beſançon, qu'il fut obligé de quitter pour un démêlé qu'il eut avec le Marquis *de Gadagne*, Gouverneur *de Dole*, & protégé par le même Miniſtre. Le gouvernement de Douai lui avoit été donné, & l'inimitié du Secrétaire d'Etat de la guerre le lui fit perdre encore. Cependant après la paix d'Aix-la-Chapelle, le Roi voulant faire un Traité avec l'Eſpagne, y envoya le Marquis *de Villars*, & lui déclara en le faiſant partir, qu'il lui deſtinoit à ſon retour le commandement de l'Alſace. Le Marquis *de Villars* réüſſit en Eſpagne, & même il empêcha, malgré les vives ſollicitations des Hollandois & de l'Empereur, que l'Eſpagne ne ſe joignît aux Hollandois pendant les

deux premieres années de la guerre de 1672. Mais à son retour il trouva le Marquis de Vaubrun établi en Alsace.

Enfin l'obstacle invincible qui se présentoit toujours à lui de la part de M. de Louvois, l'obligea à changer de route, & à suivre celle des Ambassades que lui ouvrit l'amitié de Mr. de Lionne, Ministre des affaires étrangéres. Il alla donc Ambassadeur Extraordinaire en Piémont, en Dannemarck, & deux fois en Espagne, servit très utilement, & après avoir vendu & consommé les Baronies de Maclas & de Sara qu'il avoit héritées de ses Peres, il ne recueillit pour tout fruit de ses longs & importans services que d'être Commandeur des Ordres du Roi, & Conseiller d'Etat d'Epée, sans pouvoir laisser d'autre héritage à Louis-Hector Marquis de Villars son fils, que l'éxemple, décourageant pour tout autre, de beaucoup de mérite peu récompensé.

Louis XIV. fit alors un établissement pour l'éducation de la premiére Noblesse de son Royaume, sous le nom de Page à la grande Ecurie. Le Duc de Noailles assez en faveur y mit un de

ſes enfans. *Louis-Hector de Villars* y entra, & avec une figure avantageuſe, une phiſionomie noble, & de la vivacité qui relevoit encore un extérieur prévenant par lui même, il ſe fit bientot connoître & deſtinguer du Roi parmi ſes camarades. 167[illegible]

Un jour dans ſa plus tendre jeuneſſe entendant ſon Pere & ſa Mere ſe plaindre de leur mauvaiſe fortune, il leur dit, *pour moi j'en ferai une grande.* Surpris de ce diſcours, ils lui demandérent ſur quoi il fondoit ſes eſpérances, & comment il s'y prendroit. *C'eſt déja*, leur dit-il, un *avantage pour moi que d'être ſorti de vous, & d'ailleurs je ſuis réſolu à chercher tellement les occaſions, qu'aſſurément je périrai, ou je parviendrai.* A l'inſtant même il leur expoſa toutes ſes vuës, & le fit ſi bien que le Pere & la Mere crurent dès lors pouvoir ſe flater d'une prédiction, que garantiſſoient preſque les diſpoſitions naturelles du jeune homme.

Dans un voyage que la Cour fit en Flandres, le Marquis *de Villars*, Page encore, demanda permiſſion de la quitter & d'aller faire un tour en Hollan-

1670. de. Il devoit ensuite se rendre à Calais, & faire le voyage d'Angleterre avec le Maréchal *de Bellefonds*, qui y fut envoyé pour calmer l'esprit du Roi & celui de la Nation, que des bruits de poison sur la mort de *Madame*, sœur du Roi d'Angleterre, avoient fort irrités; mais il manqua le Maréchal. A son retour de Hollande il sortit de Page, & accompagna le Comte *de Saint Geran*, son cousin, Envoyé auprès de l'Electeur de Brandebourg, pour tâcher de l'engager dans la guerre qu'on méditoit contre la Hollande. Il en fut rappellé par une lettre du Maréchal *de Bellefonds*, pour se rendre auprès du Duc *de Luxembourg*, qui commandoit les troupes de Cologne & de Munster, & qui préparoit tout pour l'ouverture de la Campagne sur les bords du Rhin. Ce Duc voulut lui donner une Compagnie de Cavalerie dans les troupes de Cologne qu'il commandoit, mais le Maréchal *de Bellefonds*, qui sentoit d'avance le mérite de son jeune parent, envia aux autres son éducation dans la guerre, & le fit revenir du pays de Cologne.

Le Marquis *de Villars* arriva à Versailles peu de jours avant le départ du Roi, & se préparoit à suivre le Maréchal *de Bellefonds*. Mais comme il se mettoit en chemin, toutes ses mesures furent rompuës par la disgrace de ce Maréchal, que Mr. *de Louvois* sacrifia à sa reconciliation avec le Vicomte *de Turenne*, qui n'aimoit pas non plus le Maréchal *de Bellefonds*, & qui devoit commander sous le Roi la principale Armée. Voici quel fut le sujet de cette disgrace. 1670.

C'étoit l'usage alors dans toutes les dignités de la guerre de *rouler*, c'est à dire de commander alternativement un jour l'un, & le lendemain l'autre; les Maréchaux de France l'observoient même entre eux. Le Vicomte *de Turenne* déclara qu'il ne pouvoit rouler avec trois Maréchaux de France qu'il avoit vûs dans les plus petites charges de la guerre, pendant qu'il commandoit des Armées. Il parloit des Maréchaux *de Bellefonds*, de *Créqui*, & *d'Humieres*. Le Roi qui ne vouloit pas le faire Connétable, créa pour lui la charge de Maréchal de Camp Général, & voulut

1670. attacher à cette dignité le commandement sur les Maréchaux de France. Ceux que nous venons de nommer refusérent de se soumettre. Ils devoient commander une Armée sous le Prince *de Condé*, & ils furent éxilés tous trois deux jours avant celui qui étoit marqué pour leur départ. Le Marquis *de Villars* déja parti se trouva donc seul, (car son Pere Ambassadeur en Espagne y étoit alors.) C'est à dire qu'il se vit sans aucun secours étranger, & sans autres ressources pour sa fortune que celles qu'il avoit en lui même : ressources ausquelles il fut toujours réduit, & que la suite entiére de sa vie a fait voir qui lui suffisoient. Il se détermina bien-tôt à ne point aller dans l'Armée où le Maréchal *de Bellefonds* avoit d'à servir, & à se tenir le plus près du Roi qu'il lui seroit possible.

Il suivit Sa Majesté qui passoit avec son Armée assez près de Mastrict. *Brissac*, alors Lieutenant des Gardes du Corps, fut détaché avec trois cent chevaux. Le Marquis *de Villars* y alla, & poussa un parti des ennemis jusques dans les barriéres de Mastrict, où le

Mar-

Marquis *de Sauvebeuf* tomba dangereu- 1672.
ſement bleſſé.

Enſuite le Roi rejoignit à ſon Armée celle que menoit le Prince *de Condé* auprès d'Orſoy. Il partagea ſes troupes pour faire attaquer en même temps quatre Places des Hollandois. L'Armée du Roi s'attacha à Orſoy, celle du Prince *de Condé* à Wezel, & celle du Vicomte *de Turenne* à Burich. Orſoy fut pris en deux jours. Il y eut une fauſſe attaque dont le Comte de *Saint Geran* fut chargé, & le Marquis *de Villars* y alla.

Au Siége de Doesbourg, ſe trouvant à la tête de la tranchée dans le temps que les Aſſiégés vouloient faire une ſortie, il ſe jetta hors du boyau, & marcha le premier anx ennemis.

Au commencement des conquêtes du Roi les Etats-Généraux lui envoyérent quatre Députés près d'Utrecht pour lui demander la paix, en lui offrant Maſtricht avec une ſomme de dix millions pour le rachat des Places qu'il avoit priſes. L'offre ne fut point acceptée, Sa Majeſté voulant avoir le Brabant Hollandois avec Orſoy, Weſel,

1672. Emmeric, Rees & Rhinberg. Ainsi la négociation fut rompuë, & la guerre continuée.

Peu de temps après, *Monsieur*, frere du Roi, fit le siége de Doesbourg. L'Armée du Roi étant alors oisive, elle ne put être plus longtemps le séjour d'un homme aussi avide d'occasions, & que rien d'ailleurs n'y retenoit. Le Marquis *de Villars* la quitta, & courut à ce siége, où étant à la tête de la tranchée lorsque les ennemis firent une sortie, il parut à la tête de ceux qui les repousserent. Aussi *Monsieur* crut ne pouvoir se dispenser de se souvenir de lui dans les lettres qu'il écrivoit à Sa Majesté.

Il se trouva au fameux passage du Rhin: action unique par son audace, & presque téméraire. Le détail en est sçu de tout le monde. Le Marquis *de Villars* se jetta des premiers dans le fleuve.

Ensuite, car le péril l'attiroit toujours, il se rendit auprès du Vicomte *de Turenne* qui faisoit le siége de Crevecœur.

Nous avons tant de choses à dire dans

dans ces Mémoires, que nous sommes obligés de passer legérement sur ces premiers évenemens de la jeunesse du Marquis *de Villars*. 1672.

Le Chevalier *de la Rochefoucault*, qui avoit la charge de Cornette des Chevaux-legers de Bourgogne, ayant été tué, le Marquis *de Villars* pria le Comte de *Saint-Geran* de la demander pour lui au Roi. Ce Comte, le seul parent qu'il eût à portée de parler pour lui, refusa de le faire, sur ce qu'il sçavoit, disoit-il, que cette charge étoit destinée à des gens distingués par de longs services, & aidés de puissantes protections. Le Marquis *de Villars*, qui malgré ces raisons & les conseils de son parent se sentoit digne de l'obtenir, la demanda lui-même au Roi, qui la lui accorda dans le moment. Le lendemain la Gendarmerie, dans laquelle il venoit d'entrer, fut détachée pour aller joindre sur le Rhin l'Armée du Vicomte *de Turenne*. On attaqua plusieurs petits postes sur la Moselle, & il y eut divers partis, un entre autres où *la Fitte*, un des meilleurs partisans, attaqua trois-cent chevaux des troupes de Brande-

bourg

1672. bourg. Le Marquis *de Villars* s'y trouva. Il tâchoit tous les jours à mériter de plus en plus les graces mêmes qu'il avoit reçues.

La campagne finie, il alla voir établir les quartiers d'hyver de la Gendarmerie sur la Saare, & revint à la Cour. En ce temps là *le Roi d'Espagne* ayant été à l'extrêmité de la petite vérole, *le Roi* envoya le Marquis *de Villars* lui faire compliment sur sa convalescence. Cette commission ne pouvoit lui être que très agréable, d'autant plus que son pere étoit Ambassadeur auprès de ce Prince & fort considéré de la Reine-mere. Il y alla, fut très bien reçu, & le présent dont l'honora *le Roi d'Espagne* à son départ, fut magnifique.

Dans ce temps là le Duc *de Lauzun* fut arrêté. Comme c'étoit un caractére assez extraordinaire, on croit devoir le faire connoître. Il étoit homme de courage, & avoit une sorte d'esprit plus propre pour la Cour que pour les affaires. Il étoit petit, & n'avoit rien dans sa figure qui dût lui attirer autant de bonnes fortunes en galanterie, que l'on vouloit lui en croire.

Il étoit parent du Maréchal *de Grammont*, & logeoit chez lui. Il fut des premiers amans de la Princesse *de Monaco*. Le feu Roi outre ses deux grandes passions, qui furent Mademoiselle *de la Valliére* & Madame *de Montespan*, avoit accordé ses bonnes graces à plusieurs des Dames qui les recherchoient, entre autres à Madame *de Monaco*. Celle-ci dans le temps que Mr. *de Lauzun* étoit en commerce avec elle, regardoit *le Roi* avec grande attention, étant assise à terre sur des carreaux. *Lauzun*, dont cette attention excitoit la jalousie, recula sans paroître regarder derriére lui, & mit le talon sur la main de Madame de *Monaco* dans le temps qu'elle étoit le plus occupée à regarder *le Roi*: la douleur & les cris furent violens. *Le Roi* vit bien que *Lauzun* l'avoit fait exprès, & ce Courtisan tint des discours assez insolens pour obliger Sa Majesté à l'envoyer à la Bastille, où il parla avec une liberté sur le Roi même si surprenante, qu'elle devoit le perdre. Elle fit un effet tout contraire, & le Roi se piquant de générosité, non seulement lui pardonna; mais touché de 1672.

la

1672. la fierté & de la grandeur d'ame que montroit *Lauzun*, il lui fit dans la suite des graces Considérables.

Il réprit l'air de faveur, fit l'amour à Mademoiselle *de Montpensier*, fille aînée de Mr. *le Duc d'Orléans*, le plus grand parti de l'Europe. Elle avoit espéré d'epouser *le Roi*, & avoit refusé Mr. *le Prince*, même *le Roi d'Angleterre*. Quiqu'elle fût âgée, l'amour d'un favori la toucha, & elle prit une si violente passion pour *Lauzun*, quelle résolut de l'épouser. Le petit homme de son côté irritoit sa passion pour lui par des froideurs, qu'il fondoit sur la crainte de voir la Princesse, qu'il feignoit d'adorer, faire une aussi grande folie que celle de l'épouser.

Plus il apportoit d'obstacles à ce mariage, plus *Mademoiselle* faisoit d'efforts pour les surmonter. Enfin il fit confidence au *Roi* de cette inclination, lui disant qu'il n'avoit néanmoins de passion que pour Sa Majesté même, & *Mademoiselle* déterminée à quelque prix que ce fût à faire le mariage, *le Roi* se rendit, & parut l'approuver.

La vanité de *Lauzun* le porta à vouloir

loir épouser *Mademoiselle* avec toutes 1672.
les cérémonies : il eut trois jours libres pour cela. Tous ses ennemis, mais sur-tout *Monsieur*, frere du Roi, & *le Prince de Condé*, profiterént de ce retardement & firent agir Madame *de Montespan*. On obligea même *la Reine* à en dire un mot & le consentement que *le Roi* avoit donné fut révoqué. On offrit *à Lauzun*, comme pour le dédommager, les dignités de Pair & de Maréchal de France avec les grandes entrées. De toutes les graces qui lui étoient offertes, il n'accepta que la derniere. Se conduisant en courtisan, il préféra ce qui l'approchoit du *Roi* à toute autre chose, dans l'espoir de regagner le consentement de Sa Majesté, *Mademoiselle* persistant d'ailleurs dans la plus violente passion. Mais *Lauzun* ne pardonna pas à Madame de *Montespan*, & après avoir tenté de la perdre auprès du *Roi*, il la traita si mal, qu'elle porta *le Roi* à le faire arrêter par le Marquis *de Rochefort*, Capitaine des Gardes. Il fut conduit dans le Château de Pignerol, où il fut en prison dix ans ; il n'en sortit que par la cession

1672. que *Mademoiselle* fit de la Principauté de Dombes & du Comté d'Eu au *Duc du Maine* l'aîné des enfans du *Roi* & de Madame *de Montespan*. Le mariage de cette Princesse avec *Lauzun* ne fut pas déclaré : elle lui donna le Duché de St. Fargeau, & d'autres terres. La reconnoissance fut médiocre dans le Duc *de Lauzun*, qui ne lui cachoit pas la très parfaite aversion qu'il avoit pour elle, desorte qu'étant grande & forte, & lui petit, elle l'auroit souvent battu s'il n'avoit évité les coups de mains. Il se trouva en Angletere dans le temps que le Roi *Jacques* en sortit. Il avoit gagné la confiance de ce Prince, en sorte qu'il fut chargé d'amener le *Prince de Galles* à Paris.

L'année d'après il alla comander l'Armée du Roi *Jacques*, où la conduite de l'un & de l'autre fut si mauvaise, qu'ils perdirent l'Irlande en peu de mois.

Le reste de sa vie en France se passa en petites intrigues de Cour, dont il ne tira aucune utilité. Il épousa la fille du Maréchal *de Lorges*, de laquelle n'ayant point d'Enfans, ses biens allérent à

sa

sa femme & au Marquis *de Biron*. On a cru devoir mettre ici de suite tout ce qui regarde la vie & le caractére d'un homme aussi extraordinaire, que l'a été Mr. *de Lauzun*. 1672.

La crainte de perdre un jour de la Campagne qui alloit recommencer, hâta le retour du Marquis *de Villars* qui, comme nous l'avons dit, étoit en Espagne. Il rejoignit auprès de Bruxelles *le Roi* qui étoit à la tête de son Armée, qui alla faire le Siége de Mastricht. Cette Place étoit défenduë par le *Rhingrave*, un des meilleurs Généraux des Hollandois, avec neuf mille hommes de troupes choisies.

Le Roi par bonté pour la Noblesse, qui sous ses yeux s'empressoit à s'exposer, défendit aux Volontaire d'aller aux attaques sans sa permission, & les distribua pour monter les gardes de tranchée les uns après les autres. Le Marquis *de Villars*, qui n'eût demandé la permission d'y aller qu'à dessein de l'obtenir, voyant bien qu'étant Officier dans la Gendarmerie on la lui refuseroit, prit le parti d'attendre que les dispositions fussent faites pour attaquer

1672. quer en même temps le chemin couvert & une demi-lune, & la nuit il entra dans la tranchée deux heures avant l'attaque. Il mena avec lui six Gendarmes de sa Compagnie, volontaires aussi ; se plaça avec le premier détachement de Grénadiers qui devoit sortir, & au signal, qui fut de six bombes, il marcha à la tête de l'attaque. On lui avoit donné une cuirasse, dont la pesanteur ne lui laissant pas la liberté d'agir il la jetta en sortant, & entra des premiers dans la demi-lune. Il y fut à peine, qu'un fourneau joüa sous lui, & l'enterra à demi. Dès qu'il fut dégagé de la terre qui le couvroit, il marcha à la gorge de la demi-lune, pour s'opposer aux ennemis qui vouloient y rentrer. Il perdit la plûpart de ses Gendarmes & le feu des ennemis fut si grand, que tous les Officiers furent tués, ou mis hors de combat. Lui seul, avec un nommé *Vignory* ancien Officier, mais volontaire dans cette action, demeura en état de soutenir un mauvais logement. Il reçut plusieurs blessures, mais legéres, la plûpart causées par des éclats de grénades.

Le Roi voyoit l'attaque, & envoyoit souvent demander ce qui se passoit dans la demi-lune. On lui rapportoit toujours que *Villars* tenoit la tête. Enfin à la pointe du jour il quitta la demi-lune, & le *Roi* voyant sortir de la tranché deux ou trois hommes qui paroissoient des Officiers, envoya *Lignery* Exempt de ses Gardes, sçavoir qui c'étoit. *Lignery* ayant reconnu le Marquis *de Villars*, lui apprit qu'on avoit parlé de lui au *Roi* plusieurs fois pendant la nuit, & alla dire au *Roi* qu'il étoit là. Le Marquis *de Rochefort*, qui fut depuis Maréchal de France, vint lui ordonner de la part du Roi d'approcher, & lui dit en riant : *Vous allez être bien grondé.* Dès que Sa Majesté l'apperçut, elle prit un air un peu sévére, & lui dit : *Mais ne sçavez vous pas que j'ai défendu même aux Volontaires d'aller aux attaques sans ma permission, à plus forte raison à des Officiers qui ne doivent pas quitter leurs troupes, & moins encore des troupes de Cavalerie ? J'ai cru*, lui répondit le Marquis *de Villars*, *que Votre Majesté me pardonneroit de vouloir apprendre le métier de l'Infanterie, sur tout*

1673.

1673. *tout quand la Cavalerie n'a rien à faire.* Cette excuse ne pouvoit manquer d'avoir son effet, elle réüssit, & la reprimande se termina de la part du *Roi* par des louanges très-flateuses pour le Marquis de *Villars*, que la fortune servit à son gré quelques jours après, par une nouvelle occasion de s'exposer qu'elle lui fournit. Il se promenoit aux gardes du Camp, lorsque *Croisille*, Capitaine aux Gardes & frere de *Catinat* qui depuis fut Maréchal de France, vint le prier de faire marcher une garde de la Gendarmerie commandée par un Maréchal de Logis, pour soûtenir un poste du Régiment des Gardes. Celui qui commandoit une garde de la Maison du *Roi*, ayant refusé de quitter son poste, le Marquis *de Villars* courut à celle de la Gendamerie, & pria le Commandant de lui donner vingt Gendarmes à la tête desquels il se mit, & poussà les ennemis jusques dans les barriéres de la contrescarpe.

L'escarmouche devenoit vive, *le Roi* y arriva, & demanda ce que c'étoit. *Croisille* lui en rendit compte, & lui en apprit le détail. *Il semble*, dit *le Roi*,

Roi, en parlant du Marquis *de Villars*, *dès que l'on tire en quelque endroit, que ce petit garçon sorte de terre pour s'y trouver.* 1673.

Maſtricht ſe rendit après treize jours de tranchée ouverte, & la Gendarmerie eut ordre d'aller ſur le Rhin fortifier l'Armée du Vicomte *de Turenne*, & s'oppoſer à celle de l'Empereur & de l'Empire, qui s'aſſembloit en Bohême ſous les ordres du Général *Montecuculli.* L'Armée de l'Empereur pouvoit avoir pour objet, ou de marcher vers Philisbourg, ou de tomber ſur Bonne, & le Vicomte *de Turenne* dans l'impoſſibilité où il étoit de défendre l'une & l'autre, n'avoit d'autre parti à prendre que de chercher une action, & pour cela d'aller le plus loin qu'il pourroit au devant de l'Armée de l'Empereur. Il s'avança avec celle du *Roi* dans la Franconie.

Dans ces entrefaites le Maréchal *de Bellefonds* ne pouvant ſervir par ſon crédit le Marquis *de Villars*, voulut du moins l'aider de ſes conſeils. Il lui écrivit une longue lettre pleine d'inſtructions ſur la guerre, où il lui re-

com-

1673. commandoit entr'autres choses d'apprendre le métier de partisan, & d'aller souvent Volontaire avec ceux qui passoient pour l'entendre le mieux, lui représentant que les Officiers Généraux qui ne s'en étoient pas instruits, quelque courage qu'ils eussent, se trouvoient souvent fort embarassés, quand ils commandoient des Corps détachés dans le voisinage d'une Armée ennemie.

Le Marquis *de Villars* comprit si bien l'importance de ce conseil, que ce qu'il n'avoit fait jusques-là que par le seul intérêt de trouver des occasions, il continua à le pratiquer avec une nouvelle ardeur par le motif de s'instruire. Il passoit souvent trois & quatre jours de suite dans les partis, avec les plus estimés dans cet art. C'étoient alors les deux freres de *Saint-Clars*, dont l'un qui étoit Brigadier, fut une fois six jours hors de l'Armée, toujours à la portée du canon de celle des Ennemis poussant leurs gardes à tout moment, à la faveur d'un grand bois dans lequel il se retiroit, faisant des prisonniers, & donnant à toute heure au Vicomte *de*

Tu

Turenne des nouvelles des mouvemens des ennemis. Et certainement rien n'est plus propre à former un véritable homme de guerre, qu'un métier qui apprend à attaquer hardiment, à se retirer avec ordre & avec sagesse, & enfin qui accoûtume à voir souvent l'Ennemi de fort près. 1673.

Le Vicomte *de Turenne* marcha à la tête du Tauber au-delà de Wirtsbourg. *Montecuculi* s'avança, paroissant vouloir combattre & il y eut des escarmouches très-vives, une entr'autres, où le Comte *de Guiche*, Lieutenant-Général de l'Armée du *Roi*, fit avancer son aîle, & risquoit d'engager la bataille avec un grand désavantage. Mais le Vicomte *de Turenne* qui s'en apperçut, vint à toutes jambes faire retirer les drapeaux des bataillons & n'exposa que les Volontaires, parmi lesquels, ou plutôt à la tête desquels on voit bien qu'on doit trouver le Marquis *de Villars*. Il y étoit en effet avec un de ses parens, nommé *Sebeville*, qui y reçut une blessure considérable. Le Vicomte *de Turenne* quoique ennemi du Maréchal *de Bellefonds*, voulut bien remar-

1673. quer ce qu'il voyoit; il caressa fort le Marquis *de Villars*, & en parla dans ses dépêches au *Roi*, comme d'un jeune homme qu'il falloit avancer.

L'Armée du *Roi*, comme nous l'avons dit, occupoit les plaines qui sont à la tête du Tauber, comptant sur une bataille, & l'on voyoit déja les troupes de l'Empereur s'approcher, lorsque l'Evêque de Wirtsbourg, gagné par les Impériaux, leur facilita le passage du Mein. Il passent cette riviere, coupent nos convois par les Places de l'Evêché de Wirtsbourg qui étoient derriere nous, & nous obligent à nous retirer, & à laisser l'Armée Impériale marcher en liberté à la hauteur de Francfort & Mayence, & à portée de descendre sur Bonn, sans qu'il fût possible au Vicomte *de Turenne* de l'empêcher. Il ne lui resta rien de mieux à faire qu'à s'établir dans les terres de l'Electeur de Mayence, & dans le Bas-Palatinat, pour donner des quartiers de rafraîchissement à l'Armée du *Roi*, & pour marquer en même-temps un juste ressentiment aux Princes de l'Empire, qui, malgré les espérances qu'ils nous avoient

avoient données d'une neutralité parfaite s'étoient déclarés contre nous. 1673.

L'Armée Impériale fit le Siége de Bonn, prit en peu de jours cette mauvaise Place, & s'étendit ensuite le long du Rhin & de la Moselle. Le Vicomte *de Turenne* voulut occuper des postes le long de cette riviere, & marcha à Bern-Castel, petite ville dont le château étoit assez bon : mais les Impériaux favorisés par les Princes de l'Empire le prévinrent, & la marche fut inutile. Il n'y eut plus moyen de faire autre chose, que de mettre l'Armée en quartier d'hyver le long de la Saare & dans la Basse-Alsace ; & pendant ce temps-là Bonn prise, coupant tout notre commerce avec la Hollande, on fut obligé d'abandonner les grandes conquêtes, à la reserve de Grave.

Il y eut cette année trois batailles navales entre les Flottes d'Angleterre & de France, sous le Prince *Robert* & le Comte *d'Etrées*, & celle de Hollande sous *Tromp* & *Ruyter*. Le dessein des deux Couronnes étoit de débarquer dans la Province de Zélande, que le

1673. *Prince d'Orange* avoit été contraint de dégarnir absolument pour renforcer son Armée. Mais ces divers combats, quoique vifs & opiniâtres, furent de part & d'autre sans succès marqué.

Le Maréchal *de Bellefonds*, qui aussi bien que ses confreres les Maréchaux d'*Humieres* & de *Crequy*, s'étoit enfin soumis à ce qu'on éxigeoit d'eux par rapport au Vicomte *de Turenne*, & qui avoit été remis avec lui dans le service, vouloit conserver Nimegue, & s'opiniâtra dans ce dessein malgré les ordres de la Cour. M. *de Louvois* qui le haïssoit toujours ne manqua pas cette occasion de le perdre, & le fit éxiler pour la seconde fois en moins de deux ans. C'est ainsi que se passa la campagne de 1673.

1674. Celle de 1674. s'ouvrit par la conquête de la Franche-Comté, que le Roi fit en personne dans le plus fort de l'hyver, pendant lequel le Vicomte *de Turenne* réüssit à empêcher que le vieux Duc *de Lorraine* ne passât le Rhin, son dessein étant de soutenir la Comté avec un Corps de troupes assez considérable, composé des siennes & de cel-

celles de l'Empereur. Les Places de la Comté prises, *le Roi* revint à Versailles & l'on fit une nouvelle disposition pour former les Armées, & pour s'opposer aux forces de la plus grande partie de l'Europe. L'Espagne s'étoit déclarée contre nous à la fin de l'année précédente, presque tout l'Empire en fit autant, l'Angleterre fut forcée à retirer les troupes qu'elle nous avoit données. 1674.

Ce fut au commencement de cette année que l'Empereur fit enlever à Cologne le Prince *Guillaume de Furstemberg*, Ministre & Plénipotentiaire de Cologne aux Conférences qui s'y tenoient pour la paix dès le milieu de l'année 1673.

Cet attentat, qui violoit le Droit des Gens, obligea *le Roi* à faire rompre l'Assemblée, & à rappeller ses Ambassadeurs, qui sortirent de Cologne le 15. d'Avril. Cette affaire eut de grandes suites, & ne se termina qu'à la Paix de Nimegue.

Dans ces circonstances, on se prépara à défendre les frontieres de la Flandre & de l'Empire. Le Vicomte

1674. *de Turenne* fut chargé de la guerre du Rhin, mais avec des forces si médiocres, qu'il paroissoit bien que l'on comptoit uniquement sur sa grande capacité. En effet, on étoit si convaincu qu'il pouvoit tout, que souvent on le réduisoit presqu'à ne pouvoir rien, & que réellement il n'auroit rien pu s'il n'avoit eu en lui même des ressources encore supérieures à celles qu'on lui connoissoit. La haine du Marquis *de Louvois* pour ce Général ne contribuoit pas peu aux médiocres moyens que l'on lui donnoit de soutenir une guerre difficile.

La Gendarmerie, qui avoit commencé la campagne en Allemagne, fut envoyée en Flandre. Le Marquis *de Beringhen*, Colonel du Régiment Dauphin, fut tué au Siége de Besançon, & le Marquis *de Villars* eut cette obligation au Vicomte *de Turenne*, que ce Général persistant dans sa bonne volonté pour lui, dit hautement qu'il falloit le faire Colonel le plutôt qu'il se pourroit, & lui donner ce Régiment.

L'Armée s'assembla aux environs de Charleroi, sous les ordres du *Prince de Condé*;

Condé; & celle des Alliés, qui marchoit ſous ceux du *Prince d'Orange*, fut fortifiée d'une partie conſidérable des troupes de l'Empereur, commandées par le Général *Souche*, qui s'étoit acquis de l'eſtime à la tête des mêmes troupes contre les Turcs. Ce Général d'un âge fort avancé, paſſoit pour le meilleur homme de guerre qu'il y eût dans l'Armée du *Prince d'Orange*, dont les malheurs dans la guerre lui ſont venus en partie de n'avoir jamais eu dans ce métier d'aſſez bons maîtres, pour cultiver les diſpoſitions que beaucoup d'eſprit & une très-grande valeur naturelle avoient miſes en lui. C'eſt pour cela que, malgré ces divers mérites, il n'a peut-être jamais rien fait qui ait pû lui donner la réputation de Général. 1674.

Les environs de Maſtricht & de Liége furent le rendez-vous de l'Armée confédérée, forte de plus de ſoixante-mille hommes. Celle du *Roi* n'en avoit tout au plus que quarante-mille, mais c'étoit des François & le *Prince de Condé* les commandoit.

Ce Prince ſe poſta de maniére, que voyant arriver l'ennemi, il pouvoit ju-

1674. ger de ſes deſſeins, & profiter de ſes mouvemens. Les Confédérés s'avançoient lentement, & pendant leur approche il y eut divers partis, dans pluſieurs deſquels ſe trouva le Marquis *de Villars*. Il y en eut un entr'autres, où cent vingt fantaſſins des ennemis qui s'étoient fortifiés dans un cimétiere, furent attaqués par *la Fitte*, Lieutenant des Gardes du Corps. On fit mettre pied à terre aux Dragons. Le Marquis *de Villars* à leur tête entra dans ce cimétiere, tout y fut tué où pris, & il rejoignit l'Armée la veille du jour que celle des ennemis ſe campa à la vuë de celle du *Roi*.

Le *Prince de Condé* l'avoit placée dans la plaine de Treſignies enfermée du petit ruiſſeau du Pieton. Ce poſte excellent par lui-même nous donnoit le moyen d'attendre tranquillement le parti que prendroient les Confédérés, dont l'Armée nombreuſe, qui ne cherchoit qu'une action, croyant pouvoir faire ſes marches ſans craindre nos mouvemens, en fit une pour s'approcher de nous, qui donna lieu au *Prince de Condé* d'attaquer l'arriere-garde, dans le temps qu'elle paſſoit le petit ruiſſeau

de

de Sénef. Dès le point du jour ce Prince observoit l'Ennemi, il avoit fait marcher la Maison du *Roi*, la Gendarmerie, & quelques bataillons. Dès qu'il vit les derniers escadrons des ennemis un peu séparés du gros de leur Armée, il passa le ruisseau du Pieton, & marcha à eux. Le Marquis *de Villars* étoit volontaire auprès de lui. 1674.

Au moment qu'on étoit prêt à charger, la plûpart des Officiers-Généraux voyant un grand mouvement dans les ennemis, crurent qu'ils fuyoient. Le Marquis *de Villars* dit tout haut : *Ils ne fuyent pas, ils changent seulement leur ordre. Et à quoi le connoissez vous ?* lui dit le *Prince de Condé*, en se retournant vers lui. *C'est*, reprit le Marquis *de Villars, à ce que dans le même temps que plusieurs escadrons paroissent se retirer, plusieurs autres s'avancent dans les intervalles, & appuyent leur droite au ruisseau dont ils voyent que vous prenez la tête, afin que vous les trouviez en bataille.* Le Prince de Condé lui dit : *jeune homme, qui vous en a tant appris?* Et regardant ceux qui étoient auprès de lui, *ce jeune homme-là voit clair*, leur dit-il. Dans

1674. le moment il ordonna à *Montal* d'attaquer le village de Sénef avec l'Infanterie, pendant qu'avec les Gardes du Corps il prit la tête du ruisseau, & trouva qu'une partie des ennemis le bordoit, & que l'autre se mettoit en bataille pour recevoir les troupes du Roi, qui prenoient au-dessus de la source.

Alors le *Prince de Condé* se mit à la tête des premiers escadrons, & tira son épée. Le Marquis *de Villars*, frappé d'un spectacle si propre à animer, dit tout haut : *Voilà la chose du monde que j'avois le plus desiré de voir, le grand Condé l'épée à la main.* Ce discours parut ne point déplaire au *Prince de Condé*, & l'on marcha aux ennemis.

Le Marquis de *Villars* se mit à la tête de l'escadron de *Buscas* des Gardes du Corps. Il reconnut le *Prince de Vaudemont* qui commandoit cette arriere-garde des ennemis, & l'appella. On chargea en même temps, & se jettant dans l'escadron ennemi qui lui étoit opposé, le Marquis *de Villars* reçut un coup d'épée, qui s'arrêta au gros

os

os de la cuiſſe. Cette arriere-garde fut bientôt défaite, & le *Prince de Condé* voyant que l'affaire ſeroit plus conſidérable, envoya des ordres pour faire marcher toute l'Armée. *Montal* emporta le village de Sénef où l'on prit quatre bataillons qui s'étoient retranchés dans le cimétiere, & il eut la jambe caſſée d'un coup de mouſquet. Le *Prince de Condé* reforma les troupes, qui avoient déja chargé, & l'on ſe prépara à attaquer la hauteur du Fay ſur laquelle s'étoient placés les ennemis, qui de leur côté rappellerent la tête de leur Armée déja avancée dans les plaines de Mons, & tout s'apprêta pour une affaire générale. 1674.

Les diſpoſitions étant faites pour attaquer la hauteur du Fay, *Fourille*, Lieutenant-Général des Armées du Roi & Général de la Cavalerie, ſe mit à la tête des premiers eſcadrons des Gardes du Corps. Le Marquis *de Villars*, après avoit fait mettre un appareil à ſa bleſſure & bander ſa cuiſſe, marcha à côté de *Fourille*.

Les hayes des deux côtés de la hauteur étoient bordées de cinq bataillons,

1674. qui ſans tirer un coup laiſſerent former les deux premiers eſcadrons qui étoient obligés de défiler au bas de la hauteur. Mais à peine furent-ils formés & à la portée du piſtolet des ennemis, qu'il en partit un feu ſi vif que les eſcadrons furent renverſés. *Fourille* reçut un coup mortel, & de ces eſcadrons il n'y eut preſque ni homme ni cheval qui ne fût bleſſé. Celui du Marquis *de Villars* fut percé de pluſieurs coups. Mais les ennemis voyant les préparatifs d'une ſeconde attaque, ſe retirerent avec le gros de leurs troupes dans le village du Fay; toute leur Armée ſe plaça à la droite & à la gauche du village, & ſe mit en bataille derriere. Il y avoit déja trois heures que le Marquis *de Villars* avoit été bleſſé, & que par le mouvement & la chaleur de l'action il n'avoit preſque pas ſenti de douleurs; mais enfin elles devinrent ſi vives, qu'il en tomba évanoüi: il ne fit que prendre un verre d'eau de vie, & ſuivit par tout le *Prince de Condé*, qui avoit eu un cheval tué ſous lui dans les premieres charges. Le Marquis *de Rochefort* y avoit été bleſſé.

Jusques là les troupes du Roi avoient remporté un avantage considérable. Le *Prince de Condé*, dont le corps accablé de goutes sembloit n'être animé que par son courage, voulut poursuivre une action si heureusement commencée, & attaquer le village du Fay. Pour cela il fallut s'étendre, & peut-être que, malgré la supériorité du nombre, l'Armée confédérée eût été battüe, si l'on eût attendu que toute celle du Roi fût arrivée. Mais la confiance qu'inspirent les premiers succès, la crainte de laisser à l'ennemi le temps de se reconnoître, peut-être aussi l'impetuosité naturelle du chef, irritée encore par les difficultés, tout cela l'emporta. On se hâta d'attaquer, mais les attaques, quoique vives en plusieurs endroits, ne réüssirent qu'imparfaitement. Les avantages ne furent point décisifs, & l'on combattit jusqu'à l'entrée de la nuit, sans que l'Armée du Roi pût y gagner beaucoup de terrain. Le Marquis *de Villars* ne pouvant plus se tenir à cheval, quitta à onze heures de nuit. Peu après il se fit une grande décharge, & l'Armée ennemie se retira. Celle du

1674.

Roi

1674. Roi qui avoit perdu beaucoup de monde, en fit autant au point du jour. Il y eut grand nombre d'Officiers principaux & ſubalternes de tués. Le Marquis *d'Aſſentar*, Général de la Cavalerie d'Eſpagne, fut trouvé parmi les morts. Le *Prince d'Orange*, le Marquis *de Monterey*, Gouverneur des Pays-Bas, & *Souche* Général de l'Empereur, placerent l'Armée confédérée dans les plaines de Mons. Le *Prince de Condé* rentra dans ſon Camp du Pieton : les ennemis chercherent à former une entrepriſe, & le *Prince de Condé* à la traverſer.

Ce Prince dans ſes dépêches à la Cour, & *Fourille* dans une lettre qu'il écrivit au Roi en mourant, parlerent avec diſtinction du Marquis *de Villars*, à qui Sa Majeſté donna le Régiment de Cavalerie de *Courcelles*, tué dans la derniere action.

Les deux Armées furent près de quinze jours ſans faire de mouvement; après quoi celle des Alliés alla inveſtir Oudenarde, & celle du Roi marcha pour faire lever le ſiége.

Le *Prince de Condé* s'approcha de l'en-

l'ennemi à la portée du canon, &, voyant qu'il n'occupoit pas une hauteur très importante, il s'en saisit. Le jour d'après, l'Armée ennemie leva ses quartiers, & le Général *Souche* ayant placé avantageusement celle de l'Empereur, le *Prince de Condé* qui avoit fait lever un siége ne voulut pas engager une action. 1674.

Ainsi finit la campagne de 1674. pendant laquelle le Vicomte *de Turenne* soutint glorieusement la guerre d'Allemagne. Par l'heureux succès du combat de Sintzheim, & par une conduite également sage & audacieuse, il fit repasser le Rhin à plus de soixante-mille hommes qui s'étoient établis en Alsace. Il est certain que l'Electeur *de Brandenbourg*, le vieux Duc *de Lorraine*, & tous les Princes & les Généraux qui menoient cette grande Armée, firent des fautes grossieres. Le Roi n'avoit aucune Place en Alsace, & le Vicomte *de Turenne* qui avoit été obligé de l'abandonner aux ennemis, ne pouvoit y rentrer que par Béfort, petit Château dénué alors des fortifications que le Roi y a fait ajoûter depuis.

Stras-

1674. Strasbourg étoit aux ennemis, & leur Armée qui pouvoit s'établir en deça du Rhin, & y prendre des quartiers d'hyver, faisoit perdre au Roi Brisac & Philipsbourg, si elle eût été conduite avec plus d'intelligence, & si le Vicomte *de Turenne* n'eut bien sçû tirer avantage contre ses ennemis de toutes leurs fautes.

Vers la fin de cette année, le Chevalier *de Rohan* eut la tête tranchée devant la Bastille. Il avoit promis aux Hollandois de leur livrer Quillebeuf, & de faire soulever la Normandie. *la Truaumont* étoit chef de la conspiration, & c'étoit sur ces deux hommes que les ennemis fondoient le succès de leur Armée navale. L'un étoit cadet d'une des plus grandes & des plus anciennes Maisons du Royaume: l'autre Gentilhomme de Normandie, ancien Officier, homme de courage, & qui avoit autant d'esprit que l'autre en avoit peu. La débauche les avoit unis tous deux, & la misére les avoit jettés dans cette malheureuse intrigue. Le Roi qui en fut instruit, envoya arrêter *la Truaumont*, qui fut tué en se défendant con-

tre *Brissac*, Major des Gardes du Corps, lequel mal à propos ordonna qu'on tirât. 1674.

Le Chevalier *de Rohan* fut arrêté dans le même tems. Il n'y avoit aucune preuve contre lui, point de témoins, point d'écrit signé de sa main, les Commissaires ne sçavoient quel parti prendre, lorsqu'un de ceux qui l'interrogerent laissa entendre au Chevalier *de Rohan* qu'il feroit mieux de recourir à la clémence du Roi, que de persister à nier un fait dont il y avoit mille preuves. Le Chevalier se rendit à ce conseil, & donna contre lui plus de lumieres qu'il n'en falloit pour le condamner, sans entendre que *Pommereux* lui dit plusieurs fois, *feu la Truaumont*.

Le Roi auroit été disposé à lui donner sa grace. La veille même de son supplice le Duc *de Crequy* avoit fait représenter la Tragédie de Cinna, persuadé que l'exemple de la clémence d'Auguste toucheroit le Roi.

La prise de Limbourg en Flandre ouvrit la campagne de 1675. Après cette conquête le Roi ramena l'Armée, 1675.

&

1675. & la laissa sous les ordres du *Prince de Condé* dans les plaines d'Ath, où il étoit campé lorsqu'on apprit par un courier la mort du Vicomte *de Turenne*, le retour de l'Armée du Roi en deça du Rhin après un grand combat, & l'entrée de celle de l'Empereur en Alsace.

Cette malheureuse conjoncture obligea le Roi à faire passer le *Prince de Condé* en Allemagne, avec un détachement de l'Armée de Flandre, qui demeura sous les ordres du Duc *de Luxembourg*, qu'on fit Maréchal de France avec Mrs. de *Navailles*, de *Duras*, de *Rochefort*, de *Schomberg*, & *la Feuillade*.

Le Maréchal *de Luxembourg* ne songeant qu'à éviter une affaire générale, & cependant à empêcher les entreprises de l'ennemi, se tenoit le plus près qu'il étoit possible du *Prince d'Orange*, & choisissoit si bien ses postes, qu'il couvroit toujours les Places du Roi sans se commettre. Il y eut divers Partis, & le Marquis *de Villars* fut commandé avec quatre-cent chevaux pour aller sur les ennemis, tomber sur leurs fou-

ra-

rageurs, enlever leurs gardes, enfin pour ce qu'il voudroit entreprendre. 1675.

Il choisit ses Capitaines, & suivi de beaucoup d'Officiers volontaires, la nuit il trouva tête pour tête un parti de Cavalerie des ennemis qui fut chargé, & renversé d'abord. Quelques uns furent tués ou pris, & presque tout se sauva à la faveur de l'obscurité. Le Marquis *de Villars* avança vers l'Armée ennemie qui étoit campée à l'Abbaye de Wavre, & couverte par des bois. Il s'approcha à la pointe du jour de leurs gardes, qu'il trouva très-faciles à enlever. Il se préparoit à les attaquer, lorsqu'il vit qu'un fort gros Corps de Cavalerie des ennemis marchoit de la gauche, & gagnoit du côté du ruisseau de Génap pour s'opposer à sa retraite. Il ne douta point que ce parti qu'il avoit rencontré & battu la nuit, n'eût donné avis de sa marche; ainsi, au-lieu de se retirer à l'Armée de France, il marcha diligemment au travers des bois vers le côté de Nivelles. Après avoir fait deux lieuës, voyant qu'il n'étoit pas suivi, il s'arrêta, & fâché

1675. ché d'avoir manqué ces gardes, il pensa que les ennemis ayant écarté un parti, la tranquillité seroit plus grande à la tête de leur camp : de sorte qu'après avoir fait repaître, il retourna par les mêmes bois, s'approcha des mêmes gardes qu'il avoit apperçuës le matin, & les trouva placées à peu-près de même, si ce n'est que celles où il y avoit des étendarts s'étoient un peu rapprochées du camp. Il disposa ses troupes pour attaquer, & se mit seul à la tête de la premiere, derriere laquelle il plaça trente Officiers volontaires, ou Cavaliers des mieux montés, avec ordre dès que le premier coup de pistolet seroit tiré, de pousser à la premiere ligne des ennemis, d'enlever des étendarts s'il étoit possible, enfin de prendre ou tuer ce qu'ils trouveroient en suivant la ligne environ deux-cent pas, & de s'en retourner au grand galop à la tête du bois d'où l'on débusquoit. Pour lui, marchant le premier, il alla droit à la vedette des ennemis, qui lui cria *qui vive :* il lui répondit, *Vive Espagne*, & que c'étoit un parti de Hollande qui revenoit de la guerre. Il avança faci-

le-

lement, ne mit le piſtolet à la main qu'à deux pas de la vedette, & enleva ſans peine les gardes de Cavalerie. Les volontaires éxécuterent fort bien leurs ordres, & tuerent ou prirent des Capitaines de Cavalerie qui ſe promenoient le long du Camp. Cette expédition faite, le Marquis *de Villars* rentra dans le bois, & comme il vit toute l'aîle gauche des ennemis monter à cheval, il regagna en diligence le ruiſſeau de Génap, le paſſa, & enſuite forma ſes troupes. La tête de la Cavalerie des ennemis parut incontinent après ſur le bord du ruiſſeau, mais le Marquis *de Villars* jugeant bien qu'étant obligés de ſuivre à la file, ils n'oſeroient paſſer devant lui ce ruiſſeau, qui n'étoit éloigné de l'Armée de France que d'une demie lieuë, il demeura en bataille, & puis ſe retira tranquillement avec les priſonniers. 1675.

Lorſque de retour à l'Armée il alla rendre compte de ſon parti au Maréchal *de Luxembourg*, les dépêches de ce Général étoient déja faites, mais il voulut écrire de ſa main cette aventure au Roi, qui eut la bonté de la donner

à

1675. à lire à ſon lever au pere du Marquis *de Villars*.

Pendant le reſte de cette campagne, on ne fit en Flandre que ſe tenir ſur la défenſive. Il ne fut queſtion que de quelques Partis, dont le plus remarquable fut celui du Marquis *de Villars* que nous venons de détailler. Une Compagnie de Cavalerie ayant vaqué dans ſon Régiment, il la fit donner au frere de Mr. l'Abbé *Fleury*, leſquel dès le commencemenr de ſa vie étoit fort lié avec toute la Maiſon *de Villars*.

En Allemagne la mort du Vicomte *de Turenne* donna la ſupériorité aux ennemis. Nous avons dit que notre Armée fut obligée de repaſſer le Rhin après un combat aſſez ſanglant, où le Marquis *de Vaubrun*, l'un de nos Lieutenans-Généraux, fut tué. Les difficultés qui ſurvinrent pour le commandement entre le Comte *de Lorge* & lui, firent alors ceſſer l'uſage établi parmi les Officiers Généraux de *rouler* entre eux, ſans égard à l'ancienneté. Le Roi décida que le plus ancien commanderoit toujours, ce qui eſt certainement

ment plus conforme au bien du service. 1675.

Montecuculi ayant Strasbourg pour lui, passa le Rhin, & le Maréchal *de Duras*, à qui le commandement de l'Armée fut donné après la mort du Vicomte *de Turenne*, se retrancha entre Schlestat & Castenois, poste très-bon, & dans lequel *Montecuculi* n'osa l'attaquer.

Dans le même temps une Armée commandée par le Duc *de Zell* & quelques Généraux de l'Empereur, forma le siége de Treves, grande Ville mal fortifiée, qui ne pouvoit faire une longue résistance. *Vignory* y commandoit, mais il se tua la nuit par une chûte.

Le Maréchal *de Crequy* avoit composé une Armée de 12. à 15000. hommes. Un desir de gloire le détermina à chercher les moyens de secourir cette Place, quoiqu'avec des forces très inférieures à celles des ennemis. Il s'approcha de la Saare, sans cependant avoir pris la résolution de passer cette riviere, & seulement pour être à portée de profiter, ou d'une mauvaise disposition des ennemis, ou des fautes qu'ils pourroient

1675. roient faire en s'approchant de lui. Mais ils la passerent eux-mêmes si promptement, que le Maréchal n'eut que le temps de se mettre en bataille. Il fut attaqué, & battu en partie par la faute des Généraux, qui ne se placerent pas assez diligemment pour défendre le passage de la Saare. Les ennemis y perdirent assez de gens.

Dans son malheur il prit le parti le plus glorieux : il sçavoit que le Gouverneur de Treves étoit mort, il se jetta dans la Place, releva le courage de la garnison, & soûtint le siége pendant plusieurs jours avec beaucoup de fermeté. Il se flatoit même que, soit par l'opiniâtreté & la vigueur de sa défense, soit par les grandes pertes que les ennemis avoient faites dans la bataille, ou dans plusieurs attaques de la Place que son courage leur avoit rendu très-sanglantes, il viendroit à bout de la sauver; mais la garnison persuadée qu'il vouloit la sacrifier à son desespoir, & excitée par les discours séditieux d'un Capitaine, nommé *Beaujourdan*, livra la brêche & le Général aux ennemis, & tout fut prisonnier de

de guerre. Ce Capitaine paya de sa tête sa perfide lâcheté, il fut éxécuté six semaines après. Ainsi cette campagne fut malheureuse sur la Moselle, aussi bien qu'en Allemagne par la prise de Haguenau, & par le blocus de Philipsbourg; mais plus fatale encore par la mort du Maréchal *de Turenne*, dont le génie supérieur, la fermeté, & les rares talens pour la guerre avoient non seulement soutenu nos frontieres, mais poussé la guerre bien avant dans l'Empire, & avec une Armée médiocre & dépourvûë de tout, un peu par la mauvaise volonté de Mr. de *Louvois* son ennemi déclaré, lequel n'avoit point pardonné à ce Général la maniére dont il en avoit été traité l'hyver qui précéda sa mort. 1675.

Nous reprendrons ce trait d'histoire, en rappellant ce qui se passa à la Cour l'hyver de 1674. à 1675. Nous avons vû que M. *de Turenne* avoit marché pour combattre *Montecuculi* dans les plaines de Franconie, après avoir mandé plusieurs fois à la Cour qu'il ne pouvoit en même temps couvrir le haut & le bas Rhin. Les projets qu'il en-

1675. voya à la Cour étoient beaux & solides; mais au lieu d'y être suivis, il en reçut des ordres peu convenables & au service du Roi & au mérite d'un tel Général. Le Ministre, déclaré contre lui, lui suscitoit même des ennemis dans l'Armée. Un des premiers Lieutenans-Généraux osa lui reprocher tout haut des fautes dont ce grand homme n'étoit pas capable. Mr. *de Turenne* lui répondit avec plus de sagesse qu'un autre n'en auroit peut-être eu en sa place, *écrivez à la Cour, Monsieur; vos raisons, quoique mauvaises, ne laisseront pas d'être écoutées.* Le Maréchal *de Turenne* revenu à Versailles convint, à ce que l'on prétend, avec le *Prince de Condé*, de perdre un Ministre de la guerre, qui ne les ménageoit guéres tous deux. On crut que Mr. *le Prince* avoit promis de seconder Mr. *de Turenne*, mais que l'Evêque d'Autun dévoué à *Louvois* & à *Tellier* son pere, regagna Mr. le *Prince* sur lequel il avoit grand crédit, lui faisant voir que Mr. *de Turenne* éloigné par deux Ministres habiles & fort accrédités, lui, Prince *de Condé* seroit seul le maître de la guerre, & que ces

deux

deux hommes lui devant leur conservation lui seroient éternellement devoués. 1675.

Il est certain que M. *de Turenne* suivit sa résolution & son juste ressentiment, qu'à son retour il fit voir au Roi les fautes de Mr. *de Louvois*, & le peu de solidité des ordres qu'il en avoit reçus. Il convenoit qu'à la vérité ce Ministre avoit beaucoup d'esprit, & qu'il étoit excellent pour les détails ; mais il soutenoit que la connoissance & l'expérience nécessaires pour gouverner la guerre de campagne lui manquoient entierement, & qu'au fond il n'avoit jamais été à portée de l'apprendre. Le Roi écouta avec son discernement ordinaire les solides raisons de Mr. *de Turenne*, & s'il avoit été secondé par Mr. *le Prince*, *Louvois* étoit en péril. Mais ce dernier ne le poussa pas avec la même ardeur, certaines fautes ne parurent pas capitales, & le Roi lui même étoit bien aise de ne les par trouver telles.

Louvois eut seulement ordre d'aller demander pardon à Mr. *de Turenne*. Ce Général le reçut avec la hauteur convenable à sa dignité, & au sujet qu'il

1675. avoit de se plaindre. Il lui reprocha sa conduite par rapport à celle de la guerre, & lui dit que pour son amitié, quand il auroit fait autant de choses pour la mériter qu'il en avoit fait pour la perdre, il verroit ce qu'il auroit à faire. C'est ainsi que se passa cette scéne de Cour. *Louvois* continua dans son crédit & dans son dessein de nuire à Mr. *de Turenne*, dessein qu'il suivit si soigneusement, que la campagne qui nous coûta ce grand homme, pouvoit nous attirer d'autres malheurs si le grand âge de *Montecuculi* & sa prudence outrée ne l'avoient porté à se contenter de médiocres avantages, après la mort de Monsr. de *Turenne*.

Avant que de parler de ce qui se
1676. passa dans les Armées de terre, il convient de dire un mot de deux grandes expéditions navales qui se firent au commencement de cette année.

Les Espagnols qui vouloient délivrer Messine & sauver la Sicile, avoient sollicité les Etats-Généraux de leur envoyer un secours commandé par leur Amiral *Ruyter*, pour obliger les François à lever le blocus de la Ville assiégée.

gée. Les Etats leur accorderent une flotte de 30. voiles, & *Ruyter* qui la commandoit vint mouiller vers la fin de Décembre 1675. à la rade de Melazzo vis-à-vis de Messine. Quinze jours après, il alla chercher les François, ausquels il présenta le combat, qui se donna le 8. de Janvier entre les Isles de Salines & de Stromboli, & qui dura depuis dix heures du matin jusqu'à la nuit. 1676.

La Flotte Françoise étoit commandée par *du Quesne*, aussi expérimenté & aussi brave que *Ruyter*. *Du Quesne* ayant gagné le vent fondit sur les Hollandois avec tant de violence, que *Ruyter* avoua que de sa vie, il n'avoit vû un combat si furieux. On se canonna, on vint à l'abordage, & on se battit corps à corps de Vaisseaux avec le plus grand courage. Le Marquis *de Preuilly*, qui commandoit l'avant-garde des François, fit plier celle des Hollandois. Le Corps de bataille, où étoit *du Quesne*, fit reculer *Ruyter*, & l'arriere-garde des Hollandois en vint aux mains avec celle des François qui avoit *Gabaret* à sa tête. Toute la manœuvre

1676. des Hollandois n'eût pû empêcher la victoire des François, si le calme qui survint ne les eût arrêtés.

Trois mois après, il y eut un second combat au Nord-Est du mont Gibel, entre *du Quesne* & *Ruyter*. Celui-ci qui assiégeoit Agousta par mer, ayant appris que la Flotte Françoise venoit le chercher, alla aussitôt au devant d'elle. L'action commença sur les quatre heures après midi. Après une demie heure de combat un boulet de canon frappa *Ruyter*, lui emporta la moitié du pied gauche, & lui brisa la jambe droite. Cependant les ordres de son premier Capitaine furent si bien éxécutés, qu'on ne s'apperçut pas du malheur arrivé au Général, & qui, tout blessé à mort qu'il étoit, ne laissoit pas de donner les ordres de son lit sur les rapports qu'on venoit lui faire. Ainsi le combat se soutint tout le jour avec la même chaleur, sans que la victoire voulut se déclarer. A la fin les Hollandois céderent, & les François contens d'avoir fait lever le siége d'Agousta, les Flottes se retirerent à Siracuse, où les Hollandois conduisirent leur

Ami-

Amiral qui y mourut de ses blessures. 1676.

Cependant les Hollandois ne se trouvant pas en sureté à Siracuse, en partirent pour aller à Parlerme. Ils furent poursuivis par le Duc *de Vivonne*, qui étoit venu sur la Flotte Françoise, composée de 28. Vaisseaux & de 25. Galeres. Le 3. de Juin commença le combat. Le Marquis *de Preuilly* s'approcha des Hollandois, dont il essuya le feu sans tirer un seul coup. Quand il fut à portée d'eux, il lâcha ses bordées & en même temps fit avancer ses brûlots que l'avant-garde des ennemis ne put éviter qu'en coupant ses cables pour aller échouër sur les terres les plus proches, laissant néanmoins derriere trois vaisseaux Espagnols qui furent brûlés. Aussi tôt le reste de l'Armée Françoise fondit sur l'arriere garde & sur le Corps de bataille, qui la reçut courageusement. Mais l'Amiral Espagnol ayant pris feu avec quelques Galeres & trois Vaisseaux Hollandois, le Contre-Amiral de Hollande & ses Capitaines acheverent de couper les cables, & prirent la fuite. De tout ce qui resta des deux

1676. Flottes Eſpagnole & Hollandoiſe, une partie échoua ſous Palerme, & l'autre entra dans le port, après que le Vice-Amiral d'Eſpagne & le Contre-Amiral de Hollande eurent ſauté en l'air.

Cette journée fut l'une des plus malheureuſes que les ennemis ayent éprouvées ſur mer, & des plus glorieuſes à la France, dont la Marine prenoit tous les jours de nouvelles forces.

La campagne de 1676. commença par le ſiége de Condé, que le Roi fit en perſonne, & le Marquis *de Villars* continua de ſervir à ſa maniére, c'eſt-à dire, quoique Colonel de Cavalerie, de chercher aux ſiéges les actions de l'Infanterie. Le Roi même lui tint ſur ce ſujet des diſcours très-obligeans. Sa Majeſté fit faire enſuite le ſiége de Bouchain par *Monſieur*, & Elle ſe plaça avec l'Armée d'obſervation pour aſſurer cette entrepriſe.

Le *Prince d'Orange* s'étant avancé au ſecours de Bouchain, paſſa l'Eſcaut à Valenciennes, & parut vouloir attaquer l'Armée du Roi, qui fut miſe en bataille derriere la cenſe d'Urtebiſe. Sa Majeſté donna au Marquis *de Villars* le com-

commandement d'une réserve de Cavalerie entre les deux lignes d'Infanterie. 1676.
On proposa d'attaquer le *Prince d'Orange*, & le Roi le vouloit, mais il déféra à l'avis du Maréchal *de Schomberg*, qui, à l'instigation des Ministres & de quelques courtisans, répondit lorsqu'on le consulta, que quand on faisoit un siége, la gloire étoit uniquement d'assurer l'entreprise. Par ce conseil d'une prudence adroite & politique il sauva le *Prince d'Orange*, dont l'Armée mal placée & trop resserrée pour faire ses mouvemens étoit perduë sans ressource ou du moins en grand péril, si elle eût été attaquée. Bouchain fut pris. Le *Prince d'Orange* mena son Armée sous Mons, & projetta le siége de Mastricht. Le Roi s'en retournant à Versailles ordonna les dispositions pour le siége d'Aire, que son Armée investit sous les ordres du Maréchal *d'Humieres*, le Maréchal *de Schomberg* commandant l'Armée d'observation.

Mr. *de Louvois* qui voulut être présent à ce siége vint en Flandre. C'étoit proprement en lui qu'étoit toute l'autorité, puisque interprête des volontés

1676. & des ordres du Roi, il régloit les marches & les dispositions des Armées, écrivant souvent aux Généraux, l'*intention du Roi est que son Armée commandée par un* tel, *fasse* tel *mouvement*. L'artillerie étant plus à ses ordres qu'à ceux du Grand-Maître, fut servie avec une grande vivacité.

Le Marquis *de Villars* eut le commandement d'une brigade de onze escadrons à l'Armée du siége, qui finit bien plûtôt qu'on ne l'avoit espéré par la grande vivacité avec laquelle l'artillerie fut servie par *du Metz*, qui la commandoit. La fortune même favorisa les assiégeans, car une bombe étant tombée dans un magazin de poudre, l'effet en fut si violent, qu'un bastion fut entierement ouvert & que le Gouverneur capitula.

Cependant l'entreprise du *Prince d'Orange* sur Mastricht tiroit fort en longueur, par le peu de succès de ses attaques. Cette lenteur nous engagea insensiblement non à secourir cette Place; mais du moins à nous en approcher, en rassemblant cependant toutes les forces qui pouvoient donner de la terreur

aux

aux ennemis. L'ordre qu'avoit reçu le Maréchal *d'Humieres* après la priſe d'Aire, de s'emparer du fort de Linck, qui pouvoit très-aiſément ſe défendre dix ou douze jours, étoit une marque bien viſible du peu d'ardeur que l'on avoit de conſerver Maſtricht, tout conſidérable qu'il eſt ; mais la raiſon de cette indifférence étoit la néceſſité preſſante où l'on ſe trouvoit de ſecourir Philipsbourg, Place d'une bien plus grande importance pour nous, & dont la perte nous ôtoit les moyens non ſeulement de ſoutenir aucun des Etats ou des Princes de l'Empire qui étoient dans les intérêts de la France, & donnoit lieu à l'Empereur de les réünir aux ſiens ; mais nous privoit du ſecours de l'Electeur *de Baviere*, qui s'etant maintenu neutre, avoit ſur pied douze-à quinze-mille hommes que la France payoit. 1679.

Après des efforts inutiles du Maréchal *de Rochefort* pour jetter du ſecours dans cette Place qui avoit été bloquée dès l'hyver, le Maréchal *de Luxembourg* avec une puiſſante Armée eut des ordres précis de tout tenter pour le ſe-

1676. courir. Dans ce dessein général il s'en approcha, mais il trouva une entiere impossibilité d'y réüssir; & le Roi, ne voulant pas perdre encore Mastricht que *Calvau* défendoit toujours avec beaucoup de courage, ordonna enfin au Maréchal *de Schomberg* de marcher à l'Armée du *Prince d'Orange*, qui avoit déja perdu beaucoup de monde dans plusieurs assauts à des bastions détachés, (nouvelle maniére de fortification inventée par *Vauban*, & très-bonne pour des grandes Places qui peuvent contenir une nombreuse garnison.) Dans le dernier des assauts qu'eut à soutenir le bastion nommé Dauphin, ouvrage bien revêtu, placé derriere un avant-chemin couvert, & dont la prise coûta si cher au *Prince d'Orange*, le *Rhingrave* avoit été blessé à mort.

L'Armée du Roi étoit campée à Bonef, & le Comte *de Montal*, ancien Lieutenant-Général, fut détaché avec quatre mille chevaux pour aller reconnoître quels mouvemens feroient les ennemis à l'approche de notre Armée. Le Marquis *de Villeroy*, qui fut depuis Maréchal de France, y alla comme Ma-

Maréchal de camp, & le Marquis *de Villars* eut le commandement de mille chevaux. 1676.

A peine découvroit-on les tentes des ennemis, qu'on vit venir un trompette du *Prince d'Orange*, qui demandoit passeport pour le *Rhingrave* mortellement blessé; ce qui fit juger que l'intention de ce Prince n'étoit pas de nous attendre, car il n'eût pas eu besoin de passeport s'il n'eût pas songé à marcher.

Le détachement de *Montal* étant fort près de l'Armée des ennemis, on envoya au Maréchal *de Schomberg* pour le presser de faire avancer l'Armée, & l'on s'approcha toujours dans les plaines le long de la grande chaussée. L'ardeur du Marquis *de Villars*, & le desir de connoître des premiers les dispositions des ennemis, pour découvrir s'il y auroit quelque chose à entreprendre, le porterent à s'avancer de hauteur en hauteur avec 8. ou 10. Officiers fort bien montés, & voyant parmi les ennemis un mouvement qui avoit tout l'air d'une retraite, il revint trouver le Comte *de Montal*, qui envoya encore au Maré-

chal,

1676. chal *de Schomberg* pour presser la marche. Mais ce Général, qui sans doute avoit ses raisons, & peut-être même des ordres précis de ne donner qu'un simple secours sans action, n'arriva que sur le soir à vûë des ennemis, lorsqu'on ne pouvoit plus douter de leur retraite. Le jour d'après, de grand matin, comme on étoit assez près de leur arriere-garde pour engager une action, le Comte *d'Auvergne*, Colonel-Général de la Cavalerie, pressa le Maréchal de l'entreprendre. Le Marquis *de Villars* s'approchant de divers escadrons des ennemis, eut son chapeau percé d'un coup de pistolet, & voyant du desordre dans leurs dispositions, il alla au Maréchal *de Schomberg*, & lui représenta avec respect, mais pourtant par de bonnes raisons, qu'il y auroit de l'avantage à les attaquer. Ce Général qui n'avoit pas ce dessein, ne put s'empêcher, malgré l'amitié qu'il avoit d'ailleurs pour lui, de lui répondre avec une certaine aigreur qu'excitent assez naturellement les bonnes raisons quand on ne veut pas s'y rendre Le Marquis *de Villars* n'ayant pû obtenir qu'on attaquât l'arriere-garde

de entiere, auroit du moins bien souhaité qu'on fut tombé sur les dernieres troupes des ennemis : il s'en approcha, & eut son cheval tué sous lui. 1676.
Il revint auprès du Maréchal *de Schomberg* qui l'appella, & lui dit avec amitié : *quand une Place comme Mastrich est secouruë sans bataille, le Général doit être content ; & pour satisfaire un jeune Colonel avide d'actions, il faut lui donner un parti de cinq-cent chevaux. Faites les commander, prenez les Officiers que vous voudrez, & en suivant l'Armée ennemie pendant trois ou quatre jours, vous verrez ce qu'elle deviendra, & ce que vous pourrez faire sans vous commettre.*

Le Marquis *de Villars* suivit son ordre : le lendemain sur le soir ayant trouvé à une demie lieuë de l'Armée ennemie des escortes médiocres qui couvroient des fourageurs, il les attaqua, & ramena près de 150. prisonniers à l'Armée du Maréchal *de Schomberg* qu'il trouva en marche.

Il rendit compte de sa commission au Maréchal qui oubliant la vivacité avec laquelle le Marquis avoit osé le presser la veille d'attaquer l'ennemi, lui dit,

Nous

1676. *Nous aurions été brouillés enſemble, ſi je ne vous avois pas donné un détachement pour ſuivre vos amis que vous ne ſçauriez perdre de vûë.*

Le Marquis *de Villars* avoit paſſé cinq ou ſix nuits ſans dormir. Accablé de ſommeil & de laſſitude il ſe coucha ſur le revers d'un foſſé, & ordonna à ſes gens de l'éveiller quand l'arriere garde paſſeroit. Pendant ſon ſommeil il y eut grand orage, enſorte que le foſſé ſur le revers duquel il étoit couché fut rempli d'eau. Ses gens auſſi endormis que lui, ne l'éveillerent qu'après qu'il eût été dans l'eau un quart d'heure : il monta à cheval ſaiſi de froid, & dès la nuit il fut attaqué d'une dyſſenterie ſi violente, qu'on le porta très-dangereuſement malade à Charleroi. Mais ſa jeuneſſe, & la bonté de ſon tempérament le ſauverent.

A peine ſa ſanté fut elle rétablie, que ſon Régiment eut ordre d'aller joindre le Maréchal *de Crequy*. Ce Général raſſembloit une Armée ſur la Saare pour faire lever le ſiége de Deux-Pont, petite ville mal fortifiée, & attaquée

par

par le Duc *de Zell*, dont les troupes se retirerent à l'arrivée de celles du Roi. Ainsi finit en Flandre la campagne glorieuse pour la France par la prise de Condé, de Bouchain, d'Aire, & par le secours de Mastricht. Elle ne fut pas à beaucoup près si heureuse en Allemagne, où nous perdîmes Philipsbourg. Le Régiment du Marquis *de Villars* fut envoyé en garnison à Calais. 1676.

La campagne de 1677. fut remarquable entre les autres par l'importance des conquêtes. Le Roi prit des mesures pour attaquer les trois plus grandes & plus considérables Places des Pays Bas, Valenciennes, Cambrai, & Saint Omer, dont la prise d'une seule pouvoit illustrer une campagne. 1677.

Dès la fin de Février toutes les troupes se mirent en mouvement. Mr. *de Louvois* qui possedoit éminemment l'esprit d'ordre, de prévoyance, & de détail, fit si bien que les subsistances, les vivres, les fourages, & toutes les commodités nécessaires se trouverent en abondance. Le Roi commença par Valenciennes, & en même tems commanda-

da au Maréchal *de Luxembourg* de faire
1677. investir Saint-Omer, Le Régiment du Marquis *de Villars* partit de Calais le 26. de Février, & occupa l'Abbaye de Watte. On resserra cette Place, dont la garnison étoit médiocre; le vieux Prince *de Robec*, de la Maison de Montmorency, en étoit Gouverneur.

La fortune servit le Roi dans le siége de Valenciennes, qu'on attaquoit certainement par l'endroit le plus fort; mais les difficultés des chemins dans une saison fort rude avoient obligé à se servir de la chaussée de Valenciennes à Saint Amand, par consequent à faire les dépôts du siége du côté de St. Amand, & à commencer l'attaque par l'ouvrage couronné. L'Escaut faisoit le fossé de la Place, & les ennemis par leurs écluses pouvoient en faire un torrent; mais dès que l'ouvrage couronné eût été attaqué & emporté, le desordre se mit dans toutes les troupes qui le défendoient, & l'ardeur de celles du Roi les porta à suivre celles des ennemis avec tant de vîtesse, qu'elles entrerent pêle-mêle avec elles dans le pâté, & de là par une poterne qui se trouva ou-

verte

verte, nos premiers Grenadiers parurent ſur le baſtion. La terreur des ennemis fut ſi grande, que 1200, chevaux qui étoient en bataille dans les places de la ville, n'oſerent jamais monter ſur les remparts, pour en chaſſer des gens qui n'alloient qu'un à un & par un petit degré fort étroit. On contint les troupes ſur les remparts : leur petit nombre fit leur ſageſſe dans les commencemens. La ville ne fut pas pillée, & tout fut fait priſonnier de guerre. Après un auſſi heureux évenement, le Roi envoya *Monſieur* avec le Maréchal *d'Humieres* & avec une augmentation de troupes aſſez conſidérable pour faire le ſiégé de St. Omer. On reſſerra les quartiers, qui juſque là n'avoient été diſpoſés par le Maréchal *de Luxembourg*, que pour empêcher qu'on ne jettât des troupes dans la Place. 1677.

On fit deux attaques, l'une qu'on croyoit d'abord n'être qu'une fauſſe attaque par le fort des vaches, pays bas & très-marécageux, & l'autre par les terres plus élevées.

Dès le prémier jour les ennemis firent une ſortie ſur l'attaque du fort des

1677. vaches. Le Marquis *de Villars*, auquel il sembloit que par une destinée particuliere aucune occasion ne dût échapper, avoit son quartier de ce côté là, & se promenoit à pied du côté de l'attaque. Dès qu'il vit l'ennemi, il y courut avec presque tous les Officiers de son Régiment qui se trouverent auprès de lui, & le rechassa dans le chemin couvert. Le Marquis *de Languetot*, qui étoit Capitaine dans son Régiment, y fut blessé.

Cependant le *Prince d'Orange* se disposoit à secourir St. Omer, & assembloit toutes ses forces derriere Ypres.

Il marcha avec son Armée, & campa au-dessous de Mont-cassel. *Monsieur* ne balança pas a lever ses quartiers : il laissa au Marquis *de Trousse* le commandement de la tranchée, & marcha à l'Armée du *Prince d'Orange*, qui avoit devant elle le petit ruisseau de l'Abbaye de Piennes. Les ennemis le passerent en divers endroits, & il y eut dans le centre un assez rude combat d'Infanterie, où le Régiment des Gardes du Roi perdit beaucoup de monde. Alors le Maréchal *d'Humieres* poussa la gau-

gauche des ennemis, & dans le même temps le Maréchal *de Luxembourg* attaqua l'Abbaye de Piennes. Il avoit donné au Marquis *de Villars* une reserve de cinq escadrons, qui avoient la gauche de tout, & qui par consequent débordoient la droite des ennemis. 1677.

Le Marquis *de Villars* fit réparer un pont sur le ruisseau de Piennes, & commençoit à le passer pour prendre en flanc la droite des ennemis, occupée des troupes qu'elle avoit devant elle, lorsque *Chamlay* vint de la part de *Monsieur* lui donner ordre de marcher au centre, où les troupes avoient perdu quelque terrain. *S'il est arrivé quelque désordre dans le centre*, lui dit le Marquis *de Villars*, *j'arriverai trop tard pour le réparer; mais je vois la droite des ennemis ébranlée, & je crois qu'il vaut mieux achever de mettre le desordre dans cette aîle; si la bataille est en danger où vous dites, nous allons infailliblement la gagner de ce côté-ci, ainsi je marche. Chamlay* voyant que le Marquis *de Villars* suivoit toujours son premier dessein, alla parler à Mr. *de Soubize* qui commandoit la gauche de la Cavalerie, & qui vint

vint empêcher le Marquis *de Villars*
1677. de passer. Voyant bien cependant qu'il avoit raison, il lui dit que si c'étoit un autre Aide de Camp que *Chamlay*, il se dispenseroit de suivre l'ordre qu'il apportoit, mais que celui là étoit l'homme de confiance du Roi. Le Marquis *de Villars* obéït, & quelque temps après le Maréchal *de Luxembourg* ayant emporté l'Abbaye des Piennes, & voyant la droite des ennemis se retirer sans perte, dit au Marquis *de Villars*; *Je voudrois que le cheval de Chamlay eût eu les jambes cassées, quand il vous a porté ce maudit ordre.* Il est certain que l'Armée ennemie pouvoit être entierement défaite, mais elle perdit seulement le champ de bataille & son canon, & fut en état six semaines après de tenir la campagne. Cependant cette victoire assura le siége de St. Omer. Le Marquis *de Villars* s'étant trouvé à la tranchée dans le temps que la chamade battit, fut envoyé dans la Place pour régler la capitulation. Le Prince *de Robec* convint de tout, & demandoit avec empressement deux pieces de canon ; on ne voulut pas les mettre dans

les articles, mais *Monsieur* les accorda à la priere du Marquis *de Villars*, qui les lui demanda en lui rendant compte de la capitulation. 1677.

Cambrai fut pris après une assez foible résistance. Ainsi avant le fin de Mai Valenciennes, St. Omer, & Cambrai furent soumis à la puissance du Roi.

Après quelques semaines de rafraîchissement nécessaire à des troupes qui avoient passé presque tout l'hyver en campagne, le Régiment du Marquis *de Villars* fut envoyé sur la Meuse, où étoit le Maréchal *de Schomberg* avec un médiocre Corps, destiné à fortifier l'Armée de Flandre ou celle d'Allemagne, suivant les mouvemens des ennemis.

Le Duc *de Lorraine* qui commandoit les Armées de l'Empereur & de l'Empire, vint d'abord sur la Meuse avec des forces très-considérables, & y attira le Maréchal *de Crequy* avec toutes les siennes. Il cherchoit une action, & ce Maréchal ne l'évitoit qu'en prenant les postes les plus avantageux, & se tenant toujours du même côté de la Meu-

1677. Meuſe que les ennemis. Enfin les Armées ſe trouverent en préſence près de l'Abbaye de Châtillon. La droite & la gauche du Marechal *de Crequy* étoient bien couvertes, mais il avoit ſi peu de fond pour ſes deux lignes ſerrées par les bois, que les ennemis auroient aſſurement trouvé quelque avantage pour combattre.

Pendant qu'il ſe mettoit en bataille, il chargea le Marquis *de Villars* d'obſerver l'Armée ennemie qui s'approchoit, & le pria enſuite de ſe tenir auprès de lui ; une ancienne bleſſure qui s'étoit rouverte ne lui permettant d'être à cheval qu'avec beaucoup de peine & de douleur. Les Armées furent deux jours en préſence, & enſuite celle de l'Empereur alla paſſer la Moſelle près de Thionville, & marcha ſous Metz, ſans autre exploit que la priſe du château de Sarbourg. Le Maréchal *de Crequy* la côtoyant toujours, les deux Armées rentrerent en Alſace ; celle de l'Empereur par le bas du pays, & celle du Roi par le côté de Saverne.

Il arriva alors au Marquis *de Villars* un petit deſagrément, qui pourtant ſer-

ſervit dans la ſuite à le perſuader tout-à-fait de ſa bonne fortune, & qui le guérit pour toujours de demander, ni même, à ce qu'il a dit depuis, de deſirer d'être plutôt dans un Corps ou dans une Armée que dans une autre. Il ſe trouvoit dans la Brigade de *la Valette*, avec qui il n'étoit pas bien, & il pria inſtamment le Maréchal *de Crequy* de l'en ôter. Ce Maréchal quoiqu'il lui marquât beaucoup d'amitié & même de confiance, ne fit pourtant point ce qu'il deſiroit, & cela fut heureux pour le Marquis *de Villars*; car d'être demeuré dans cette Brigade lui valut d'avoir la meilleure part à quatre actions conſidérables qui ſe paſſèrent dans le reſte de la campagne.

1677.

Le Maréchal *de Crequy*, ſuivant toujours ſon même deſſein qui étoit de diſputer le terrain à l'Armée Impériale près de Strasbourg, vint camper à Marle; ſa droite touchoit cette petite ville, & ſa gauche le château de Kochersberg. La Brigade de *la Valette* ne campoit pas dans la ligne, elle ſervoit de reſerve, & fut placée au pied du château de Kochersberg.

1677. Le Duc *de Lorraine* marcha à Guguenheim avec l'Armée Impériale, & fit avancer le Général *Schultus* avec 2000. chevaux sur les gardes de Cavalerie de l'Armée du Roi, à la tête desquelles se trouverent le Comte *de Schomberg*, Maréchal de Camp de jour, & le Marquis *de Villars*; 200. chevaux de piquet les soûtenoient, & étant trop avancés, on juga à propos de les rapprocher du château de Kochersberg. Les ennemis firent pousser par 500. chevaux de leurs troupes ce petit Corps de Cavalerie, qui s'étoit mis en bataille. Le Comte *de Schomberg* & le Marquis de *Villars*, voyant ces 500. chevaux un peu éloignés des 2000. qui les avoient détachés, marcherent à eux, les renverserent, & puis se rapprocherent du château de Kochersberg.

Le Maréchal *de Crequy* ayant vû le commencement de l'action, avoit fait monter à cheval la Brigade de *la Valette* & la Maison du Roi, & trouvant que les ennemis n'étoient pas soûtenus de leur Armée, il ordonna qu'on marchât à eux. Le Comte *de Schomberg* & le Marquis *de Villars* à la tête, chargerent

une

une seconde fois avec le même succès les premiers Corps qui les avoient suivis, & qui étoient encore trop éloignés de leur gros. Le Marquis *de Villars* eut deux chevaux tués sous lui. Dès le commencement de l'action on l'avoit pressé de prendre une cuirasse, mais il dit tout haut en presence des Officiers & des Cavaliers, qu'il ne tenoit pas sa vie plus précieuse que celle de ces braves gens, à la tête desquels il combattoit. 1677.

Après cette seconde charge, la Brigade de *la Valette* étant arrivée, elle fut mise en bataille derriere les premieres troupes qui avoient déja chargé, & les deux-cent chevaux qui les soutenoient, mais qui étoient affoiblis par les deux charges qu'ils avoient faites, lesquels rentrerent dans les escadrons de cettte Brigade.

Le Marquis *de Villars* se mit à la tête de son Régiment avec près de quarante Officiers volontaires de l'Armée, qui dès le commencement de l'action avoient combattu avec lui. Cette Brigade, composée de sept escadrons & de près de trois-cent chevaux qui res-

1677. toient de toutes les gardes & du détachement, étoit en bataille devant les ennemis qui s'étoient encore approchés à la portée du mousqueton, mais bien en ligne, & présentant un front d'environ douze escadrons. Alors l'Armée Impériale toute entiere se mit en marche, pour soûtenir les deux-mille chevaux, & engager une affaire générale. Mais le Maréchal *de Crequy* ne voulant pas en venir là dans le poste où il étoit, donna ordre aux neuf escadrons de nos troupes qui étoient devant les ennemis, de se retirer au travers des intervalles de la Maison du Roi, qui se formoit derriere cette premiere ligne.

Une pareille retraite étoit fort dangereuse, car on étoit si près des ennemis, que l'on ne pouvoit faire la caracole d'un escadron, sans approcher à cinquante pas de leur ligne. Le Marquis *de Villars* en connut bien le péril, & dit aux volontaires qui étoient avec lui hors de l'escadron, qu'ils pouvoient s'attendre qu'au moindre mouvement qu'ils feroient pour se retirer, ils seroient chargés aussitôt; il

il les pria de demeurer derriere ces 1677.
deux eſcadrons, & par quelques coups de piſtolet d'éloigner les ennemis autant qu'il ſeroit poſſible. Son intention fut très-bien éxécutée, & cela donna lieu à un très-beau mouvement de Cavalerie qu'il fit le moment d'après.

Dès que notre ligne commença à tourner, celle des ennemis toute entiere s'ébranla & la ſuivit, mais comme il avoit quarante volontaires qui faiſoient inceſſament feu ſur les troupes des ennemis, qui naturellement auroient dû tomber ſur les eſcadrous du Régiment *de Villars*, ces eſcadrons étant moins preſſés, il vit ſur la droite cinq eſcadrons des ennemis qui ſuivoient ceux des nôtres qui ſe retiroient dans les intervalles. Alors voyant qu'en prenant en flanc cette ligne des ennemis, il pouvoit la charger avec avantage, au lieu de rentrer dans l'intervalle, il fit marcher la gauche de ſes deux eſcadrons, renverſa ſans peine la ligne des ennemis, & la mena battant juſqu'à la tête de leur Armée : enſorte qu'avec la tête de

ſes Officiers il ſe trouva près du canon des ennemis, dont la colomne d'artillerie marchoit au milieu de toutes les autres, ſuivant l'ordre d'une Armée qui veut ſe mettre en bataille. Il fut tenté d'emmener trois ou quatre petites pieces de canon, & propoſa la choſe à ceux qui l'avoient ſuivi. Elle n'étoit pas impoſſible, mais venant à regarder derriere lui, il ſe vit avec ſes deux ſeuls eſcadrons qui ſe reformoient, & connut bien qu'il ſeroit encore trop heureux de ſe retirer, ce que même il n'auroit pû faire ſans être vivement pouſſé, ſi par bonheur il ne ſe fut trouvé ſur les colomnes d'Infanterie & de canon des ennemis, & par conſequent un peu éloigné de celles de leur Cavalerie. Il ſe retira donc ſans accident, ſi ce n'eſt que le canon des ennemis s'arrêta, & tira ſur lui. Le nôtre même par une mépriſe honorable pour le Marquis *de Villars* en fit autant; car comment s'imaginer que deux eſcadrons qu'on voyoit ſortir du centre des ennemis, ne fuſſent pas de leurs troupes ? Il eſſuya ſept ou huit volées de canon,

1677.

mais il n'y eut que quelques chevaux 1677.
de ſon Régiment de tués, & à ſon retour le Maréchal *de Crequy* vit un Cavalier du Régiment *de Villars*, qui ayant reçu un coup d'épée au travers du corps, ſe retiroit mourant. Il demandoit ſon Colonel, & l'ayant trouvé : *êtes vous content de nous, mon Colonel ?* lui dit-il, *je ne voulois que la conſolation de vous voir avant que de mourir.*

Le Maréchal *de Crequy* lui-même, charmé de l'action du Marquis *de Villars*, lui dit qu'il avoit eu quelque peine que le commandement de l'Armée l'eût privé de la gloire d'avoir part à de ſi belles charges.

On a cru que des gens de guerre ne ſeroient pas ennuyés du récit d'une action particuliere, & d'un mouvement de Cavalerie aſſez ſingulier, pour mériter d'être rapporté avec quelque détail ; puiſqu'il ne ſeroit pas inutile d'être inſtruit par de pareilles manœuvres des partis qu'on a pris avec ſuccès, & que l'on pouroit prendre dans de pareilles occaſions.

Pendant que les Armées de France

1677. & de l'Empereur ſe diſputoitent ainſi le terrain aux environs de Strasbourg, le Prince de *Saxe Eiſenach*, qui commandoit un Corps ſur le haut Rhin, avoit fait faire un pont près du Village d'Huningue, & s'étoit emparé d'une redoute qui étoit plutôt une borne de nos terres & de celles de Bâle, qu'une fortification que l'on eût deſſein de ſoûtenir. Cependant le Baron *de Montclar*, Lieutenant-Général des Armées du Roi, fut détaché avec un petit Corps pour s'oppoſer au Prince *de Saxe*, qui ne pouvant s'y établir repaſſa le Rhin. Le Duc *de Lorraine* s'étant éloigné, l'Armée du Roi alla paſſer le Rhin à Briſac, à peu près dans le même temps que le Prince *de Saxe-Eiſenach* s'approchoit du fort de Kell, ſous lequel il ſe plaça avec ſes troupes.

Le Maréchal *de Crequy* réſolut de l'attaquer : on fit une marche forcée, la Brigade de *la Valette* ayant la tête de la marche, & à l'entrée de la nuit on arriva ſur le bord de la Kintzig. Le Marquis *de Villars* fut détaché avec 300. chevaux pour la paſſer le premier,

mier, & voir ce que l'on pourroit entreprendre. Après avoir passé, & s'être mis en bataille avec le peu de troupes qu'il avoit, il s'approcha des ennemis, trouva une barriere gardée par de l'Infanterie qui fit feu, & suivit une espece de digue, bordée d'un fossé, qui alloit de la Kintzig au Rhin. La nuit étoit fort noire, & au bruit que faisoient les ennemis, il jugea qu'ils étoient en bataille derriere cette digue. Il crut qu'en attendant qu'il eût assez de troupes pour les attaquer, il ne pouvoit mieux faire que de les obliger à s'étendre en les inquiétant de plusieurs côtés. Pour cela il envoya six ou sept détachemens de sept ou huit Maîtres, chacun, avec ordre de tirer en divers endroits, & de faire un grand bruit le long de la digue, puis il retouna à cette barriere qu'il trouva abandonnée. En même temps il y fit entrer un Lieutenant de son Régiment, très hardi, avec vingt Maîtres. Ce Lieutenant trouva la Cavalerie des ennemis en bataille à 200. pas de la digue, & vint en rendre compte au Marquis *de Villars*. 1677.

1677. Celui-ci envoya une ſeconde fois ſon Lieutenant, qui à l'heure même lui rapporta que les ennemis s'ébranloient pour ſe retirer, & que quelques eſcadrons avoient déja commencé à tourner. Le Marquis *de Villars* ayant plus de quinze trompettes, tant de ſon détachement, que des trompettes qui avoient ſuivi les Capitaines qui étoient volontaires avec lui, il les partagea, fit ſonner la charge à tous, & avec ſes quatre troupes ſe jetta ſur les ennemis, dont le Corps étoit de plus de deux mille chevaux, mais déja ébranlés pour ſe retirer. Ils tirerent en tournant, & tout fut renverſé.

On les preſſoit vivement, lorſque les Gardes du Maréchal *de Crequy*, faiſant un eſcadron qui marchoit à la tête de l'Armée, chargerent par derriere la troupe du Marquis *de Villars* qu'ils ne reconnoiſſoient pas, & tuerent ſon Maréchal de Logis, & quelques Cavaliers du dernier rang. Le Marquis *de Villars* qui pouvoit ſe croire enveloppé des ennemis par le grand nombre où ils étoient, & par le peu de gens qu'il avoit, retourna ſur ceux

qui

qui le pressoient par derriere ; plusieurs des Gardes du Maréchal *de Crequy* furent tués, & l'on ne se reconnut qu'au feu des armes, & au mot de ralliement, qui étoit *Villars*. Cet accident empêcha qu'on ne suivit les ennemis aussi vivement qu'on l'eût fait, & dont cependant la plûpart se jetterent dans le Rhin, & abandonnerent tous leurs équipages. 1677.

Le Maréchal *de Crequy* voyant le Duc *de Lorraine* éloigné, & le Prince *de Saxe-Eisenach* retiré sous Strasbourg, fit toutes les dispositions nécessaires pour persuader qu'il alloit repasser le Rhin, & prendre des quartiers d'hyver. On envoya les ordres pour les routes de l'Armée & le mois de Novembre étant même avancé le Duc *de Lorraine* ne pouvoit guéres s'attendre que le Maréchal *de Crequy* songeât à faire le siége de Fribourg. Cette Ville n'étoit fortifiée que d'une double enceinte d'assez bonnes murailles avec des vieilles tours, & d'un Château sur la croupe d'une montagne assez bon, mais fort petit.

Pour ôter les fourages aux ennemis

1677. qu'on jugeoit bien qui viendroient au secours de Fribourg, dès qu'ils seroient informés du dessein qu'on avoit de l'attaquer, le Maréchal *de Crequy* fit brûler tout le Pays qui est entre les montagnes & le Rhin en remontant vers Brisac. Mais le Marquis *de Villars* qui avoit l'arriere-garde de l'Armée avec 300. chevaux, & qui naturellement humain, eut toujours en horreur tout ce qui n'est que cruauté, sauva, malgré les ordres du Général, une partie des petites Villes où l'on mettoit le feu en passant.

On prit des quartiers autour de Fribourg, & la Brigade de *la Valette* fut logée dans l'Abbaye de Kunderstat.

Le Duc *de Lorraine* n'eut pas plutôt appris que le Maréchal *de Crequy*, au lieu de repasser le Rhin, formoit le siége de Fribourg, qu'il rassembla ses forces pour marcher au secours, & envoya d'abord par la gorge de Waldkirch un Corps de Cavalerie, de Dragons, & de mille hommes de pied choisis, pour se jetter par les montagnet dans la Place.

On avoit ordonné un fourage dans

la vallé de Waldkirch. Le Marquis *de Villars*, qui commandoit trois-cent chevaux d'escorte, ayant été averti de la marche du secours, s'avança dans la vallée : les ennemis voyant qu'on leur avoit coupé le chemin, ne songerent qu'à se retirer. Le Marquis *de Villars* connut bientôt à leurs mouvemens qu'ils étoient plus occupés du soin d'assurer leur retraite, que de celui d'attaquer. Il pressa le Général *Genlis*, qui commandoit ce fourage, de lui donner des troupes, & de le laisser agir. Aussi-tôt il attaqua & renversa les premieres troupes des ennemie, aussi bien que trois-cent Dragons des leurs, qui avoient mis pied à terre pour faire ferme à un passage étroit. Mais à peine les eût-il forcés, qu'il se trouva sans ttoupes, le Général *Genlis* ne voulant rien engager. Ainsi ce Corps des ennemis qui pouvoit être entierement défait, ne perdit que deux-cent Cavaliers ou Dragons. Le Maréchal *de Crequy* vint en diligence, & ayant appris qu'on n'avoit pas suivi le dessein ni secondé les premiers succès du Marquis *de Villars*, 1677.

il

1677. il en fut très-irrité, & le marqua très-vivement à ceux qui s'y étoient opposés.

Le siége de Fribourg avançoit. On donna l'assaut à la premiere enveloppe de murailles, & le Marquis *de Villars* y monta à la tête des Grenadiers. Dès le lendemain le Gouverneur capitula pour la ville & pour le château, qui certainement ne devoit pas être pris dans une saison si avancée.

Le Duc *de Lorraine* avoit envoyé des ordres de tous côtés, pour jetter du secours dans Fribourg. Les Gouverneurs de Constance, de Reinfels, & des Villes forestieres avoient rassemblé toutes leurs garnisons, & 3. ou 4000. Schnaphans. (C'est ainsi qu'on nommoit les Paysans des montagnes, gens assez aguerris.) Tout ce Corps marchoit par le haut des montagnes, & n'avoit aucun avis de la capitulation du Gouverneur de Fribourg; de sorte qu'il attaqua l'Abbaye de Kunderstat, quartier de la Brigade de *la Valette*, dans le même temps qu'on voyoit sortir de Fribourg la garnison.

Le Marquis *de Villars* étoit auprès du

du Maréchal *de Crequy*, & entendant vers ſon quartier un grand bruit de mouſqueterie, il s'y rendit à toutes jambes, & trouva l'Abbaye inveſtie & vivement attaquée par les ennemis, qui avoient barré les avenuës. Un Capitaine de ſon Régiment défendoit une brêche avec vingt Cavaliers à pied, tout étoit en déſordre, pluſieurs même ſe tenoient cachés, & ne ſongeoient plus à ſe défendre. A ſon arrivée tout reprit courage, & comme il vit qu'on ne pouvoit ſauver cette Brigade qu'en forçant l'ennemi, il ſe mit à la tête de cinquante Maîtres, & paſſa au travers de tout le feu de l'Infanterie ennemie, qui voyant arriver du ſecours du côté des autres quartiers, ne ſongea qu'à ſe retirer. C'eſt ainſi que d'être demeuré de la Brigade de *la Valette* valut au Marquis *de Villars* d'avoir eu la premiere part au combat de Kochersberg, à la défaite du Prince *de Saxe-Eiſenach*, & aux deux affaires de Waldkirch & de Kunderſtat. 1677.

A l'égard des autres actions qu'il vit, comme volontaire dans le cours de

1677. cette campagne, ce ne fut qu'en les cherchant avec ardeur, & avec une véritable envie de les trouver, qu'il y parvint ; & ce n'eſt en effet que par là qu'on peut parvenir à en voir plus qu'un autre. Il y a tel Officier qui à la rigueur a fait ſon devoir, & qui en pluſieurs années de ſervice ne s'eſt pas trouvé à une ſeule action.

Le Marquis *de Villars* revint paſſer l'hyver à la Cour. Le Roi avoit quelque bonté pour lui; mais une paſſion violente, qui pourtant ne déroba jamais un ſeul de ſes jours aux occupations de la guerre, en enlevoit un très-grand nombre aux ſoins de ſa fortune.

L'inimitié de Mr. *de Louvois* pour lui ſe déclaroit en tout. Le Régiment *de Villars* n'avoit jamais que de mauvais quartiers, ainſi il ne pouvoit guéres briller par la magnificence. Mais en récompenſe, la valeur du Chef & de ceux dont il étoit composé, répandoit ſur lui une autre ſorte d'éclat, que la magnificence ne donne ni ne ſupplée point, & qui même ſe paſ-

ſe

ſe fierement de tout celui par lequel 1677.
elle voudroit en impoſer. Cependant le Marquis *de Villars*, peu attentif à faire ſa cour, & mal avec le Miniſtre de la guerre, par la haine qu'il avoit pour le Pere du Marquis *de Villars*, & pour le Maréchal de Bellefonds, eſſuya encore cet hyver le ſenſible dégoût de voir de ſes cadets faits Brigadiers tandis qu'il n'avançoit pas. A la campagne précédente il avoit déja vû paſſer devant lui le Marquis *du Bordage* neveu du Vicomte *de Turenne*, mais il ſembloit que cette derniere campagne, ſi heureuſe pour lui en actions, devoit le garantir d'un ſemblable malheur. Il prit la liberté d'en marquer ſa vive douleur au Roi, & de le preſſer dans des termes reſpectueux, mais aſſez forts. Sa Majeſté y repondit deux fois avec bonté, & même avec des éloges de ſes actions, mais à la troiſieme ce fut avec quelque aigreur, & le Marquis *de Villars* ſe retira. Réduit à la néceſſité de ſe faire un mérite qui forçât la fortune en ſa faveur, & d'être pour ainſi dire lui-même ſa créature, ſon

cœur

1677. cœur lui ſuggéra le ſeul parti que la raiſon elle-même lui laiſſoit à prendre, de ſervir, & de ſurmonter les obſtacles, ou de périr.

Sur la fin de cette année le *Prince d'Orange* épouſa la Princeſſe *Marie*, l'aînée des filles du *Duc d'Yorck*. Elle étoit regardée comme l'héritiere préſomptive des trois Royaumes de la Grande-Bretagne, le Roi *Charles* n'ayant point d'enfans légitimes, ni le Duc d'Yorck d'enfans mâles.

1678. Pendant la campagne de 1678. le Régiment du Marquis *de Villars* fut deſtiné à l'Armée du Maréchal *de Crequy*, où il ſe rendit dans la fin de Mai.

Il joignit l'Armée campée dans la plaine de Neubourg. Celle du Duc *de Lorraine* s'en approcha, & le Prince *Louis de Bade* vint à la tête de mille chevaux pour attaquer nos gardes. Dans ce temps là les grandes gardes étoient d'eſcadrons à étendarts, & l'on appelloit gardes ordinaires des détachemens de 50. Maîtres que l'on diſtribuoit dans le front de l'Armée. Depuis on a ſupprimé les gardes d'eſcadrons,

drons, & l'on ne s'eſt ſervi que de 1678.
gardes ordinaires. Le Marquis *de Villars*, qui avoit la grande garde de la gauche de l'Armée, voyant un Corps conſidérable de Cavalerie des ennemis marcher à nos gardes de la droite, qui étoient placées dans des lieux couverts d'arbres, au lieu que le côté qu'il gardoit étoit une plaine d'une grande étenduë, laiſſa à la gauche, pour laquelle il n'y avoit rien à craindre, deux petites gardes de dix Maîtres, & marcha au grand trot avec ſon eſcadron & trois gardes ordinaires au ſecours de trois-cent chevaux commandés par *Olier*, Colonel de Cavalerie, que le Prince *Louis de Bade* preſſoit extrêmement. Il arriva aſſez à temps ſur le bord du petit ruiſſeu de Neubourg, qui couvroit la tête du camp, pour ſauver ces trois-cent chevaux qui ſe retiroient au galop. *Olier* fut tué, mais le Marquis *de Villars* rallia le reſte de ce détachement, & arrêta le Prince *de Bade*.

Dans le même temps que le Marquis de *Villars* avoit quitté ſon poſte pour s'oppoſer aux ennemis, l'eſcadron

1678. dron des Gardes du Corps qui étoit à la droite, avoit pris un parti fort différent. Il se retiroit à mesure que les ennemis approchoient. Le Maréchal *de Crequy* arriva dans le moment. Le Marquis *de Villars* qui sçavoit que plusieurs Officiers-Généraux l'avoient blâmé sur ce que les gardes du camp, disoient-ils, n'étoient destinées qu'à avertir, & point du tout à combattre, & qu'elles ne devoient jamais quitter leur poste, dit au Maréchal en présence de ceux qui l'avoient desapprouvé : *Je suis jeune, & par consequent j'ai encore beaucoup à apprendre, c'est pourquoi je prens la liberté de demander à mon Général, si étant de garde dans un pays fort découvert, & dès là fort en sureté, j'ai bien ou mal fait de laisser à ce poste deux petites gardes seulement, & d'avoir marché à un ennemi qui poussoit nos troupes, & vouloit entrer dans le camp?* La réponse du Maréchal *de Crequy* fut dure pour ces Officiers-Généraux. Il ne les connoissoit point, mais il ne ménagea point les termes, & dit nettement *qu'il n'y avoit que des poltrons & des pédans qui pus-*

puſſent ne pas approuver la conduite du Marquis de Villars, qu'il l'en remercioit & le prioit d'aller ſe repoſer quelques heures, & enſuite de ſe mettre à la tête d'un parti de 500. chevaux qu'il lui deſtinoit. 1673.

Le Marquis *de Villars* marcha avec ce parti ſur l'Armée ennemie, pouſſa des gardes, & ramena quelques priſonniers. Le Maréchal *de Crequy*, informé que les ennemis avoient un Corps ſous Reinfeld, petite Place ſur le Rhin, à trois lieuës au-deſſus de Bâle, marcha la nuit & ſurprit ces troupes, dont la plus grande partie ſe retira par le pont de Reinfeld. Le Marquis *de Teſſé*, Colonel de Dragons, les ſuivit avec beaucoup de vivacité à la tête de ſon Régiment, il y fut bleſſé, & les pouſſa juſques ſur le pont. Nos Dragons en tuerent un très-grand nombre, mais le Marquis *de Ranes*, Lieutenant-Général des Armées du Roi, & Colonel-Général des Dragons y fut tué.

Le Maréchal *de Crequy* ayant par cette action jetté la plus grande partie de l'Armée Impériale vers Reinfeld, crut,

1678. crut que par une marche forcée il pourroit arriver ſur Oſtenbourg, petite Ville ſur la Kintzig à la hauteur de Straſbourg, avant que le Duc *de Lorraine* put y faire entrer du ſecours, & qu'en peu de jours il s'en rendroit maître, d'autant plus qu'elle étoit mal fortifiée, & n'avoit qu'une foible garniſon. Il fit vingt-ſept lieuës en quatre jours, avec Cavalerie, Infenterie, & canon, les gros bagages ſuivant plus lentement.

Le Duc *de Lorraine* voyant Reinfeld en ſureté, pénétra les deſſeins du Maréchal *de Crequy*, & dans le même temps que l'Armée de France s'ébranloit pour marcher ſur Offenbourg, celle de l'Empereur ſe mit en mouvement derriere les Montagnes pour ſauver cette Place: enſorte que les deux têtes d'Armées ſe trouverent comme à un rendez-vous marqué au pied du Château d'Ortenbourg ſur la Kinzig à la ſortie des montagnes. Le Marquis *de Villars* étoit à la tête des premieres troupes; on attaqua la tête de celles de l'Empereur, dont les cinq ou ſix premiers eſcadrons furent renverſés.

ſés. Le Marquis *de Villars* prit le Colonel *Renſin*, Lorrain, & l'on pouſſa les ennemis juſques ſous les murailles de la petite Ville de Gengenbach qu'ils occupoient. Leur diligence ſauva Offenbourg; mais le Maréchal *de Crequy* ſongea à attaquer le Fort de Kell, alors très-mauvaiſe petite fortification de terre, qui couvroit la tête du pont de Strasbourg. 1678.

On ouvrit une tranchée, pour ſe placer de maniére qu'on pût le lendemain donner un aſſaut à ce mauvais ouvrage, ſans partir de trop loin. Dix Compagnies de Grenadiers & trois-cent Dragons, ſoûtenus de quatre bataillons, furent commandés, & l'on y marcha en plein jour. Le Marquis *de Villars* s'étant trouvé dans ce moment à la tranchée, ſe mit à la tête du premier détachement. Il avoit un habit en broderie d'or, & le Maréchal *de Crequy* le voyant le premier ſur la brêche, défendue pendant quelque temps à coups de pique, prédit ſon élévation infaillible à ceux qui étoient auprès de lui, & lui dit à ſon retour: *Jeune homme, ſi Dieu te laiſſe vivre,*

tu

1678. *tu auras ma place plutôt que personne.*

Le Fort de Kell emporté, le Maréchal *de Crequy* en fit raser les fortifications, & brûler les habitations, puis repassa le Rhin pour descendre vers Landau. Le Duc *de Lorraine* alla passer ce fleuve au-dessus de Philipsbourg, au village de Limersheim.

Il n'y eut plus d'actions considérables dans le reste de cette campagne, si ce n'est pour le Marquis *de Villars* qui les cherchoit avec trop d'ardeur pour n'en pas faire naître. Ayant donc suivi le Marquis *de Boufflers* à un fourage dont il étoit chargé, il gagna avec lui la tête des escortes. Après qu'on eut assis les fourageurs, il en trouva un grand nombre qui avoient percé dans une vallée, où ils n'étoient couverts que par cent Dragons séparés en deux troupes. A peine avoit-on reconnu le péril, que quatre-cent chevaux des ennemis débusquerent sur les cent Dragons. Le Marquis *de Boufflers* courut aux fourageurs pour rassembler ceux qui avoient des armes, & le Marquis *de Villars*, à la tête de quelques Dragons de la Reine, fit fer-

me

me à une défilé fort étroit. Comme il voulut arrêter un Dragon qui fuyoit, il saisit la bride du cheval qui se cabra, l'homme & le cheval furent tués, & le Marquis *de Villars* derriere ce cheval tué fit ferme dans le chemin. Cinq ou six Officiers volontaires, entre autres un Capitaine du Régiment Colonel-Général de la Cavalerie, nommé *Virmon*, s'arrêterent auprès de lui, & le peu de momens qu'ils donnerent au Marquis *de Bouflers* pour rassembler des troupes suffit pour empêcher l'ennemi de dissiper nos fourageurs, & de nous en prendre un fort grand nombre. Cette action du Marquis *de Villars* lui attira du grand Prince *de Condé*, jugené de la valeur, une lettre pleine de louanges. 1678.

Ainsi finit la Campagne de 1678. Toute l'Europe, lassée de la guerre, souhaitoit ardemment la paix. Les traités, interrompus à Cologne, & renoüés à Nimegue, avançoient. Celui d'Espagne, d'Angleterre, de la Hollande, & de l'Empereur étoit conclu; mais l'Electeur de Brandebourg ne pouvoit se résoudre à rendre beau-

1679. coup de Pays, & de Places prises sur la Suede. Cependant comme le Roi sacrifioit une partie de ses conquêtes en Flandre à l'intérêt du Roi de Suede, son Allié, ceux de l'Electeur de Brandebourg l'abandonnerent. Le Maréchal *de Créquy*, à la tête de l'Armée du Roi, passa le Wezer, défit quelques troupes de l'Electeur, & ce Prince se soumit aux conditions du traité de Nimegue.

Dans le même-temps le Maréchal d'*Humieres* marcha pour prendre Hombourg, petite Place au-delà de la Saare, qui appartenoit au vieux Duc *de Lorraine*, & que l'Electeur de Mayence gardoit depuis plusieurs années. Le Marquis *de Villars* étoit de cette Armée. Le Gouvernenr de la Place la rendit après quelques volées de canon, & dans le milieu de l'année 1679. la paix fut établie dans toute l'Europe. Le Marquis *de Villars*, malgré tous ses services, se trouva sans aucun avancement ; mais une grande passion dont il étoit rempli ne lui laissoit pas de sensibilité pour les rigueurs de la fortune : une autre affaire de Dames lui

lui attira quelques disgraces de la Cour, dont il eut ordre de s'éloigner pour quelque temps. 1679.

Le mariage de la Princesse *Marie-Louise d'Orléans*, fille aînée de *Monsieur*, se fit avec le Roi d'Espagne, auprès de qui le Pere du Marquis *de Villars* étoit Ambassadeur ; & l'année d'après, celui de la Princesse *de Baviere* se fit avec Monseigneur le Dauphin. 1680.

L'année 1681. & celle de 1682. ne sont, comme on le sçait, marquées d'aucun événement considérable, si ce n'est qu'en 1681. Strasbourg se soumit à la France. La capitulation fut signée d'un côté par le Marquis *de Louvois*, & le Baron *de Monclar*, Commandant en Alsace ; de l'autre par huit Députés de la ville, de laquelle on conserva tous les priviléges. 1681.

Théodore-Alexiowits Grand Duc de Moscovie mourut en 1682. & sa mort causa beaucoup de desordre. Il ne laissa que deux freres & une sœur, tous fort jeunes. Le Prince *Galliczin* fut chargé de leur tutelle. *Jean*, qui étoit l'aîné, s'associa au gouvernement 1682.

1682. *Pierre*, ſon frere puiſné. Mais le Prince *Galliczin* & la Princeſſe *Sophie* conſpirerent contre ce dernier. On a prétendu que le deſſein de cette Princeſſe étoit d'épouſer le fils de *Galliczin* & de mettre ſon mari ſur le Trône. *Pierre* découvrit la conjuration, fit enfermer *Sophie* dans un Monaſtére, éxila *Galliczin*, & fit périr la plûpart des Créatures de *Jean*, qui garda néanmoins le titre de Czar, mais avec ſi peu d'autorité qu'on n'a preſque jamais entendu parler de lui. Pour *Pierre-Alexiowits*, il a eu tant de part à un grand nombre d'événemens conſidérables dans les derniers temps, qu'il a rendu ſon nom plus célébre qu'aucun de ſes prédéceſſeurs.

1683. Après quelques années de paix la guerre recommença en 1683. par la priſe de Courtrai & de Luxembourg, & finit par la priſe de cette derniere Place. Mais ce peu de guerre penſa être fatal au Marquis *de Villars*. Il fut détaché avec le Comte *de Montal*, qui avec un Corps de Cavalerie s'approcha de Charleroi. Le Marquis *de Villars* voyant ceux de la ville braquer quel-

quelques piéces de canon ſur douze ou quinze Officiers qui étoient auprès de lui, leur dit, en leur en montrant une, *celle-là nous approchera fort*, & dans le même-temps comme il voulut donner ſon manteau à un valet-de-chambre, le mouvement qu'il fit lui ſauva le coup dont le valet de Chambre fut emporté. 1683.

La guerre commençant alors entre l'Empereur & le Turc, le Marquis *de Villars* ne put ſe refuſer cette occaſion de ſortir d'un repos, qui n'en étoit pas un pour lui. Il chercha avec empreſſement toutes ſortes de voies pour aller ſervir dans les Armées de l'Empereur, mais il n'oſoit en demander la permiſſion que le Roi avoit refuſée au Prince *de Conti* : une ſage prévoyance ayant fait craindre à Sa Majeſté que, ſi elle la lui accordoit, une très-nombreuſe Nobleſſe n'allât ſe ſacrifier dans ces guerres étrangeres.

Il falloit donc trouver un moyen de ſortir du Royaume avec l'agrément du Roi; pour cela le Marquis *de Villars* demanda pluſieurs commiſſions dans les Cours étrangeres. Enfin celle d'al-

1683. ler faire un compliment de condoléance à l'Empereur ſur la mort de l'Impératrice ſa mere, lui fut donnée. Il étoit entierement brouillé avec Mr. *de Louvois*, & vivement touché de toutes les injuſtices que ce Miniſtre lui avoit faites. Cependant il alla prendre congé de lui, & les ſeules paroles qu'il en tira, furent des aſſurances de ne s'oppoſer pas aux graces que le Roi voudroit lui faire. Un diſcours ſi ſec obligea le Marquis *de Villars* à lui répondre : *avec de tels engagemens, je puis m'attendre à la continuation de vos ſentimens*, & il ſortit de la chambre ſans le ſaluer.

La réputation du Marquis *de Villars* l'avoit devancé à la Cour de l'Empereur. Pluſieurs Généraux l'avoient entendu nommer dans les actions qui s'étoient paſſées pendant les dernieres guerres, & on voulut bien être mécontent pour lui en ce pays-là du peu de récompenſe qu'il avoit eu en France. Il fut reçu tres-agréablement dans cette Cour ; le Comte *de Stratman*, Miniſtre, & qui avoit le plus de part à la confiance de l'Empereur, lui mar-

marquoit beaucoup d'amitié, & essaya même de le retenir, sur l'espoir qu'on lui rendroit là plus de justice. 1683.

Les premieres Lettres que le Marquis *de Villars* écrivit de Vienne au Roi sur la Cour de l'Empereur, sur les intrigues qui divisoient les Ministres & les Généraux, sur out le Duc *de Lorraine*, & le Prince *Herman de Bade*, attirerent l'attention de Sa Majesté. Elle ne connoissoit le Marquis *de Villars* que par le courage, elle vit qu'elle ne l'avoit pas connu tout entier, que l'esprit & le talent de la négociation lui apartenoient encore, & elle sentit dès-lors que, quoique né pour la guerre, il pouvoit être utile pendant la paix.

L'Electeur *de Baviere*, vint à Vienne, & marqua beaucoup de bonté au Marquis *de Villars*. Il l'admit même dans sa confidence; & le Roi qui vouloit regagner un Prince absolument dévoüé au service de l'Empereur, malgré les anciennes liaisons de son pere avec la France, & l'alliance de sa sœur la Dauphine, ordonna au Marquis *de Villars* de suivre l'Electeur à Munich, sans affectation cependant, & sans qu'il y parût

1683. d'autre deſſein que celui de faire ſa Cour à un Prince qui lui avoit fait beaucoup d'amitié.

Nous allons voir commencer une négociation, qui fut aſſez vive, & qui engagea le Marquis *de Villars* à voir les guerres de Hongrie ; ce qu'il avoit toujours très-ardemment deſiré.

L'Electeur étoit amoureux depuis longtemps de la Comteſſe *de Kaunits*, femme de beaucoup d'eſprit. Son mari, homme très-habile, & qui fut depuis un des premiers Miniſtres de l'Empereur, ſouffroit volontiers une galanterie qui contribuoit à l'accroiſſement de ſa fortune, & par les biens qu'il recevoit de l'Electeur, & par la conſidération que lui donnoit auprès de l'Empereur le ſacrifice entier que l'Electeur faiſoit de ſes troupes & de ſon argent à la Cour de Vienne. La paſſion de ce Prince pour la Comteſſe *de Kaunits* le portoit à faire tout ce qu'elle deſiroit : de plus il voulut faire toutes les Campagnes de Hongrie : ainſi en très-peu d'années il avoit conſommé tous les tréſors, qu'avoit amaſſés l'Electeur ſon pere. Le Marquis *de Villars* connut bientôt que, pour

pour le retirer de la dépendance de l'Empereur, il falloit commencer par l'affranchir de celle de la Comteſſe *de Kaunits*. 1683.

Cette premiere paſſion étoit ſur ſes fins auſſi-bien que la beauté de la Dame; mais le mari & la femme s'étoient emparés de la Cour de l'Electeur, & tout leur étoit dévoüé.

Le Marquis *de Villars* commença par inſpirer à l'Electeur l'envie d'attirer à Munich une jeune Comteſſe *de Velen*, Dame de l'Impératrice, avec laquelle l'Electeur étoit entré en commerce avant ſon dernier voyage à Vienne. Cette jeune perſonne arriva en grand ſecret, on lui avoit préparé un petit appartement caché dans le Palais, mais elle avoit ſi peu d'eſprit, que le Marquis *de Villars* vit bientôt qu'elle lui ſeroit inutile, ſi ce n'eſt qu'elle avoit ſervi à tirer l'Electeur de ſes premieres chaînes.

Une jeune Italienne, nommée *Canoſſa*, prit ſa place. Cette fille étoit parfaitement belle, & même beaucoup plus qu'elle n'avoit beſoin de l'être avec autant d'eſprit qu'elle en avoit. Comme

1683. elle avoit étudié en galanterie à Venise, elle en donna des leçons très-habilement à Munich. Tout le reste de l'hyver se passa en plaisirs. L'Electeur étoit fort tenté d'aller à Venise passer encore un carnaval, mais le Marquis *de Villars* vint à bout de le retenir, en lui représentant qu'il y avoit plus de dignité, & même de plaisir à demeurer dans sa Cour qu'à courir le monde, & qu'il n'y avoit que des raisons de gloire qui dussent arracher un grand Prince de ses Etats. Enfin on partit pour la Hongrie.

Lorsque le Marrquis *de Villars* vit que l'Electeur, dégoûté de sa premiere Maîtresse, commençoit à sentir la tyrannie des Ministres de Vienne, il lui conseilla fort de dissimuler; sur tout devant repasser par Vienne, & commander conjointement avec le Duc *de Lorraine* les Armées de l'Empereur. Il lui dit seulement qu'il pouvoit songer à paroître un peu plus lié avec le Duc *de Lorraine*, & plus occupé de sa dignité & du desir de sortir d'une espece de tutelle, où jusques-là il avoit été très-sévérement retenu.

Le

Le Marquis *de Villars* manda au Roi 1684.
qu'assuré, comme il l'étoit, que toutes ses lettres seroient ouvertes, il n'écriroit plus de Vienne ni de l'Armée que ce qu'il voudroit bien qui fût connu des Ministres de l'Empereur, & que du reste il serviroit dans l'Armée Impériale comme s'il étoit né Autrichien.

Il remplit en effet les devoirs du plus fidéle serviteur de l'Empereur, & fut assez heureux pour rendre d'importans services, dont nous verrons dans la suite que l'Empereur le fit remercier hautement par le Comte *de Stratman* alors son premier Ministre.

L'Electeur partit pour la campagne avec un équipage des plus magnifiques. Il y avoit plus de 150. grands bateaux, que l'on trouva prêts à Alten-Oetting, dévotion fameuse en Baviere. On arriva en quatre jours à Vienne, où l'Electeur fit peu de séjour : il étoit exprès parti fort tard de Munich.

La Campagne étoit déja ouverte en Hongrie. Le Duc *de Lorraine*, dont le véritable dessein étoit de marcher à Essek, comme à la plus importante con-

1684. quête que l'on pût faire, & parce qu'il eſt d'ailleurs très-difficile à une Armée conſidérable de faire la guerre loin du Danube, qui apporte toutes les proviſions & les munitions de guerre & de bouche, eſſaya de partager les forces des Turcs en les inquiétant pour la droite & pour la gauche du Danube, & prit d'abord ſa route vers Segedin, avec une partie de l'Armée, comme s'il eût voulu entrer en Tranſilvanie, ou attaquer le Grand-Varadin.

Mais les Turcs ne prirent pas le change, ils demeurerent retranchés ſous Eſſeck, dont le poſte leur parut aſſez bon pour leur faire négliger de s'oppoſer au paſſage de la Drave, ſi difficile par lui-même, que dans l'endroit où paſſa l'Armée de l'Empereur, il fallut faire ving-cinq ponts ſur des bateaux. Il y avoit pluſieurs bras de cette rivierre plus larges que la Marne.

Lorſque l'Armée fut paſſée, il fut queſtion de marcher à celle des Turcs. On laiſſa ſur la gauche le château de Valpo, gardé par quatre-à-cinq-cent Turcs, & l'on traverſa trois ou quatre lieües de bois pour arriver à Eſſeck. La mar-

marche ſe fit avec toutes les précautions 1684.
néceſſaires, l'Infanterie mêlée avec la Cavalerie, c'eſt-à-dire, une tête de mille chevaux qui pouſſoient environ deux-mille Spahis, qui ſe retiroient trois-cent pas devant eux, & ramenoient les coureurs de l'Armée Impériale juſques dans les premiers eſcadrons, à la tête deſquels étoit le Duc *de Lorraine.* Le Marquis *de Villars*, pour ne rien perdre ni de l'action ni des ordres des Généraux, ſe tenoit auſſi près de lui que la diſcrétion le pouvoit permettre à un volontaire. Ce Prince marchoit ſeul. Après lui ſuivoient *Capara*, le Comte *de Taff*, & deux autres des premiers Généraux, les autres étant diſtribués dans les diviſions; car le Duc *de Lorraine* avoit pour maxime de tenir toujours auprès de lui trois ou quatre des principaux Généraux qui n'avoient pas de poſte dans l'Armée, mais qui dans des conjonctures importantes alloient porter & faire éxécuter ſes ordres plus déciſivement que n'auroient pû faire des Aides de Camp : ce que le Marquis *de Villars* a pratiqué depuis dans les grandes Armées qu'il a commandées.

La

1684. La marche étoit lente : ſelon que les bois ſe trouvoient plus clairs ou plus fourrés, on étendoit cinq ou ſix bataillons, autant d'eſcadrons, & on ne perdoit pas l'occaſion de ſe former autant que le terrain le pouvoit permettre.

Enfin après une marche d'une journée entiere & d'une partie de la nuit, on ſortit des bois au point du jour, & on découvrit l'Armée des Turcs retranchée ſur la crête d'une hauteur, ayant ſa droite à la Drave, ſa gauche au Danube, & la ville d'Eſſeck derriere elle & dans ſon centre.

Tout le front de la ligne paroiſſoit bordé de drapeaux & d'étendarts, & plus de 150. piéces de canon étoient diſpoſées dans les intervalles des troupes. Deux-mille Spahis, ou environ, ſe montroient hors des retranchemens; une partie ſe détachoit de temps en temps, pour eſcarmoucher avec ceux des Impériaux qui s'éloignoient de quelques pas de leurs lignes, ce que les Généraux empêchoient avec beaucoup de ſoin.

Le Duc *de Lorraine* s'étendoit avec de grandes précautions, & formoit ſa ligne

ligne peu-à-peu, l'Infanterie couverte 1684.
de ses chevaux de frise gagnant terrain & s'étendant le long des bois, quelques escadrons marchant au milieu des bataillons, parmi lesquels étoient mêlées des brigades d'Artillerie, pendant que celle des ennemis tiroit continuellement. Enfin une journée entiere, depuis trois heures du matin jusques à dix heures du soir, fut employée à se mettre en bataille; on rectifia pendant la nuit tout ce qui pouvoit être défectueux dans l'ordre de bataille, & il étoit neuf heures du matin avant que l'Armée fût en état de marcher aux ennemis.

L'ordre de bataille bien disposé, les Généraux s'approcherent jusqu'à la portée du mousquet des retranchemens pour les reconnoître. On y fit rentrer à coups de canon tout ce qu'il y avoit de Turcs au dehors, & après avoir été examinés pendant 6. ou 7. heures, ils furent trouvés inattaquables. Sur le champ la résolution fut prise de se retirer dans le même ordre, & avec les mêmes précautions avec lesquelles on avoit marché. Comme la droite avoit eu l'avant-garde, la gauche fit la re-

trai-

1684. traite, & le Prince *Louis de Bade*, qui la commandoit ſous l'Electeur *de Baviere*, la régla avec beaucoup d'ordre, & diſpoſa pour cela vingt bataillons. D'abord ils étoient ſur deux lignes, enſuite la ſeconde partagée en deux fit une maniere de bataillon quarré, dont les deux branches touchoient les bois & fermoient le milieu, dans lequel on mit ſix eſcadrons des plus anciens Régimens. Ainſi à meſure que les deux branches s'enfonçoient dans le bois, la premiere ligne s'en approchoit en bataille, & le front de cette ligne ſe retréciſſoit inſenſiblement. Deſorte que tout rentra, ſans que les flancs fuſſent découverts.

Les Turcs contens de la retraite ne ſongerent point à la troubler, on ne ſongea point non plus à attaquer le château de Valpo qu'on avoit laiſſé inveſti pendant la marche à Eſſeck, & l'Armée de l'Empereur repaſſa la Drave avec la même facilité qu'elle l'avoit paſſé, ſans que les Turcs fiſſent aucun mouvement vers la tête des ponts, ſoit pour l'en empêcher, ſoit pour attaquer l'arriere-garde, ce qui leur étoit également aiſé.

Le

Le Marquis *de Villars*, fort attentif à s'inſtruire des détails d'une guerre ſi différente des nôtres, étoit perpétuellement occupé de tout ce qui y avoit rapport, tantôt interrogeant les principaux priſonniers Turcs, tantôt ceux de l'Armée de l'Empereur qui avoient été eſclaves parmi eux, entr'autres le Chevalier *Santini* qui avoit ſervi trois ans un Vizir. Rien de tout ce qui concerne la guerre ne lui pouvoit être indifférent, & il y a des Mémoires de lui très-inſtructifs ſur tous les ordres & les différences de troupes des Orientaux. 1684.

L'Armée de l'Empereur ayant repaſſé la Drave, croyoit la Campagne perduë, & elle l'étoit effectivement, ſi l'ignorance & la témérité des Turcs ne les euſſent portés à des mouvemens dépourvus de toute raiſon politique : car la paix ſe traitoit en ſecret, & le Sultan, auſſi-bien que l'Empereur, preſſés par tous les avantages que la France avoit pris depuis le commencement de la guerre des Turcs, la deſiroient également. Le Roi s'étoit emparé de Straſbourg, le Duc *de Mantoue* nous avoit

vendu

1684. vendu Cazal par un traité commencé en Flandre & continué ſur les lieux, (ainſi que nous le voyons par les lettres du Marquis *de Louvois* & par celles de l'Abbé *Morel*) enſuite rompu, & puis renoüé. On avoit aſſiégé & pris Luxembourg, la plus importante Place des Eſpagnols, pour aſſurer le commerce de l'Empire avec la Flandre, & les Eſpagnols hors d'état de ſe défendre avoient conſenti à tout ce qu'on avoit éxigé d'eux. Le Roi faiſoit fortifier Mont-Royal, Traarbach, Landau, Longwy, Sar-Louis, & toutes les Places qui nous ouvroient les terres de l'Empire qui ſont au-deçà du Rhin. Ainſi l'Empire menacé, l'Italie ébranlée par la perte de Cazal, & tous les Etats voiſins de France intimidés par ſa puiſſance, ne permettoient plus à l'Empereur de différer ſa paix avec le Turc. Le Duc *de Lorraine* même pour excuſer les difficultés qu'il avoit apportées à la bataille que l'on gagna quelques jours après, n'héſita pas à dire enſuite au Marquis *de Villars*, qui avoit contribué plus qu'un autre à la faire donner, que quand une paix auſſi im-

importante étoit prête à se conclure, on 1684.
ne donnoit pas une bataille pour divertir les Volontaires. Les sentimens de ce Volontaire pouvoient être comptés pour quelque chose, par le crédit qu'on lui connoissoit sur l'esprit de l'Electeur *de Baviere*.

L'Armée Impériale demeura quelques jours campée auprès de Baranviwar, & pendant ce temps-là un Vizir qui avoit été pris la Campagne précédente, & qui étoit au Général *Duneval*, fut retiré par les Turcs moyennant 40. mille écus, & pour environ 10000. de fourures & de pierreries.

Les Turcs envoyerent un Aga & 12. ou 15. Spahis, pour apporter l'argent, & pendant que l'on le comptoit, le Marquis *de Villars*, qui montoit un cheval d'Espagne fort adroit, caracolloit avec cet Aga très bien monté & fort adroit aussi. La fin de leur manége finit par des honnêtetés, & cet Aga voyant des pistolets fort beaux qu'avoit le Marquis *de Villars*, celui ci les lui offrit, ce que le Général *Duneval* desapprouva & empêcha, disant qu'il ne faloit

1684. loit pas donner des armes à ses ennemis.

Cependant l'Armée Turque avoit passé la Drave sur le pont d'Esseck, ouvrage très-magnifique, qui sur une infinité de pilotis traversoit la Drave & tous les bras & marais qui l'environnent depuis Esseck jusqu'à la terre ferme du côté de Baranviwar. Il étoit si large, qu'un bataillon pouvoit y marcher de front, & les Turcs s'en servoient pour mener leurs Armées vers Bude, Albe-Royale, & toutes les Places qu'ils avoient en avant.

L'Armée Impériale avoit été obligée d'envoyer le long de la haute Drave, pour en défendre le passage, tout ce qu'on appelle les Nationaux, qui sont les Hussards, les Cravates, & autres troupes legéres, dont les Impériaux ne faisoient pas grand cas, mais dont l'éloignement donnoit un tel air de supériorité à celles des Turcs, que leur Cavalerie insultoit tous les jours l'Armée Impériale, prenant un très-grand nombre de fourageurs, & obligeant leurs gardes de Cavalerie de se tenir si près du front de bandiere, que pour peu qu'elles

les s'en éloignassent, elles y étoient ramenées par la Cavalerie Turque. 1684.

La legéreté de leurs chevaux donnoit encore à leurs gens, assez hardis d'ailleurs, un si grand avantage sur les Cuirassiers de l'Empereur, que ceux-ci n'osoient s'éloigner de la ligne.

La sagesse de nos troupes, & l'imprudence des Turcs attira enfin la bataille, & le Grand-Vizir qui s'étoit étendu dans des terrains couverts en deçà de la Drave, se contentant de nous resserrer & de nous prendre un grand nombre de fourageurs, fut enfin forcé par l'esprit téméraire & mutin de ses troupes à se mettre en plaine devant nous.

L'Armée Ottomane étoit formée en deçà d'Esseck dans des bois & des prairies, qui s'étendent depuis la tête du pont d'Esseck jusqu'à une demi lieuë du pied de la montagne d'Ersans. On ne découvroit de leur Armée que quelques têtes de Cavalerie, qui se montroient souvent dans les plaines qui vont à la Drave vers Siclos & Cinq-Eglises, & jamais sans prendre un grand nombre de fourageurs. L'Armée Impé-

1684. périale avoit sa gauche appuyée au petit ruisseau du côté de Baranviwar, & sa droite s'étendoit vers Siclos. Le Duc *de Lorraine*, n'ayant pû attaquer l'Armée Ottomane, n'avoit plus d'autre objet que de tomber sur Erla, petite Forteresse au-delà du Danube entre Segedin & Neuheusel.

Avant que de s'éloigner, il vouloit tirer de Siclos & de Cinq-Eglises les garnisons que l'on y avoit établies, & ensuite les raser. C'étoit pour cela que le 11. d'Août l'Armée Impériale s'avança dans la plaine de Siclos, lorsque les Turcs, qui devoient être plus que satisfaits d'avoir rendus vains pendant cette Campagne tous les projets & tous les efforts de leurs ennemis, forcerent le Grand-Vizir à sortir des bois qu'il avoit occupés en-deça de la Drave, toujours couvert & se contentant de prendre beaucoup de fourageurs & de resserrer l'Armée des Alleamnds; & non seulement ils le forcerent à se mettre en plaine devant l'Armée Impériale, mais même à l'attaquer dans sa marche.

A peine l'aîle gauche de cette Arméee, appuyée à un petit ruisseau, s'en éloignoit-

gnoit-elle pour ſuivre la droite, qu'on vit ſortir de toutes les trouées des bois de grands Corps de Spahis. Le Duc *de Lorraine* étoit à la tête de la droite, & l'Electeur *de Baviere* avec le Prince *Louis de Bade* commandoit l'aîle gauche. 1684.

L'Electeur *de Baviere* dit au Marquis *de Villars* de monter le plus diligemment qu'il pourroit ſur la montagne d'Erſans, pour découvrir les mouvemens des Turcs. Mais il n'étoit pas à la moitié, qu'il vit tous ces divers Corps de Spahis s'étendre dans la plaine, ſoutenus de gros batataillons de Janiſſaires, & ayant leur artillerie diſpoſée dans les intervalles, & enfin tous les apprêts d'une bataille certaine. La droite des Turcs s'avançoit même pour envelopper la gauche des Impériaux. Le Marquis *de Villars* revint à toutes jambes, & dit au Général *Picolomini*, qu'il rencontra & qui commandoit la ſeconde ligne de Cavalerie, de faire au plutôt une potence de ſa ligne à la montagne, pour ſe barrer de ce côté-là ; & après cet avis, dont *Picolomini* profita ſur le champ, il pouſſa à l'Electeur & au

Prin-

1684. Prince *de Bade*, & leur annonça qu'ils n'avoient que le temps de former leurs bataillons & leurs escadrons, & qu'ils alloient être attaqués. Tout ce qui étoit en colomne se mit en bataille, l'Infanterie plaça ses chevaux de frise, & le Prince *de Bade*, suivi du Marquis *de Villars*, courut à la seconde ligne de Cavalerie. Ils trouverent cette potence formée, & faisant tête aux Turcs, qui avoient déja passé le petit ruisseau où l'aîle gauche de l'Armée Impériale étoit appuyée d'abord, & qui, avec un Corps de 7. à 8000. Spahis, vouloient prendre le derriere de l'Armée, entre la seconde ligne & la montagne. Le Prince *de Bade* fit entrer tous les Officiers dans les escadrons, se mit à la tête de cette ligne & hors de la ligne de 4, ou 5. pas, & voulut que le Marquis *de Villars* demeurât seul à côté de lui.

A peine les Turcs firent-ils quelque léger mouvement comme pour s'approcher des escadrons Impériaux, qu'ils s'arrêterent. Un bataillon de Janissaires se mit à la gauche de leur Cavalerie sur le bord d'un rideau, tira quelques coups de mousquet, & ce grand Corps qui

qui n'avoit qu'une ſimple ligne de Cavalerie à enfoncer pour prendre le derriere de l'Armée Impériale, ne fit pas un pas en avant. 1685.

Leur incertitude détermina le Prince *de Bade* à faire avancer quelques pas, & dans le moment comme s'ils n'euſſent attendu pour ſe retirer que ce premier mouvement, on vit les Spahis & les Janiſſaires ſe replier. On avançoit à meſure qu'ils s'éloignoient, & inſenſiblement la gauche des Impériaux ſe remit à ce même ruiſſeau où elle étoit appuyée le matin, & l'Armée, après avoir chaſſé tout ce qui avoit gagné ſes derrieres & la débordoit, ſe forma en bataille ſur une ligne droite devant l'Armée des Turcs.

Nous avons cru devoir rapporter ces mouvemens, parce qu'ils ne ſe pratiquent pas dans nos guerres, & qu'on n'eſt pas accoûtumé de voir huit-ou dix-mille chevaux partir enſemble à toutes jambes, comme des fourageurs, & prendre le derriere d'une Armée: mouvement qui, éxécuté vivement & avec vigueur, pourroit parfaitement réüſſir; la ſingularité ſeule feroit preſ-

1685. que un avantage. Revenons à la suite de la bataille. Toute l'Armée de l'Empereur marcha en avant, & celle des Turcs ne fit autre chose que se retirer.

Il étoit difficile que le desordre ne se mît bientôt dans cette retraite, aussi vit-on tout d'un coup les Spahis, sans être chargés, s'ébranler & abandonner tous les Janissaires. Il est vrai qu'il y eut dans la ligne quelques Corps qui les presserent plus vivement, mais celui à la tête duquel marchoient le Prince *de Bade*, les Princes *Eugene* & *de Commerci*, le Marquis *de Villars*, le Marquis *de Créquy*, & les autres Volontaires, ne s'ébranla que quand on vit fuir la Cavalerie Turque ; & en un moment ils se trouverent au milieu de ce prodigieux Corps de Janissaires, *qui fuyoit sans terreur*. En effet s'ils eussent eu parmi eux quelque Général, il leur eût été très-aisé de tenir ferme dans les bois. Il est vraisemblable que le Grand-Vizir n'avoit pas un dessein formé de combatre, car il avoit commencé à la tête des bois quelques retranchemens qui n'étoient qu'en li

ligne droite, encore parut-il qu'ils jettoient la terre devant eux, comme quand on ouvre une tranchée, & que le fossé étoit de leur côté. La Cavalerie Impériale franchit sans peine ces retranchemens, & tua presque tous les Janissaires, dont les derniers se défendoient avec beaucoup de valeur. Le Marquis *de Villars* eut son buffle coupé de deux coups de sabre. Le Prince *de Commerci* fut blessé d'un coup de lance, que les Turcs appellent *Copie.* Le Comte *de Sintzendorff* y fut tué, & *Ligneville* blessé, aussi bien que l'Ecuyer du Marquis *de Villars.* Il y eut peu d'Officiers de tués, & cette victoire, la plus complette que les Impériaux ayent remportée dans toutes les guerres, leur coûta à peine quatre-cinq-cent hommes. 1685.

Le Général *Duneval* eut ordre de marcher en diligence du côté de Darda, pour couper entre le pont d'Esseck & le gros de l'Armé des Turcs, mais il se perdit dans les bois.

Les Marquis *de Villars* & *de Créquy*, & le Prince *de Courlande*, à la tête de huit ou dix escadrons seulement, sui-

1685. ſuivirent aſſez vivement toute cette Cavalerie Turque, qui s'éloignoit avec autant de viteſſe, que le terrain étroit le lui pouvoit permettre : mais ils ne les ſuivirent pourtant que d'auſſi près qu'il le falloit pour empêcher des troupes épouvantées de regarder derriere elles, & de démêler le peu de gens devant qui ils fuyoient. Ils entrerent les premiers dans les tentes du Grand-Vizir. Le Marquis *de Villars* & le Marquis *de Créquy*, ayant paſſé la nuit ſur le champ de bataille, & revenant au point du jour aux équipages chercher de quoi manger, rencontrerent le Duc *de Mantouë* à pied qui les reconnut, & vint leur demander des nouvelles.

Le butin fut immenſe par la quantité d'or & d'argent qui reſta, par la magnificence des armes & celle des tentes, & peut-être ne ſera-t-on pas fâché de trouver ici une deſcription de celles du Grand-Vizir. La voici copiée d'après une lettre du Marquis *de Villars.*

Il dit que devant la grande avenue de ces tentes étoit une eſpece d'allée

d

de 50. pas de longueur, formée des 1685.
deux côtés par deux rangs de coffres assez beaux & en une quantité prodigieuse, posés les uns sur les autres avec beaucoup d'ordre. Les prisonniers lui dirent que c'étoit là le trésor de l'Armée. Outre l'argent, il y avoit dans ces coffres les robes de distinction qui se donnent après quelque action remarquable, soit aux Janissaires, soit aux autres que l'on juge les avoir méritées. Tout le gros des tentes du Grand Vizir étoit entourré de deux enceintes de murailles; dans la premiere, faite d'une toile rouge d'environ huit pieds de haut, & séparée par des comlomnes vertes de même toile, étoient un grand nombre de tentes fort belles, pour les principaux Officiers du Grand-Vizir.

Une autre enceinte de murailles de toile verte, de même hauteur que la premiere, & séparée par des colomnes de toile rouge, enfermoit les tentes destinées pour la personne du Grand-Vizir. D'abord on voyoit la grande tente d'audience du Grand-Vizir, qui présentoit un frontispice tel que celui

1685. d'une Eglise, soutenu par huit gros piliers brisés par le milieu, & les brisures étoient de bronze doré. Ces huit piliers soutenoient une avance de tente, par laquelle on arrivoit à la grande tente d'audience, soutenuë par un seul mât, gros comme celui d'un médiocre navire. A l'entrée de la tente s'offroient comme deux troncs d'arbre avec cinq ou six branches, sur lesquelles étoient perchés les oiseaux de chasse du Grand-Vizir. Elle étoit séparée par deux grands rideaux de brocard d'or & cramoisi, relevés par les côtés. Une estrade d'environ trois toises en quarré & d'un demi pied de haut, couverte d'un drap de couleur de feu étoit appuyée au grand mât, auprès duquel, sur cette estrade, étoit un carreau de brocard d'or & cramoisi, accompagné de deux autres semblables, posés à quatre pieds de distance de celui là. Enfin la tente dans laquelle couchoit le Grand-Vizir, étoit soutenuë par des piliers de trois en trois pieds de distance, enfermés dans les murailles de la tente, dont le dessus avoit la forme d'un pa-

rasol, ainsi il n'y avoit point de mât dans le milieu. Cette tente & celle des audiences étoient toutes brodées en dedans d'une broderie très-fine : le haut étoit d'étoffes d'or & d'argent, découpées & brodées de maniére, que de l'endroit le plus élevé il sortoit un éclat qui s'affoiblissoit à mesure que la broderie descendoit, parce qu'elle n'étoit que de soye. 1685.

Presque toutes les tentes des Turcs ont ce que nous appellons *des Marquises*, c'est-à-dire, une double tente pour garantir de la pluye & de la chaleur. Tout avoit été tendu le matin même, ce qui marque le prodigieux nombre d'esclaves qui servent à leurs équipages. Le Marquis *de Villars* rapporte encore dans la même lettre, que rien n'étoit derangé dans leur camp, & qu'à cette occasion le Duc *de Lorraine* lui avoit dit, qu'il avoit remarqué dans les guerres contre les Turcs, qu'après le gain d'une bataille on trouvoit toujours leur camp tout tendu, ce qui n'arrive pas dans les guerres entre les Chétiens : qu'au lieu encore que dans nos batailles on discerne

1685. ſouvent les Généraux qui ſont ſuivis d'un certain nombre de gens qui vont à la tête des troupes & paroiſſent donner des ordres ; que chez les Turcs, au contraire, perſonne ne ſe montre hors de leurs lignes, & qu'il eſt impoſſible d'y démêler un Officier Général : ce qui marque, ainſi que toute leur conduite, une parfaite ignorance dans l'art de la guerre.

Le Prince *de Savoye* fut envoyé à l'Empereur lui porter cette grande nouvelle, & recevoir ſes ordres pour des projets tout différens de ceux que l'on avoit formés d'abord. Avant la bataille on ne ſongeoit qu'à retirer les garniſons de Siclos & de Cinq-Egliſes, à raſer ces petites villes & tous les poſtes que l'on avoit le long de la Drave, & l'on laiſſoit aux Turcs la liberté de ravitailler Caniſe & Siget, Places très-importantes.

Mais le gain de la bataille donna bien d'autres vuës. L'Electeur *de Baviere*, conformement à celles du Prince *de Bade* qui deſiroit la ſéparation des Armées, en avoit de très-oppoſées à celles du Duc *de Lorraine*. Il

vou-

vouloit aller avec une Armée séparée 1685.
faire le siége d'Erla. Pour le Duc *de Lorraine*, il avoit des desseins plus grands, & même plus convenables. Il ne doutoit pas qu'après de tels succès on ne dût marcher en Transilvanie, & faire prendre Esseck, persuadé qu'ensuite Erla, aussi bien que Canise & Siget tomberoient d'elles-mêmes.

Le Prince *de Bade*, ennemi déclaré du Duc *de Lorraine*, entroit dans les sentimens du Prince *Herman de Bade* son oncle, Président du Conseil de guerre, que le parti du Duc *de Lorraine* accusoit d'avoir fait manquer le premiere siége de Bude.

L'Empereur se remettoit de tout au Duc *de Lorraine*, & il étoit bien aisé de juger qu'après le gain d'une bataille, dont on donnoit toute la gloire à l'Electeur, il le prieroit d'aller se reposer le reste de la Campagne à l'ombre de ses lauriers, & de laisser à la conduite du Duc *de Lorraine* le peu qui restoit à faire : car c'est ainsi que l'Empereur s'expliquoit dans les lettres qu'il écrivoit à l'Electeur. Il marquoit même que le Prince *de Bade*

1685. commanderoit un Corps d'Armée vers la Drave. Comme le Marquis *de Villars* paroiſſoit avoir aſſez de pouvoir ſur l'eſprit de l'Electeur, le Duc *de Lorraine* voulut l'engager à combattre ce deſir d'aller faire le ſiége d'Erla; le Prince *de Bade* lui confia auſſi ſes chagrins contre le Duc *de Lorraine*, qui ne voulut le ménager en rien, & qui, muni d'ordres ſecrets, refuſa de donner à ce Prince aucun commandement ſéparé, & chargea même le Général *Duneval*, qui n'étoit pas Feld-Maréchal du commandement qui paroiſſoit deſtiné au Prince *de Bade*, revêtu de cette dignité. L'Electeur preſſa vivement ſur ce ſujet, mais inutilement, le Duc *de Lorraine*, & partit, aſſez content de retourner à Vienne & dans ſes Etats, jouir de ſa gloire au milieu des plaiſirs, & plus touché du deſir de faire parler de lui, que ſoigneux d'acquerir un ſçavoir bien profond dans la guerre.

Le Prince *de Bade* quitta l'Armée, ſans vouloir prendre congé du Duc *de Lorraine*, & ramena dans ſa caleche de poſte les Marquis *de Villars* &

de

de Créquy. Le Duc *de Lorraine*, ſeul maître de l'Armée, alla ſoûmettre la Tranſilvanie, & fit prendre Eſſeck par le Général *Duneval*. 1685.

Si l'on raſſemble les lettres du Marquis *de Villars*, on y trouvera des mémoires ſur la guerre des Turcs, & ſur les divers caractères des Officiers Généraux de l'Empereur qui méritent de l'attention.

Le Marquis *de Villars* arriva à Vienne avec le Prince *de Bade*, & à la premiere audience qu'il eut de l'Empereur, ce Prince voulut bien lui dire que ſes Généraux l'avoient informé de ſon ardeur, de ſon zèle, & des ſervices qu'il lui avoit rendus.

Le Comte *de Stratman*, à proprement parler premier Miniſtre de l'Empereur, par la grande confiance que ce Prince avoit en lui, quoiqu'il n'en eût pas le titre, étoit un homme de beaucoup d'eſprit, élevé dans la Cour de l'Electeur *Palatin*, ci-devant Duc de Neubourg, pere de l'Impératrice Eléonore. Cette Princeſſe, dont le crédit étoit fort grand, l'avoit établi auprès de l'Empereur. Le Marquis *de*

1685. *Villars* l'avoit connu à Berlin dans un voyage qu'il y fit étant encore fort jeune, & nous avons parlé des tentatives inutiles de ce Ministre pour l'attacher, & pour ainsi dire, le gagner à l'Empereur son maître. Au retour de la campagne de Hongrie, comme on bûvoit à un dîner chez lui les santés des Généraux & des Ministres de l'Empereur, il en porta une fort haut au Marquis *de Villars* en ces termes : » A la santé des Généraux » & des bons Ministres de l'Empe- » reur, & de M. le Marquis *de Vil-* » *lars*, qui, n'étant ni l'un ni l'autre, » n'a pas laissé de le servir très-utile- » ment & du bras & de la tête cette » derniere Campagne. L'Empereur le » sçait, il vous en tient compte, & » m'a commandé d'en rendre un té- » moignage public ». Attention glorieuse pour le Marquis *de Villars*, & plus encore pour le Prince.

L'Electeur partit bientôt de Vienne, & il assura le Marquis *de Villars*, que dans l'intention où il étoit de prendre avec le Roi des engagemens solides, il avoit abbrégé son séjour, pour évi-

éviter les vives sollicitations que l'Empereur lui faisoit de renouveller les siens avec lui. Le Marquis *de Villars* reçut à Vienne des ordres pour suivre l'Electeur, & prendre auprès de ce Prince la qualité d'Envoyé Extraordinaire de la Cour de France. L'Envoyé de l'Empereur étoit le Comte *de Thaun*, frere de l'Archevêque de Saltzbourg, un des plus puissans Princes de l'Empire. 1685.

L'Electeur continua à traiter le Marquis *de Villars* avec beaucoup de distinction, & à lui donner tous les agrémens possibles; il le mettoit de toutes ses parties, & de tous les soupers particuliers avec les Dames. Ce Prince porté à tous les plaisirs, aimoit la musique & la chasse, étoit galant, adroit à tous les éxercices, & ce n'étoit tous les jours que Carousels, Operas, Comédies de Dames de sa Cour, Comédies Italiennes, Courses de traîneaux pendant l'hyver. Il s'attacha à une des Filles d'honneur de l'Electrice, nommée Mademoiselle *de Sintzendorff*, d'une beauté & d'un esprit médiocres, mais retenuë par assez de ver-

tu,

1685. tu, pour ne pas accorder les dernieres faveurs ; ce qui piqua l'Electeur, & le rendit plus amoureux. Cet engagement n'excluoit pas néanmoins quelques commerces passagers & plus vifs, quoique moins touchans, avec les Cameretas, ou Femmes de chambre de la Cour. Le Marquis *de Villars*, & par son goût & pour l'intérêt même du service du Roi, se maintenoit dans la plus étroite liaison qu'il lui étoit possible avec l'Electeur, & sçavoit mettre à profit jusqu'à ses plaisirs pour le succès des négociations. Il étoit donc de tout, & menoit un vie fort agréable.

La Cour de Vienne, informée de ses progrès & du peu de crédit qu'avoit en comparaison de lui le Comte *de Thaun*, envoya à Munich le Comte *de Kaunits*, homme très-habile, & qui depuis a été un des premiers Ministres de l'Empereur. Comme il avoit vécu autrefois dans la plus grande familiarité avec l'Electeur, il fut de tous les soupers. Il y en eut un, où ce Prince, animé par quelques lettres qu'il avoit reçuës de son Ministre à Ro-

Rome, s'emporta un peu contre le Pape, qui, au lieu de lui accorder quelque grace legére qu'il demandoit, avoit chargé ſon Miniſtre de lui parler ſur ſes galanteries qui mettoient l'Electrice au deſepſoir, & ſur les dépenſes exceſſives qu'il faiſoit pour ſes plaiſirs, enfin de lui faire de ſa part une eſpece de reprimande. Sur cela l'Electeur dit : *De quoi ſe mêle le Saint Pere ? Il offre des Chapeaux de Cardinal aux enfans du Duc de Lorraine, & il s'aviſe de me faire des reproches ſur ma conduite, pendant que de ma perſonne & de mon bien je ſers l'Egliſe & l'Empire contre les Turcs.* Le Comte *de Kaunits* repliqua, que s'il le deſiroit, le Saint Pere offriroit de même un Chapeau pour ſon frere, mais que devant être Electeur de Cologne, il ſeroit au-deſſus de cette dignité. Le Marquis *de Villars*, qui n'étoit pas fâché de piquer un peu l'Electeur contre le Comte *de Kaunits*, prit la parole, & dit que c'étoit faire tort à l'Electeur de penſer qu'il ne put deſirer cette dignité que pour le Prince *Clément* ſon frere, & qu'il n'eût pas des 1685.

amis

1685. amis & des serviteurs auxquels il seroit bien-aise de la procurer ; que l'Empereur venoit d'en faire honorer le Chevalier *de Walstein*, son Capitaine des Gardes ; & que puisque le Pape l'offroit au Duc *de Lorraine*, il étoit bien juste qu'il en usât de même avec l'Electeur, & qu'il lui laissât le choix du sujet. Le Comte *de Kaunits*, pour ne pas adresser la parole à l'Electeur, qui s'échauffoit, & dont les reparties commençoient à s'aigrir, dit au Marquis *de Villars* : *A qui voulez-vous donc, Monsieur, que S. A. E. donne ce Chapeau ? A moi*, dit le Marquis *de Villars*, *qui le servirois très-bien dans le Sacré Collége.* La vivacité s'augmentoit de la part de l'Electeur ; le Comte *de Kaunits* se tourna vers le Marquis *de Villars*, & lui dit en riant : *Voilà, Monsieur, où votre ambition d'être Cardinal mene les choses.* Le Marquis *de Villars* lui répondit en souriant aussi : *Commencez par me faire Cardinal, & tout cela s'accommodera.*

Cependant il suivoit toujours le dessein qu'il avoit d'abbréger le séjour du Comte *de Kaunits* auprès de l'Electeur,

teur, & il y réüssit si bien, qu'au 1685.
bout de quinze jours ce Ministre fut obligé de retourner à Vienne, où il rapporta qu'il y avoit beaucoup d'apparence que l'Electeur vouloit reprendre les anciennes liaisons de sa Maison avec la France, & que le Marquis *de Villars* y travailloit vivement.

Il y avoit encore deux autres négociations, dont le Marquis *de Villars* étoit chargé. L'une étoit le mariage de le Princesse *de Baviere* avec le Prince fils aîné du Grand-Duc de Toscane: mariage traversé par l'offre du Roi de Hongrie, qui étoit un parti tellement au-dessus de l'autre, qu'il n'étoit pas aisé d'obtenir la préférence en faveur de son concurrent. Le Marquis *de Villars*, en vint pourtant à bout, comme on le verra dans la suite.

La seconde négociation regardoit les desseins du Cardinal *de Furstemberg* sur l'Electorat de Cologne, & il s'agissoit d'y faire consentir l'Electeur *de Baviere*, qui vouloit l'Electorat pour son frere, le Prince *Clément*. Le Roi n'avoit pas encore de traite avec l'Electeur, il étoit engagé au Cardi-

nal

1685. nal *de Furstemberg*, qui vouloit être élû Coadjuteur, mais qui n'étoit pas encore assuré des voix, dont il lui falloit les deux tiers, attendu qu'il ne pouvoit être élû que par postulation.

Le Marquis *de Villars* employoit auprès de l'Electeur toutes les meilleures raisons dont il put s'aviser; mais les meilleures étoient foibles. Ainsi il suffisoit de faire entendre au Cardinal *de Furstemberg*, qui étoit assuré de la protection de la France, qu'il n'avoit qu'à se ménager le nombre de voix nécessaire pour son élection. Le Cardinal, étant donc assuré du Chapitre, fut élû Coadjuteur Canoniquement.

Peu de mois après, l'Electeur *de Cologne* mourut, la Coadjutorerie du Cardinal *de Furstemberg* le faisoit Electeur sans difficulté; mais le Pape, peu favorable alors à ce que le Roi desiroit, refusa un Bref à ce Cardinal, qui crut pouvoir se soûmettre sans crainte à une nouvelle élection, malgré les avis du Marquis de *de Villars*, qui étoit bien averti que plusieurs des Chanoines qui lui avoient donné leurs voix pour le faire Coadjuteur, étant mécontens de

la

la Comtesse de *Furstemberg*, qui ne leur avoit pas tenu la parole qu'elle leur avoit donné, manqueroient absolument au Cardinal s'il vouloit procéder à une nouvelle élection. En effet, plusieurs de ceux sur lesquels il comptoit le plus, l'abandonnerent, & le Prince *Clément* fut élû. 1685.

Cependant ce qui regardoit la réünion de l'Electeur & du Roi, avançoit toujours. L'Electeur écrivit au Roi plusieurs lettres de sa main, lui promettant de se lier avec lui par un traité, & à la Diette de Ratisbonne il fit toutes les démarches que Sa Majesté pouvoir desirer.

Le Marquis *de Villars* remit dans la confidence secrete de l'Electeur le Chancelier *Schmidt*, que les Ministres de la Maison d'Autriche avoient chassé. Ce Prince alloit souvent la nuit travailler avec lui. Ce n'étoit que la nuit que le Marquis *de Villars* voyoit ce Ministre; & toutes les mesures se prenoient assez conformément aux intentions du Roi.

La Cour de Vienne envoya à Munich la vieille Comtesse *de Paar*, femme

1685. me de beaucoup d'eſprit, très-intrigante, & qui avoit été fort avant dans la confidence de l'Electeur. Elle ſçavoit la galanterie que ce Prince avoit euë, mais qui ne dura pas longtemps, avec Mademoiſel *de Vehlen*, qui étoit encore cachée dans le Palais, d'où elle ſortit auſſi ſecretement qu'elle y étoit entrée. Cette Comteſſe la maria avec un Gentilhomme de Bohême, moyennant cent mille écus argent comptant que l'Electeur donna, & qui furent partagés également entre la vieille, la maîtreſſe, & le mari; enſorte qu'il ne fut plus queſtion que de Mademoiſelle *de Sintzendorff*, & de quelques unes de ces Cameteras dont nous avons parlé, & pour leſquelles on n'avoit pas une grande conſidération.

1686. L'hyver ſe paſſa, la paix avec le Turc ne ſe conclut point, & la Cour de Vienne commença ſes menées pour engager l'Electeur à retourner en Hongrie. Mais il le refuſa hautement, & dit qu'il avoit fait déja aſſez de campagnes, pour ne pouvoir plus y aller avec honneur, s'il ne commandoit l'Ar-

l'Armée en chef ; & même ajoûtoit-il, par le conseil du Marquis *de Villars*, qui n'y mettoit pas sans dessein une condition presque impossible, sans que le Duc *de Lorraine* fût à l'Armée. Or il n'étoit pas vraisemblable que l'Empereur se privât des services d'un General si respectable, qui avoit eu de si grands succès, & qui d'ailleurs étoit son beau-frere. 1686.

Le Prince *Herman de Bade*, & le Prince *Louis*, son neveu, appuyoient la demande de l'Electeur ; mais leur cabale à la Cour de Vienne étoit détruite par celle du Duc *de Lorraine*, & dès l'hyver, pour éloigner le Prince *Herman*, on l'envoya à la Diette de Ratisbonne en qualité de principal Commissaire de l'Empereur. *Caraffa*, qui commandoit en Transilvanie & dans la haute Hongrie, lui suscita des dénonciateurs qui n'alloient pas moins qu'à rendre sa fidélité suspecte.

Cependant la Cour de Vienne, qui craignoit avec raison les mesures que l'Electeur pouvoit prendre avec le Marquis *de Villars*, n'oublioit rien pour le retenir par des avantages consi-

sidé-

1686. ſidérables. Elle lui offroit, conjointement avec le Roi d'Eſpagne, la Flandre en Souveraineté, comme dot de l'Electrice ſa femme, héritiere préſomptive de la Monarchie d'Eſpagne, & s'engageoit de l'en mettre actuellement en poſſeſſion. Le Marquis *de Villars*, informé de ces offres, par l'Electeur lui même, tâcha de les lui faire regarder comme funeſtes, & de lui faire entendre, que puiſque toute la Monarchie d'Eſpagne ne pouvoit ſoutenir la Flandre contre les moindres forces du Roi, toutes les ſiennes l'entreprendroient en vain, & qu'il ſeroit obligé de laiſſer ſes Provinces à la merci de l'Empereur, qui, après l'avoir ruïné dans les guerres de Hongrie, ne demandoit pas mieux que de le voir s'abîmer pour des Etats qui ſont bien éloignés de pouvoir ſe défendre d'eux mêmes.

A cela l'Electeur répondit : *Mais le Roi ne m'aſſure rien de préſent & de réel. Juſqu'à préſent*, lui répliquoit le Marquis *de Villars*, *vous n'avez demandé au Roi que de vous ſoûtenir dans vos légitimes prétentions ſur Augsbourg*,

bourg, Ratisbonne, Nuremberg, & autres Etats de Suabe; il vous l'a promis dès que vous trouveriez vous-même le temps propre à faire valoir vos droits. A l'égard des Etats de la Monarchie d'Espagne, le Roi n'est pas à présent le maître de vous mettre en possession d'aucun. 1686.

Cependant le Marquis *de Villars* écrivit à Sa Majesté, & elle lui donna ordre de déclarer à l'Electeur, qu'en cas de mort du Roi d'Espagne, elle & Monseigneur *le Dauphin* s'engageoient à lui céder les Royaumes de Naples & de Sicile. Il demanda encore des éclaircissemens, & voulut sçavoir si ce seroit sans retour, au cas qu'il n'eût pas d'enfans de l'Electrice, ce qui paroissoit fort à craindre, tant par la mauvaise conformation de cette Princesse, qu'à cause du peu de commerce qu'il avoit avec elle. Le Roi y consentit, & par là les engagemens de l'Electeur augmenterent encore.

Le mariage de la Princesse *de Baviere* avec le fils aîné du Grand-Duc étoit traversé, comme nous l'avons dit,

1686. dit, par l'offre du Roi de Hongrie, le plus grand parti de l'Europe. Mais le Marquis *de Villars*, fort lié d'inclination avec une très-belle personne, qui avoit le plus de part à la confiance de la Princesse *de Baviere*, engagea cette Princesse à déclarer qu'elle ne vouloit pas du Roi de Hongrie.

Le Grand-Duc avoit envoyé l'Auditeur *Sinetti*, un de ses premiers Ministres, & le Pere *Benfati*, son intime confident, pour traiter ce marriage. Il leur étoit prescrit surtout de se conduire par les conseils du Marquis *de Villars*. Le moine avoit de l'esprit, mais étoit glorieux & impudent, & sur quelques contestations qu'il eut avec l'Auditeur, qui étoit le représentant, il disoit qu'à son retour à Florence il le feroit envoyer aux galeres. Enfin toutes les conditions de ce mariage furent remplies, & le Marquis *de Corsini*, un des premiers de Florence, & parent du Grand-Duc, fut nommé Ambassadeur Extraodinaire, pour venir epouser. On fit la cérémonie, & la Princesse partit.

Le

Le refus que l'Electeur avoit fait 1686.
du Roi de Hongrie pour la Princeſ-
ſe *de Baviere*, marquoit en lui un deſ-
ſein formé de ſe détacher de la Mai-
ſon d'Autriche. En vain s'excuſa-t-il
ſur la répugnance qu'il avoit trouvée
dans l'eſprit de la Princeſſe ſa ſœur :
un ſi foible obſtacle pour les maria-
ges, ſur tout pour ceux des Souve-
rains, ne fut regardé par la Cour de
Vienne que comme un prétexte. El-
e ne douta plus qu'elle ne fût ſur le
oint de perdre tout à fait l'Elec-
eur, & elle fit les derniers efforts
our tirer ce Prince de Munich. Le
Comte *de Kaunits* y avoit déja fait
inq voyages, ſoit pour propoſer à
'Electeur des avantages de la part de
Empereur & du Roi d'Eſpagne,
oit pour empêcher le mariage de la
rinceſſe avec le fils aîné du Grand-
Duc, ſoit pour les diverſes élections
ui ſe faiſoient à Cologne, ſoit pour
ngager l'Electeur à faire la Cam-
agne de Hongrie. Le marquis *de*
Villars avoit été aſſez heureux pour
ompre toutes les meſures du Comte
e Kaunits, & pour traverſer tous ſes

1686. desseins : mais enfin l'Empereur se crut obligé d'y envoyer le Comte *de Stratman*.

Le lendemain de son arrivée à Munich il vint dîner chez le Marquis *de Villars*, & lui dit : » Il n'est plus » question de vous offrir l'amitié ni » les graces de l'Empereur, aussi » n'ai-je plus à vous assurer que de » son estime. Mon attachement vous » est connu, mais il ne n'empêche» ra pas de vous déclarer que, quoi» que l'Empereur se soit fort bien » trouvé de vos services en Hongrie, » s'il en est le maître, & si j'y puis » réüssir, nous ne vous y verrons pas » cette Campagne, si l'Electeur veut » bien la faire ».

Le Marquis *de Villars* avoit cru y mettre un obstacle invincible, par les conditions qu'il avoit obligé l'Electeur d'éxiger. La Cour de Vienne accorda tout, & les Armées furent assemblées sous les ordres de l'Electeur *de Baviere*, avec tout l'appareil nécessaire pour faire le siége de Belgrade. Sur cela l'Electeur dit au Marquis *de Villars* : » Non seulement

» ment c'eſt me deshonorer que de 1686.
» refuſer un tel emploi, c'eſt preſ-
» que déclarer la guerre à l'Empe-
» reur, & vous ſçavez que je ne ſuis
» pas encore en état de rompre avec
» lui. Il me faut plus de temps, mais
» j'écris au Roi que mes ſentimens ſont
» toujours les mêmes ».

Ce fut à-peu-près en ce temps-là que Mr. *de Louvois*, las apparemment de haïr le Marquis *de Villars*, qui n'avoit contre ſoi que d'être d'une famille qu'il n'aimoit pas ; ou peut-être, car on peut le préſumer d'un grand homme, ce Miniſtre amené à force d'eſtime juſqu'à des ſentimens d'amitié, écrivit au Marquis *de Villars* une lettre aſſez polie ; à quoi le Marquis *de Villars* répondit avec une froideur reſpectueuſe. Mr. *de Louvois* lui en écrivit une ſeconde, pour le prier de lui apprendre ce que c'étoit que les chevaux de friſe dont l'Infanterie Impériale ſe ſervoit, au lieu de piques qu'elle avoit abandonnées. Il vint enfin juſqu'à une quatriéme lettre, qui contenoit en trois lignes : » Je ne ſçais pourquoi nous

1686. » avons été mal ensemble, je desire » que cela finisse, mettez moi à quel» que épreuve, & je vous ferai con» noître que je suis votre serviteur ». Le Marquis *de Villars* lui répondit qu'il étoit également surpris & touché de sa derniere lettre, & d'autant plus persuadé que ses bontés étoient sinceres, que c'étoit pour la premiere fois qu'il lui permettoit de s'en flater, qu'il commençât donc par leur donner lieu d'agir en sa faveur; que le moyen de lui faire regagner dans l'état de la guerre des rangs qu'il osoit dire avoir mérités par ses services, étoit de lui faire obtenir du Roi la charge de Commissaire Général de la Cavalerie, qui pouvoit le remettre devant bien des gens qui n'avoient pas dû passer devant lui; mais que pour faire voir à Mr. *de Louvois* qu'il vouloit lui en avoir toute l'obligation, sa seule démarche pour y parvenir seroit ce qu'il avoit l'honneur de lui en dire. Ce Ministre, pour sçavoir si le Marquis *de Villars* n'en avoit rien mandé à sa famille, sonda sur cela le pere du Marquis *de Villars*, & le Maréchal *de*

Bel-

Bellefonds. Il les trouva également peu 1686.
instruits ; & dès lors il prit des mesures pour lui faire avoir cette charge, comme nous le verrons dans la suite. Retournons à ce qui se passoit en Baviere.

Le Comte *de Stratman* pressoit extrêmement l'Electeur de faire la Campagne de Hongrie, & le Marquis *de Villars* ne crut pas s'y devoir opposer. Il la lui conseilla même, pourvû, lui dit-il, qu'il la fît avec dignité ; ajoûtant, que le Roi ne lui feroit jamais donner des conseils qui ne fussent conformes à sa gloire, & que d'ailleurs Sa Majesté ne doutoit point que l'Electeur ne connût assez ses véritables intérêts pour desirer sincerement de s'attacher à elle

Divers bruits s'étant répandus de la mauvaise santé du Duc *de Lorraine*, l'Electeur envoya exprès pour en être informé. Le Marquis *de Villars* lui disoit qu'il ne devoit nullement se fier à ces bruits ; qu'on publieroit que le Duc *de Lorraine* seroit à l'extrêmité jusqu'à ce que l'Electeur fût à l'Armée, qu'alors ce Prince s'y rendroit

1686. en poste, & que l'Electeur s'y trouveroit au même état qu'à toutes les Campagnes précédentes, c'est-à-dire, avec une apparence de commandement & subalterne en effet. Mais le Comte *de Stratman*, pour ôter tout prétexte de défiance à l'Electeur, lui déclara qu'en quelque état que fût la santé du Duc *de Lorraine*, & lui permît-elle de faire la campagne, il ne mettroit pas le pied à l'Armée, & que l'Electeur seroit l'unique Général.

Il ne fut plus possible à ce Prince de ne pas accepter un emploi aussi grand & aussi important. La gloire de faire le siége de Belgrade, & de terminer la guerre par une aussi brillante conquête, étoit trop flateuse pour la refuser. Il consentit donc à partir; mais le lendemain dans une seconde audience que prit le Comte *de Stratman*, après avoir fait valoir à l'Electeur la confiance avec laquelle l'Empereur se remettoit à lui du soin de son propre salut & de celui de l'Empire, il lui représenta qu'il n'étoit pas possible que l'Empereur consentît à voir auprès de ce Prince un Ministre de France; que l'é-

l'éloignement que marquoit l'Electeur 1686.
pour un beau-pere, qui l'avoit toujours aimé si tendrement, ne lui pouvoit être inspiré que par les ennemis de la Maison d'Autriche; qu'enfin il pouvoit sentir l'impossibilité de garder dans les Armées Impériales le Marquis *de Villars*, dont le crédit auprès de lui le rendoit très redoutable aux intérêts de l'Empereur, qui le feroit prier de ne pas mettre le pied dans ses Etats. » C'est » pourtant à ce même Marquis *de* » *Villars*, repliqua l'Electeur, que » l'on doit en partie, non seulement » d'avoir porté à donner cette bataille, » dont le succès a été si important & » si glorieux; mais encore dans l'action » même, d'avoir conseillé des mouvemens de troupes qui se sont trouvés » très-utiles. J'en conviens, reprit le » Comte *de Stratman*, & moi-même » j'ai eu ordre à son retour à Vienne » de lui en marquer la reconnoissance » de l'Empereur; mais depuis, tout a » bien changé ».

Enfin l'Electeur partit. Le Marquis 1687.
de Villars le suivit jusqu'à Passau, où ce Prince lui dit d'attendre, qu'il fe-

1687. roit toutes les tentatives poſſibles auprès de l'Empereur pour le faire venir, &que ſi elles étoient inutiles, il lui enverroit un courier. Elles ne pouvoient guéres réüſſir : le courier arriva, & le Marquis *de Villars* profita de la permiſſion que le Roi lui avoit donnée de revenir en France pour le temps que dureroit la Campagne de Hongrie, s'il ne lui étoit pas poſſible de la faire. Il paſſa par Ratiſbonne, où il vit le Prince *Herman de Bade*, promptement diſgracié, mais revêtu du titre de principal Commiſſaire de l'Empereur à la Diette. Il trouva ce Prince rebuté par tous les dégoûts qu'il recevoit continuellement de la Cour de Vienne, réſolu à quitter tout ſervice, & il mourut peu de temps après.

Le Marquis *de Villars* arriva à la Cour, où le Roi le reçut avec beaucoup de bonté, & lui fit l'honneur de lui dire, qu'il l'avoit toujours connu pour un très-brave homme, mais qu'il ne l'avoit pas cru ſi grand négociateur.

Madame *de Maintenon* lui fit auſſi un accueil très-obligeant, & le jour même de

de son arrivé elle le mena à une comédie que l'on représentoit à St. Cyr devant le Roi, & où très-peu de gens furent admis. 1687.

C'étoit alors une faveur très-particuliere que d'être nommé pour les voyages de Marly. Le Roi dans les commencemens y menoit fort peu de monde, & le Marquis *de Villars* n'avoit pas encore osé demander d'en être. Il étoit établi que tous ceux qui pouvoient espérer d'être nommés le demanderoient, même tous les Grands Officiers de la Maison du Roi, & ceux qui par leurs charges étoient presque indispensablement obligés de s'y trouver. *Bontemps*, premier Valet-de-chambre & homme de confiance de Sa Majesté, vint ttouver le Marquis *de Villars* dans la galerie de Versailles, & lui dit: *Vous avez demandé d'aller à Marly?* Le Marquis *de Villars* lui répondit, qu'il étoit bien éloigné d'oser prendre cette liberté. Et moi je vous soutiens que vous l'avez demandé, lui repliqua *Bontemps*. *Puisqne vous m'en assurez*, reprit le Marquis *de Villars*, qui connut bien au ton dont parloit *Bontemps*

1687. que c'étoit une grace que le Roi vouloit lui faire, *oh je l'ai demandé.* Aussitôt *Bontemps* rentra dans le cabinet du Roi, & le moment d'après, parut la liste où le Marquis *de Villars* étoit nommé.

Depuis que Mr. *de Louvois* avoit pris pour lui des dispositions favorables, ce Ministre avoit toujours conduit en secret tout ce qui regardoit l'acquisition de la charge de Commissaire-Général de la Cavalerie. On donna au Régiment de Cavalerie qu'avoit le Marquis *de Villars*, le nom d'Anjou, au moyen de quoi le Marquis *de Blanchefort* l'acheta 90. mille livres. La charge de Commissaire-Général de la Cavalerie fut taxée à 50. mille écus, & le Marquis *de Villars* y fut établi.

Peu de jours après, deux grandes nouvelles agiterent tout la Cour. L'une étoit le dessein du *Prince d'Orange* sur l'Angletterre, mené avec beaucoup d'adresse & de secret, mais cependant pénétré par quelques uns des Ministres du Roi dans les Cours étrangeres. *Barillon*, Ambassadeur en Angleterre, y fut trompé, aussi bien que le Roi *Jacques* lui-

lui même, mais ce pauvre Prince le fut en tout; le Comte *d'Avaux*, Ambassadeur à la Haye, eut de meilleurs avis. 1687.

L'autre nouvelle étoit celle de l'Ambassade Turque pour conclure la paix avec l'Empereur. Cette Ambassade arriva à Belgrade, le jour d'après que ce fameux rempart des Turcs contre les Chrétiens eût été emporté d'assaut. *Mauro Cordato*, un des plus habiles Ministres que pût employer la Cour Ottomane, étoit chef de l'Ambassade. On la fit entrer par la brêche encore toute couverte de corps de Janissaires, qui l'avoient vaillamment défenduë: car les Turcs, très-ignorans en tout ce qui regarde la science de la guerre, ne défendoient leurs Places que par leur seule valeur. Ils ne faisoient aucun cas des chemins couverts, ni de tous ces dehors qu'à fournis à nos Ingénieurs un art, qui en revanche semble parmi nous avoir voulu se charger presque seul de la défense des Places, jusques là même que le courage a paru quelquefois s'en abbatre, & que quelques-uns de nos Gouverneurs n'ont pas eu honte de tâcher d'établir, que le che-

1687. min couvert pris, il n'y avoit qu'à ſe rendre priſonniers de guerre. Les Turcs dans ces premieres guerres ne comptoient que ſur le rempart, & le défendoient le ſabre à la main, & à coups de pierres, juſqu'à la derniere extrêmité, accablant les Aſſaillans de ſacs de poudre & de grenades. C'eſt ainſi qu'ils ſoûtinrent pluſieurs aſſauts aux deux ſiéges de Bude, qu'il firent lever le premier, & qu'ils auroient peut-être eu le même bonheur au ſecond, ſi le Vizir qui y commandoit n'eût été tué ſur la brêche. La Cour étoit donc fort incertaine du parti qu'il y avoit à prendre, ou de ſoûtenir le Roi *Jacques*, prêt à être attaqué, où d'empêcher la paix des Turcs qu'on voyoit ſur le point d'être concluë, & qui le moment d'après, nous attiroit ſur les bras toutes les forces de l'Empereur & de l'Empire.

Mr. *de Louvois*, à ſon retour de Forges, où il avoit été quelques jours pour prendre des eaux, décida pour le dernier parti. En effet rien n'étoit plus important pour nous que de nous ménager une auſſi puiſſante diverſion que celle

celle du Turc: & d'ailleurs quelle apparence qu'une auſſi grande révolution pût arriver en Angleterre ſans beaucoup de troubles & de diviſions ; ce qui nous convenoit bien mieux qu'une forme de Gouvernement paiſible ſous l'autorité même du Roi *Jacques*: d'autant plus que nous avions déja vû cette même Angleterre tranquille, & réünie ſous l'autorité du Roi *Charles II.* qui nous étoit fort attaché, forcer ce Prince à nous déclarer la guerre. Le ſiége de Philisbourg fut donc réſolu, & l'on fit tous les préparatifs de la plus rude guerre dans l'Empire. On envoya des corvettes & des bâtimens legers à Conſtantinople, informer la Porte de notre réſolution ; on mit tout en uſage pour la faire ſçavoir à *Mauro Cordato* : enfin on réüſſit au point que la paix bien avancée ſe rompit, & que la guerre des Turcs a duré encore onze ans depuis, & plus que celle que nous avons ſoûtenuë contre l'Empire. 1687.

Le Général *Montelar*, qui commandoit en Alſace, eut ordre d'entrer dans l'Empire, & de pouſſer des partis tout le plus avant qu'il pourroit. Le Roi 1688.

con-

1688. confia au Marquis *de Villars* le dessein qu'il avoit de faire attaquer Philisbourg par Monseigneur *le Dauphin*, & d'occuper toutes les Places du haut Rhin depuis Bâle jusques à Mayence ; & en même temps Sa Majesté lui ordonna de se rendre à Munich, pour continuer la négociation commencée avec l'Electeur, qui avoit promis de rentrer dans les mêmes liaisons de l'Electeur son pere avec la France. Comme le Marquis *de Villars* ne pouvoit plus aller à Munich par la route ordinaire, il fut obligé de prendre celle d'Italie, & de se déguiser en sortant de France. Il traversa l'Italie & l'Allemagne avec de très-grandes difficultés, & fut arrêté trois heures la nuit à Insprück, où le Duc *de Lorraine* étoit alors, bien résolu à s'en aller seul, si ses gens étoient retenus. Il sortit de la maison de la poste menant son cheval par la bride, pendant qu'un Valet Allemand, qui passoit pour le maître, disputoit pour avoir la liberté de sortir. Enfin à deux heures après minuit ses gens le rejoignirent à la derniere maison du fauxbourg où il leur avoit dit qu'il les attendroit ;

&

& après avoir fait tout le chemin depuis Borgoforte sur le Po, jusqu'au premier village de Baviere sans s'arrêter que pour manger, il se rendit à Munich. 8168.

Le Marquis *de Villars* s'attendoit bien à trouver de grands changemens dans l'esprit & dans la Cour de l'Electeur. Ce Prince avoit été cinq mois soit à la tête des Armées de l'Empereur & de l'Empire, soit à Vienne; il avoit eu le commandement général des Armées de l'Empire pour le siége de Belgrade, quoiqu'il soit certain que le Duc *de Lorraine*, sans coucher dans l'Armée, comme il en étoit convenu, n'en étoit pourtant qu'à cinq ou six lieuës. Son dévoüement aux intérêts de l'Empereur l'avoit fait consentir à tout ce qui pouvoit flater l'Electeur. Ainsi ce Prince devoit la gloire de la conquête de Belgrade au choix que l'Empereur avoit fait de lui. Voilà bien des motifs de reconnoissance & de réünion. De plus, le Prince *Clément*, son frere, avoit été élû Electeur de Cologne, malgré toutes les brigues du Cardinal de *Furstemberg*, quoique

maître

1688. maître de Bonn, & protégé du Roi.

Mais d'un autre côté les Armées du Roi étoient au milieu de l'Empire, & les troupes de l'Electeur étoient en Hongrie, au milieu de celles de l'Empereur : les Electeurs *de Saxe & de Brandebourg*, les Ducs *d'Hannover & de Wirtemberg* venoient de faire un traité pour prendre des quartiers en Franconie & en Suabe, & enfermer les Etats de l'Electeur. Ainsi ce Prince se voyoit forcé à prendre un parti, sans avoir eu le temps de se préparer à aucun. Agité de toutes les craintes que sa situation lui devoit causer, il disoit au Marquis *de Villars* : *J'ai les mêmes sentimens, dont j'ai assuré le Roi à votre départ, mais quel moyen de les suivre ? Le Roi m'offense directement dans la personne de mon frere, reconnu Electeur par le Pape, par l'Empereur, & par l'Empire ; il attaque tous les Etats de l'Empire, je suis Electeur.*

Le Marquis *de Villars* lui répondit : *Le Roi fait la guerre, il est vrai ; mais c'est uniquement pour assurer la paix, puisqu'à cette condition il offre de rendre tout*

ce

ce qu'il aura pris ; après quoi Sa Majesté 1688.
laisse l'Empereur en pleine liberté de continuer une guerre, qui peut le rendre maître de tous les Etats du Turc en Europe. Soyez le médiateur de cette paix, sauvez l'Empire, & ajoûtez à la gloire que vous venez d'acquerir contre l'Empire Ottoman celle d'avoir pacifié l'Europe.

Malgré ces raisons l'Electeur balançoit encore. Ses Etats enclavés dans ceux des Princes unis contre la France, ne lui permettoient pas de rien hazarder. Lorsqu'il apprit la prise de Philisbourg, & que notre Armée s'avançoit vers le Danube ; alors une autre crainte le saisit, il dit même au Marquis *de Villars : Si j'avois mes troupes, & que nous pussions les joindre aux vôtres, peut être ferions-nous peur à ceux qui nous en font.* Sur cela le Marquis *de Villars* pressa le Roi de faire marcher les siennes vers Ulm, & en attendant il entretint toujours l'incertitude de l'Electeur, qu'il empêcha le plus longtemps qu'il put de se déclarer. Il fit même plus ; car sur le bruit qui s'étoit répandu à Munich que l'Armée du Roi s'approchoit d'Ulm, l'Electeur ébranlé, dit au Marquis

1688. quis *de Villars : Si mes troupes n'étoient pas en Hongrie où l'Empereur me les retient encore, nous occuperions la Suabe, & nous empêcherions bien celles de Saxe, de Brandebourg, & des Cercles, de nous donner la loi.*

Le Marquis *de Villars*, qui connut bien que ce ſentiment venoit de la crainte que donnoit à L'Electeur l'Armée du Roi, comme avoit déja fait celle de l'Empereur, dépêcha un courrier à Sa Majeſté, pour déterminer la marche des troupes vers Ulm. Mais le parti étoit déja pris de s'emparer du Rhin, & *Monſeigneur* s'étoit rendu maître de Manheim, Frankenthal, Worms, Spire, Mayence, & de toutes les petites Places qui ſont en-deçà de ce fleuve. Ainſi l'Electeur, en repos de ce côté, ne craignant plus les troupes de France, ſe lia avec l'Empereur, & les troupes Bavaroiſes revinrent vers Donawerth, préciſément dans le temps que le Marquis *des Feuquiers* avec un parti de 7. à 8. cent chevaux faiſoit trembler toute la Franconie, & envoyoit des détachemens juſqu'aux portes de Nuremberg.

L'Electeur preſſé par le Comte *de Kau-*

Kaunits, donna ordre à ses troupes de tâcher de couper celles du Marquis *de Feuquieres*, & croyant étonner le Marquis *de Villars* & lui donner de l'inquiétude, il le lui dit quelques heures après, alléguant les plaintes & les murmures de tous le peuples, de voir 7. à 8. cent chevaux mettre à contribution tout l'Empire, pendant que 3000. Bavarois les regardoient faire sans s'y opposer. Le Marquis *de Villars*, sans donner nulle marque d'émotion, répondit en souriant à l'Electeur : *Les Impériaux ne se mettent pas fort en peine de votre Cavalerie, ils ne demandent qu'à vous faire déclarer. Mais*, dit l'Electeur, *je ne suis pas non plus en peine du péril que* 800. *chevaux peuvent faire courir à ma Cavalerie. Mais ces Mrs.* repliqua hardiment le Marquis *de Villars*, *ne vous ont-ils rien dit des trois mille chevaux des troupes du Roi, & d'un détachement de Grenadiers qui sont trois lieuës derriere ? Et croyez-vous nos Généraux assez mal-habiles pour pousser en avant* 800. *chevaux sans les faire soûtenir par quatre fois autant de troupes ? Voilà bien ce que j'ai représenté au Comte de Kaunits*, 1688.

1688. *nits*, dit auſſitôt l'Electeur. *Le Comte de Kaunits*, reprit le Marquis *de Villars*, *ſe ſoucie fort peu de vos* 3000. *chevaux*, *il ne veut que vous embarquer*. Ce diſcours du Marquis *de Villars* qu'il avoit fait au hazard, & ſans avoir des nouvelles que le Marquis *de Feuquieres* fût ſoûtenu, comme en effet il ne l'étoit pas, produiſit ce qu'il en avoit attendu : le contre-ordre fut envoyé aux troupes Bavaroiſes, ce qui ſauva celles du Roi, & retarda la déclaration de l'Electeur que les Impériaux preſſoient vivement.

Le Marquis *de Villars* avertit *Feuquieres*, & le Baron *de Montclar*, qui commandoit les troupes du Roi dans le Wirtemberg, de prendre mieux leurs précautions, & qu'il ne répondoit plus de retenir les Bavarois ; qu'il l'avoit fait une fois par adreſſe, mais qu'il ne ſe flatoit pas de réüſſir de même une ſeconde.

Cependant l'Electeur quoique engagé avec l'Empereur, avoit peine à rompre tout à fait avec le Roi ; & le Prince *Louis de Bade* fut obligé de venir lui-même à Munich : mais il ne laiſſa

pas

pas d'avouër au Marquis *de Villars* qu'il n'y étoit venu que pour l'en faire sortir. Le jour de son arrivée, il y eut une fête à Schleisheim, & une course de traîneaux. Le Marquis *de Villars* avoit coûtume d'être de toutes ces parties, mais il ne fut point invité à celle là & au retour il trouva l'Electeur un peu embarrassé. Le lendemain l'un de ses principaux Ministres, nommé *Ledel*, vint trouver le Marquis *de Villars*, & lui dit, que les François mettant l'Empire à feu & à sang, il n'étoit plus permis à un Electeur de ne s'y pas opposer, ni même de garder à sa Cour un Ministre de France; que l'Electeur le prioit donc de se retirer, & même dans trois jours. *Vous venez plutôt*, lui repliqua le Marquis *de Villars*, *de la part du Prince de Bade, & des Ministres de l'Empereur, ausquels vous avez toujours été dévoué, que de celle de votre Maître; j'aurai l'honneur de le voir, & j'ai peine à croire qu'il vous avouë de votre commission.* Jusques là les Ministres de Baviere, par l'amitié que leur maître avoit pour le Marquis *de Villars*, lui marquoient une grande considération,

1688.

1688. tion, & celui-ci même trembloit en lui parlant. Il retourna promptement vers l'Electeur : le Marquis *de Villars* y alla en même temps, & fit si bien qu'il arriva le premier.

L'Electeur, étonné de le voir, & craignant une conversation assez embarrassante, passa sur le champ dans un cabinet; mais le Marquis *de Villars* l'y suivit, en ferma la porte sur lui, & demeura seul avec l'Electeur.

Ce Prince ne sçavoit presque où se mettre, car il y a une sorte de timidité qui n'a rien à démêler avec le courage, & contre laquelle toute la valeur possible se trouve en défaut. Le Marquis *de Villars* la remarqua, & lui dit : *Hé bien, Monseigneur, vous voilà donc entierement subjugué par les Impériaux, & lié plus que jamais par des chaînes que vous m'avez fait l'honneur de me dire fort souvent être bien pesantes. L'Electeur votre pere vous avoit laissé 15. à 16. millions d'argent comptant, vous les avez consommés, & vous en devez presque autant; mais l'Empereur va vous donner moyen d'acquitter vos dettes. Il est inutile de vous retracer tous les avantages que*

V. A.

V. A. avoit ſi bien reconnus elle-même, & qui l'avoient porté à donner au Roi, & par ſes lettres à Sa Majeſté, & par celles à Madame la Dauphine, des paroles bien poſitives de ne ſe détacher jamais de ſes intérêts. Je ne vous ai pas demandé de vous déclarer contre l'Empereur; mais cette neutralité, qui avoit été ſi utile à la Maiſon de Baviere, comment ne la gardez-vous pas, du moins juſqu'à ce que vous ayez parfaitement reconnu qu'elle vous ſeroit onereuſe? 1688.

Les réponſes de l'Electeur étoient très-embarraſſées & très-obſcures : mais comme il ne révoquoit point le départ du Marquis *de Villars*, celui-ci partit de Munich en traînaux ſur la neige, & joignit à huit lieuës de là, le Comte *de Luſignan* qui revenoit de Vienne, où il avoit été Envoyé du Roi auprès de l'Empereur. Il avoit un garde de l'Empereur, outre tous les paſſeports néceſſaires : le Marquis *de Villars* avec les mêmes paſſeports avoit un trompette de l'Electeur : un très-grand nombre de François les ſuivoient, & en comptant leurs domeſtiques, ils avoient avec eux plus de trois-cent perſonnes.

Les

1688. Les troupes que le Roi avoit envoyées dans la Suabe se retiroient aussi alors. Plusieurs partis avoient tiré des contributions militaires, & brûlé des villages bien avant dans les terres de l'Empire, & la fureur étoit dans les esprits de tous les peuples au travers desquels il falloit passer. Le Marquis *de Villars* fut d'avis d'éviter les grandes villes, où personne ne peut répondre d'une populace en furie, & même assez autorisée à des violences par les desordres que les François y avoient commis, & que le bruit public grossissoit encore. Il crut qu'il valloit mieux ne loger que dans des villages, où ils seroient toujours les plus forts, & où on ne pourroit leur faire d'insulte, à moins qu'on n'envoyât des troupes, ou qu'on n'ameutât les peuples. Mais les passeports, le garde, & le trompette que lui & le Comte *de Lusignan* avoient de l'Empereur & de l'Electeur, ne leur permettoient pas d'appréhender que les Commandans des ennemis osassent violer envers eux le Droit des Gens. Ils marcherent ainsi jusques à Bregentz, où ils arriverent à deux heures après midi.

midi. Le Marquis *de Villars* vouloit absolument passer le Rhin le même jour, & gagner la Suisse; ils étoient même avertis qu'un Officier du Duc *de Wirtemberg* qui les avoit joints en poste, étoit allé parler au Commandant de Bregentz, & tout les engageoit à se mettre au plûtôt en sureté. D'ailleurs rien ne les empêchoit: le Gouverneur de Bregentz ne pouvoit faire sortir de son château que vingt hommes, il n'y avoit pas dans ce village 15. habitans qui eussent des armes, & le Comte *de Lusignan* & le Marquis *de Villars* avoient plus de 300. hommes: mais le Comte *de Lusignan* s'obstina tellement à rester, que le Marquis *de Villars*, après une assez forte opposition de sa part, y consentir. 1688.

Sur les 4. heures du soir, le Marquis *de Villars* regardant par les fenêtres, vit venir des villages voisins des gens armés, entendit battre dans la campagne de méchans tambours de paysans: c'étoient 6. ou 7. cent paysans armés, qui s'étoient rassemblés dans le village de Bregentz en moins de deux heures. Alors le Commandant du château, qui

1688. ſe vit le plus fort, envoya demander les paſſeports pour les examiner. Ils étoient très-bons, & le ſoir il chercha querelle; ſes Officiers dirent qu'il vouloit controller toute la troupe, & ſçavoir les noms de tous ceux qui ſe retiroient.

On étoit à table lorſque des Soldats armés entrerent d'un air inſolent dans le lieu où l'on mangeoit; le Marquis *de Villars* dit alors en riant au Comte *de Luſignan : Nous commençons à voir la dignité des Ambaſſadeurs un peu attaquée, Dieu nous garde de pis.* Au point du jour comme on préparoit les chevaux pour partir, ces Soldats les firent rentrer dans l'écurie. Le Marquis *de Villars* ſe voyant arrêté, envoya avec ſon Secrétaire le Marquis *de Chaſſonville*, jeune François qui avoit été Page de l'Electeur de Baviere, au Commandant de Bregentz, lui repréſenter que c'étoit marquer un mépris viſible pour l'Electeur de Baviere, que d'arrêter un Miniſtre qui ſe retiroit de ſa Cour avec un trompette & de bons paſſeports de ce Prince. En même temps il ordonna de ne pas épargner l'argent au Secré-

taire

taire du Commandant & à ses domesti- 1688.
ques, moyennant quoi ceux qu'il avoit envoyés rapporterent à 9. heures du matin un ordre du Commandant de laisser partir le Marquis *de Villars* avec toute sa suite. Mais le Comte *de Lusignan* & tous ses gens furent arrêtés, & il fut retenu huit mois prisonnier dans un château en Tirol.

Le Marquis *de Villars*, pour ainsi dire, échappé des prisons de l'Empereur, & dans un commencement de guerre, (quelle circonstance pour lui!) se trouvoit trop heureux. Il passa dans le moment sur les terres des Suisses, arriva à S. Gal sur les cinq heures du soir, & se préparoit à réparer par une bonne nuit toutes les mauvaises qu'il avoit passées depuis son départ de Munich, lorsque les Magistrats arriverent pour le complimenter. La harangue reçuë sembloit lui répondre de son sommeil, mais ces Mrs. s'assirent, & lierent conversation. Quelque temps après, on vint lui dire qu'il venoit de tous côtés des provisions pour le plus magnifique repas. Il eut beau leur représenter sa lassitude extrême, l'accable

1688. ment où le mettoit un très-grand besoin de dormir, & les supplier de le dispenser du repas qu'ils faisoient préparer; tout fut inutile, sa priere ne fut pas seulement écoutée, & le plus grand repas qu'on puisse imaginer fut servi à minuit. On y voyoit une quantité prodigieuse de faisans, de chapons de Milan aux becs dorés, toutes les confitures de Gênes; car ces Mrs. étoient en train de ne rien épargner. Une multitude de peuple entra, & les Magistrats distribuerent à leurs parens & amis tout ce qui étoit sur la table. Enfin à trois heures après minuit ils se retirerent, & le Marquis *de Villars* n'entendit plus parler que de l'hôte qui lui présenta une grande feuille, & lui fit payer excessivement cher le repas que les Magistrats venoient de donner à leurs familles & à leurs amis.

Il partit de St. Gal fort peu content de sa nuit, & traversa la Suisse à grands fraix, car tout demande dans ce pays-là. De plus, la licence des peuples y est sans bornes, & souvent on est accosté de paysans qui viennent deman-

mander pour boire, d'un air à ne laiſſer guéres aux gens le mérite de leur libéralité. Le Marquis *de Villars* qui vouloit aller coucher à Huningue chez le Marquis *de Puyſieux*, fit toute la diligence poſſible, & malgré cela ne put arriver aux portes de Bâle que préciſément dans l'inſtant qu'on les fermoit. 1688.

Le Marquis *de Villars* avoit envoyé devant pour trouver les portes de Bâle ouvertes; mais, ou la malhabileté de celui qui étoit chargé de cette commiſſion, ou l'eſprit difficile des Suiſſes, penſa coûter la vie au Marquis *de Villars*. La nuit étoit noire, il faiſoit un temps horrible, c'étoit le 6. de Janvier, ſes gens s'impatientant de ce qu'on n'ouvroit pas les portes, ſe prirent de paroles avec les ſentinelles Suiſſes, qui étoient ſur le rempart; le Marquis *de Villars* voulant s'avancer pour les faire taire, ſe trouva tout d'un coup en l'air, & tomba dans le foſſé de la Place revêtu & fort profond. La chûte fut très dangereuſe. Il voulut répondre à ceux de ſes gens qui crioient, il lui fut impoſſible de proférer une parole; ils le crurent

1688. mort, & lui-même craignit d'avoir l'estomac crevé ; une demie heure après, il parla, & répondit à ceux qui n'espéroient plus qu'il fût encore en vie.

Heureusement pour lui il avoit changé de bottes à la dînée, & au lieu de celles de Hongrie qu'il portoit ordinairement, le grand froid l'avoir obligé à prendre de grosses bottes de chasse avec plusieurs paires de bas ; il avoit outre cela une robe fourrée & un manteau par-dessus. Comme il tomba droit sur ses pieds, les bottes l'empêcherent de se rompre les jambes ; il vouloit se rélever dans le fossé, mais il sentit de si violentes douleurs qu'il retomba : enfin on prit la corde avec laquelle on fait passer les lettres, & deux hommes s'étant laissé couler dans le fossé, l'attacherent par-dessous les bras pour l'en tirer ; mais en le tirant, la corde où l'on n'avoit fait qu'un nœud-coulant l'étouffoit si bien, qu'il cria que l'on le laissât retomber, lorsque ceux qui étoient au haut du fossé se baissant, le prirent par un bras & acheverent de le retirer. On le mit

à

à couvert dans une guérite, ou à force d'eau de vie on l'empêchoit de s'évanoüir de douleur, & après avoir été six heures dans cet état sans pouvoir faire ouvrir les portes, on l'étendit sur deux ais, & on le porta dans un cabaret, nommé le Sauvage, dans la ville. 1688.

Les Médecins & Chirugiens s'y trouverent en grand nombre; on l'étendit sur une table pour voir s'il n'y avoit rien de rompu, les meurtrissures étoient fort grandes, mais il ne se trouva pas de fraction: on le porta dans un batteau à Huningue chez le Marquis *de Puysieux*, Gouverneur, où la fiévre le retint huit jours, & étant encore très-foible, on le mit sur deux védelins joints ensemble, pour descendre le Rhin à Strasbourg. Il fut obligé de s'y reposer trois ou quatre jours, & s'en alla en poste à Metz, où le Marquis *de Boufflers*, qui commandoit sur ces frontieres, le retint encore. Il fut obligé d'y faire quelques remedes, ayant toujours des ressentimens de fiévre. Enfin il se rendit auprès du Roi, qui lui fit l'hon-

1688. neur de lui dire qu'il avoit trop bonne opinion de l'étoile du Marquis *de Villars*, pour croire qu'il eût pû périr d'une chûte dans les fossés de Bâle. Il fut destiné à commander la Cavalerie dans l'Armée de Flandre, dont le Maréchal *d'Humieres* étoit nommé Général, le Maréchal *de Luxembourg* n'étant pas encore bien revenu des mauvaises impressions qui étoient demeurées dans l'esprit du Roi, par l'affaire qui l'avoit fait mettre à la Bastille. Ce Général, dont le caractère & l'esprit a brillé à la tête des Armées, & qui a gagné plusieurs batailles, avoit été arrêté par des cabales de Cour, mis à la Bastille, gardé très-étroitement, & interrogé comme criminel sur plusieurs faits.

Ce qui y avoit donné le premier lieu, étoit un écrit signé de lui, par lequel il donnoit pouvoir à des misérables, qui promettoient de lui faire voir le Diable, & de faire des conjurations en son nom. On a dit que cette signature avoit été surprise au Maréchal *de Luxembourg*; & à la vérité on a peine à comprendre qu'un hom-

me à la tête des Armées pût s'amu- 1688.
ser à de si vaines superstitions, capables seulement de surprendre des esprits foibles de femme. Mais cependant l'on ne peut nier, que le Maréchal *de Luxembourg* n'eût donné quelque lieu à lui croire ces foiblesses. Il étoit ennemi déclaré du Marquis *de Louvois*, lequel l'avoit mêlé dans les affaires qui firent sortir la Comtesse *de Soissons* du Royaume, aussi bien que la Duchesse *de Bouillon*, la Marquise *d'Halluye*, & plusieurs autres. On vouloit les soupçoner de poison, & de sortilége. Une femme, nommée *la Voisin*, fameuse par plusieurs sortiléges, fut arrêtée: Mr. *de Luxembourg* & toutes ces Dames avoient été chez elle. On prétend même que le Duc *de Nevers* avoit fait voir quelques années auparavant à sa sœur le Comte *de Soissons* mourant. Enfin on créa une Chambre de Justice, & sur ces bruits de poison l'on ne pouvoit qu'approuver la plus grande sévérité, pour ne laisser pas établir en France des crimes qui n'y étoient guéres connus. On fit arrêter à Liége cette

1688. cruelle *Brinvilliers*, qui avoit fait périr une partie de sa famille : enfin quelques vérités, & beaucoup de mensonges, envelopperent plusieurs innocens avec un très-petit nombre de coupables.

Après cette digression sur les raisons qui avoient éloigné le Maréchal *de Luxembourg*, (sans difficulté le plus capable du commandement des Armées) nous dirons que celle de Flandre fut destinée au Maréchal *d'Humieres*, homme certainement d'un grand courage, de beaucoup d'esprit dans la conversation, & d'un commerce agréable, mais qui avoit été plus occupé du métier de courtisan que du soin d'apprendre la guerre. Aussi n'étoit-il pas de la force des premiers Généraux, & quelques fautes qu'il fit pendant la campagne, furent beaucoup relevées par ses ennemis. Sous les ordres du Général *Waldeck* l'Armée ennemie s'assembla derriere Mons, & les divers mouvemens regardoient plutôt les subsistances qu'aucun dessein d'action ; cependant les ennemis passerent la Sambre, & le Marquis *d'Humieres*

mieres s'approcha d'eux, ce qui donna occasion à l'affaire de Valcour. Nous reprendrons la suite de cette Campagne, après avoir dit un mot des caractéres des Généraux de ce temps là. 1688.

Nous avons parlé des raisons qui avoient éloigné le Maréchal *de Luxembourg* du commandement des Armées. Le Maréchal *de Schomberg*, estimé capable de les commander, étoit sorti du Royaume par les raisons de la Religion réformée, dont le Roi ne vouloit plus souffrir aucun éxercice dans ses Etats. On avoit fait plus; à la destruction des temples des Protestans, & à la révocation de l'Edit de Nantes, on avoit joint des persécutions, qui firent sortir un très grand nombre de familles; playe qui saignera long-temps dans l'Etat pour l'avoir affoibli d'une infinité de sujets, parmi lesquels plusieurs étoient recommandables par leur fidélité, leurs richesses, & leur industrie, qu'ils ont portée dans les pays étrangers, au grand préjudice de la France.

Le Maréchal *de Schomberg* alla d'a-

1688. bord en Portugal, ensuite en Brandenbourg, de là il se donna au service du Roi *Guillaume*, & fut tué au passage de la Dwine en Irlande.

Le Maréchal *de Luxembourg*, brouillé à la Cour, mais surtout avec le Marquis *de Louvois*, qui avoit le plus contribué à sa disgrace, ne fut pas employé.

L'Armée de Flandres fut destinée au Maréchal *d'Humieres*, & celle d'Allemagne au Maréchal *de Duras*. Le Maréchal *de Bellefonds*, plus capable, mais de tout temps ennemi de Mr. *de Louvois*, voyant les principales Armées destinées, alla trouver ce Ministre, & lui déclara qu'il desiroit de ne pas servir. Il fut écouté avec plaisir; on envoya le Maréchal *de Navailles* en Roussillon, & le Maréchal *de Lorge* sans grande nécessité & sans troupes en Guyenne.

Pour dire donc quelque chose des divers caractéres de ces Généraux, le Maréchal *de Luxembourg*, sans contredit le plus capable, & distingué par un grand nombre d'actions très-heureuses, avec beaucoup d'esprit &

de

de courage, n'avoit pas toute l'application indiſpenſablement néceſſaire à la conduite d'affaires auſſi importantes que celle de mener des Armées. Il avoit le coup d'œil excellent; dans une action il jugeoit parfaitement des mouvemens d'un ennemi, & ordonnoit avec juſteſſe, préciſion, & promptitude ceux que devoient faire ſes troupes. Ces qualités excellentes en lui ont brillé dans pluſieurs actions; mais comme les projets de guerre l'occupoient médiocrement, on prétendoit que l'utilité qu'on pouvoit retirer d'un grand ſuccès, ne lui donnoit pas une aſſez vive attention. Ces grandes qualités & ce défaut ont paru preſque dans toutes les occaſions où il a commandé. 1688.

Le Maréchal *de Schomberg* s'étoit fort diſtingué dans les guerres de Portugal, nous ne l'avons vû dans celles de France que dans un âge fort avancé; ainſi il peut être que les années avoient ajoûté à une lenteur qui lui paroiſſoit naturelle. Il étoit homme de bons ſens, ferme, opiniâtre dans ſes réſolutions, ſévere dans le commande-

ment,

1688. ment. Sa prudence parut outrée dans les conſeils qu'il donna de ne pas attaquer le *Prince d'Orange* près de Valenciennes, & dans ſon inaction, lorſque le *Prince d'Orange* ſe retiroit devant lui, abandonnant le ſiége de Maſtricht.

Le Maréchal *de Bellefonds* a ſi peu ſervi, que l'on ne peut parler de ſes talens pour la guerre. Il avoit été diſtingué dans les emplois de Lieutenant-Général: on ne pouvoit lui diſputer beaucoup d'eſprit, il avoit du courage, parloit fort bien de guerre: mais préſumant de la faveur & des bontés de ſon maître, il mépriſa les Miniſtres, qui le perdirent de concert, & il leur en donna pluſieurs occaſions, dont ils profiterent avidement.

Le Marquis *de Villars* n'a jamais vû ſervir ni commander le Maréchal *de Duras*. Lui & le Maréchal *de Lorge*, ſon frere, étoient neveux de Mr. *de Turenne*, qui avoit toujours été fort de occupé des avantages de ſa famille. Il n'oublia rien pour leur procurer tous ceux qu'ils pouvoient eſpérer, & ces deux freres furent re-

vé-

vêtus d'honneurs, de dignités, & des plus grandes charges, ſans avoir rendu des ſervices qui paruſſent éxiger de ſi grandes récompenſes. Le Maréchal *de Lorge* étant ſubalterne avoit grande réputation de courage. Après la mort de Mr. *de Turenne*, il ſe trouva Commandant de l'Armée avec le Marquis *de Vaubrun*, homme très-hardi, & qui avoit de l'eſprit. Il étoit l'homme du Miniſtre, dans une Armée fort dévouée à Mr. *de Turenne*, qui en étoit ennemi déclaré. Ainſi *Vaubrun* étoit haï, & le Maréchal *de Lorge* aimé; & l'on donna à ce dernier tout l'honneur du combat d'Altenheim. Le Marquis *de Vaubrun* avoit reçu quelques jours auparavant une fort grande bleſſure, qui ne l'empêcha pas de ſe trouver dans l'action, & d'y demeurer juſqu'à ce qu'il fût tué. 1688.

L'Armée du Roi ayant repaſſé le Rhin, tout parloit pour le Comte *de Lorge*. La Cour, qui ne vouloit pas le faire Maréchal de France, envoya le Maréchal *de Duras*, qui étoit en Franche-Comté, prendre le commande-

1688. ment de l'Armée, & le Comte *de Lorge* ne fut élevé à la dignité de Maréchal de France que l'hyver d'après.

Mais à peine fut-il à la tête des Armées, que le mérite qu'il avoit acquis subalterne, fut étouffé par le poids du commandement en chef, véritablement au-dessus de son génie. Tous ces nouveaux Généraux avoient le malheur de succéder aux deux plus grands hommes de leur siécle, le grand *Condé*, & le Vicomte *de Turenne*, & ceux qui les avoient vû servir y trouvoient une si grande différence, que l'esprit se soûmettoit avec peine à la considération qu'éxigeoient leurs commandemens & leur dignité. On doit cependant distinguer le Maréchal *de Luxembourg*, dont les grandes qualités ne pouvoient être obscurcies par le peu d'application que l'on vouloit lui croire, par la foiblesse pour ses favoris, & par une espece de legéreté peu convenable à un grand homme.

Ce peu que nous disons des Généraux qui ont commandé la guer-

re qui commença en 1688. & ne finit qu'en 1697. suffit pour les faire connoître. Et certainement la France devoit retirer de plus grands avantages, sur tout en Allemagne, par l'heureuse disposition de nos frontieres, ayant cinq ponts sur le Rhin, autant de Places qui nous ouvroient l'Empire, uniquement couvert d'une très-mauvaise Armée, & souvent mal commandée; la guerre des Turcs occupant ailleurs les meilleures troupes, & les plus habiles Généraux de l'Empereur. 1688.

Revenons à la Campagne de 1689. & à ce qui regarde le Marquis *de Villars*, dont principalement on a dessein d'écrire la vie & les mémoires. 1689.

Le Maréchal *d'Humieres* n'avoit d'autre vuë que de couvrir la frontiére, & il parut que les desseins de la Cour étoient uniquement de laisser consommer nos ennemis par les efforts qu'ils faisoient pour le siége de Mayence. Pendant ce temps-là le Maréchal *de Duras* achevoit un ouvrage, que l'on pouvoit dire opposé à la gloire de la Nation, & même à celle

1689. d'un très-bon & très-grand Roi.

On avoit Persuadé au Roi, dont certainement la bonté n'a jamais été assez connuë, que le salut de l'Etat consistoit à mettre des déserts entre notre frontiére, & les Armées de nos ennemis. Pour cela, contre nos propres intérêts, & même contre les raisons de guerre, on avoit brûlé les grandes villes de Treves, de Worms, de Spire, d'Heidelberg, une infinité d'autres moins considérables, & les plus riches & les meilleurs pays du monde. On avoit poussé cette vûë pernicieuse jusqu'à défendre de semer à quatre lieuës en deçà & en delà du cours de la Meuse.

On n'a jamais pû imaginer par quella fatalité ces horribles conseils ont pû être donnés. Le Marquis *de Louvois*, homme de beaucoup d'esprit, ne s'y opposa pas, & les persuada au Roi, malgré sa bonté, laquelle, pour le répeter, étoit au plus haut point. Ces ordres furent donnés, suivis & éxécutés avec une rigueur, qui sera toujours reprochée à la plus valeureuse Nation de l'univers.

Le Maréchal *de Duras* étoit occu- 1689.
pé à tout brûler & rebrûler, car on détruisoit même les caves, on ne pardonnoit à aucune Eglise : la justice & la piété du Roi en firent depuis rebâtir quelques-unes, mais le mal étoit irréparable.

La Campagne se passa donc en Allemagne à voir prendre Mayence, & en Flandre à de très-médiocres mouvemens. Le Marquis *de Villars*, peiné de commander une si brillante Cavalerie sans action, proposa plusieurs partis; ils n'étoient pas du goût du Maréchal *d'Humieres*, on chercha même à le brouiller avec ce Général, & sa bonne volonté fut inutile. Les ennemis firent un fourage hazardé, le Marquis *de Villars* alloit en attaquer les escortes, lorsque le Chevalier *de Tilladet*, Lieutenant-Général de jour l'en empêcha d'autorité. Dans un autre que faisoient nos troupes, un parti se jetta sur nos fourageurs; le Marquis *de Villars* l'attaqua, & le prit, & un coup de fusil blessa le jeune Prince *de Rohan* qui le suivoit, jeune homme d'une très-grande valeur, qui

mon-

1689. mourut quelque temps après de sa blessure. Enfin les ennemis étant venus camper près de Valcour, petite ville dont les murailles étoient bonnes, un peu éloignée de la tête de leur camp, le Maréchal *d'Humieres* crut pouvoir leur emporter ce poste, & le fit attaquer sans l'avoir bien reconnu. Nous y perdîmes le Chevalier *Colbert*, Brigadier & Colonel de Champagne, trois Capitaines aux Gardes; le Marquis *de St. Gelais* y fut tué aussi d'un coup de canon, & cette mauvaise avanture fit tort au Maréchal d'*Humieres.*

Quelques jours après on crut pouvoir canonner le camp des ennemis, on en montra le dessein, & à la pointe du jour notre canon placé, on trouva que celui des ennemis l'étoit beaucoup plus avantageusement, que la partie de leur camp qui étoit exposée la veille avoit été retirée la nuit, & ils nous firent une salve de 30. piéces de canon avant que la nôtre eût commencé à tirer.

Cette Campagne, comme l'on voit ne fut pas bien glorieuse. Le *Duc du Maine* n'en rendit pas un compte avan-

avantageux au Roi, & l'Armée fut destinée pour la Campagne suivante au Maréchal *de Luxembourg*. 1689.

Le Marquis *de Villars* fut occupé l'hyver à visiter la Cavalerie, & avoit une grande confiance du Roi & du Ministre, les Inspecteurs ayant ordre de le suivre, chacun dans l'étenduë de son inspection. Il étoit chargé de changer les Majors qu'il trouveroit n'être pas propres à cet emploi, de proposer des Capitaines en leur Place, d'éxaminer dans tous les Corps les méchans Officiers & d'en purger la Cavalerie.

Le Roi le fit Maréchal-de-Camp à la fin de 1689, & il fut destiné à servir dans l'Armée que devoit commander le Marquis *de Boufflers* avec le Comte *de Tallard*, & les Marquis *d'Harcourt*, & *de Tessé* aussi Maréchaux de Camp.

Cette Campagne se passa sans événemens, & le Corps d'Armée du Marquis *de Boufflers* destiné à tenir le milieu des frontieres entre les Armées d'Allemagne sous les ordres de Monseigneur *le Dauphin*, & celle de Flandre

1689. dre commandée par le Maréchal *d*
Luxembourg, ne vit aucune action. Cet
te inutilité affligeoit le Marquis *d*
Villars au point, qu'il voulut parti
pour aller volontaire pendant quelque
jours, & dans un temps où il paroiſ
ſoit par les mouvemens des Armée
d'Allemagne que l'on y verroit une ba
taille. Le Marquis *de Boufflers* l'en em
pêcha, lui repréſentant à quelles ré
primandes ils s'expoſeroit du côté d
la Cour, s'il quittoit ſans permiſſio
le poſte où il étoit, pour aller dan
une autre Armée. Enfin, ſoit par cha
grin, ſoit par un effet naturel, il tom
ba malade dans les Ardennes, & ſ
dangereuſement, que l'on déſeſpéroi
de ſa vie. Le Marquis *de Boufflers* mêm
étant obligé de quitter le camp d'O
bersdorff, dans le temps que le Mar
quis *de Villars* étoit à la derniere ex
trêmité, laiſſa deux Régimens de Dra
gons pour le garder. L'émétique &
la bonté de ſon tempéramment le ſau
verent, & on le porta à Arlon, de l
à Sedan, où il reçut des ordres de l
Cour pour aller commander en Flan
dre pendant l'hyver, ſous les ordre
d

du Marquis *de Boufflers*. Le bruit de 1689.
l'extrêmité où il étoit, porta le Marquis *de la Valette* à demander son commandement, & il l'obtint. Mais sa santé rétablie lui ayant permis de servir, le Marquis *de la Valette* fut envoyé sur la frontiere de Picardie.

Dans le commencement de l'année 1690. 1690.
1690. la Cour envoya des ordres au Marquis *de Boufflers* de marcher avec un Corps d'Armée, derriere Bruxelles, le laissant sur la gauche. Le Marquis *de Villars* eut ordre de passer la Dendre avec sept-à huit-mille hommes, & de marcher droit à Bruxelles. Il rassembla toutes ses troupes avec grand secret sous Tournai, & partit par un temps fort rude, ayant même une assez grosse fiévre dont il ne parla point, de peur que les gens qui lui étoient liés d'amitié ne s'opposassent à la résolution qu'il avoit prise de ne pas confier ce commandement à un autre. Bien qu'il y eût véritablement du péril pour lui à faire cette course par un temps très fâcheux & avec la fiévre, il alla camper à Grammont. Cette fiévre causée par un rhume violent

1689. lent cessa avec le rhume, qui fut dissipé par beaucoup d'eau-de-vie brûlée, & par un sommeil de trois heures.

Le Marquis *de Villars* eut avis que le Comte *de Versassine* avoit rassemblé 1500. chevaux à deux lieuës de Grammont, il marcha à lui, & le joignit à trois lieuës de Bruxelles. Le Comte *de Versassine* se mit en bataille derriere un ruisseau, & le Marquis *de Villars* ayant ordonné aux Srs. *de Vendeuil*, Maréchal-de-Camp, & *Dachy*, Brigadier, de faire sonder le passage, pendant qu'il remontoit le ruisseau pour prendre le flanc des ennemis, son ordre fut mal exécuté: & *Versassine* voyant qu'il alloit être coupé par le Marquis *de Villars*, laissa trois troupes sur le bord du ruisseau, & se retira, sans que ceux qui avoient ordre de le serrer de près, fissent un pas pour le suivre. Ainsi ce Corps qui pouvoit être défait, ne perdit que les trois troupes qu'il avoit sacrifiées pour sa retraite. Quelques jours après, la gelée étant très-forte, on résolut d'aller passer les canaux au-dessus

ſus de Gand, & d'entrer dans le pays de Waas. On marcha avec dix-huit-à-vingt-mille hommes par deux endroits. Le Marquis *de Villars* avec les troupes qui partoient de Tournai, de Valenciennes, de Doüai, & de Lille, laiſſa la Lis ſur ſa gauche qu'il alla paſſer à Deinſe; & le Marquis *de Boufflers* avec toutes les troupes qui venoient de Dunkerque, d'Ypres, & d'autres Places alla droit ſur le canal de Gand à Bruges. Les glaces étant fortes, on paſſa le canal, & le Marquis *de Villars* entra dans le pays de Waas. Cette marche valut au Roi quatre millions de contributions, & l'on ne perdit perſonne. Les troupes rentrerent dans leurs garniſons, & il ne fut queſtion que de les laiſſer repoſer juſqu'à l'entrée de la Campagne. 1690.

On ne doit pas oublier ici la bataille de Staffarde, qui ſe donna le 18. d'Août. Après un ſanglant combat, & qui dura ſix heures, le *Duc de Savoye* fut obligé de céder le champ de bataille, couvert de trois-mille morts, outre un grand nombre de priſonniers.

1690. Peu après Mr. *de Catinat* se présenta devant Saluces, qui ne fit qu'une foible résistance. Les autres petites Places à son exemple ouvrirent leurs portes au Vainqueur, qui bientôt après vint faire le siege de Suse, dont la conquête ne lui coûta pas plus que celle de Saluces.

Dans le même-temps que le Piémont se soûmettoit à l'Armée de Monsieur *de Catinat*, la Savoye étoit ravagée par celle que commandoit *St. Ruth*, plus odieux par ses sévérités que célebre par ses victoires. Ainsi le *Duc de Savoye* se voyoit dépouillé de ses Etats, sans autre ressource que quelques Citadelles qui tenoient ferme; & sous les ruïnes desquelles ce Prince étoit résolu de s'ensevelir plutôt que de se soûmettre.

Un des grands événemens de cette année, est la bataille de la Dwine. On y vit deux Rois aux prises, dont l'un étoit le beau-pere, l'autre le gendre; comme on vit autrefois Pompée & César dans les plaines de Pharsale. Le *Prince d'Orange* battit entierement l'Armée du Roi de la Grande-Bretagne.

Le

le Maréchal *de Schomberg*, qui étoit sorti de France après la révocation de l'Edit de Nantes, & qui commandoit sous le Prince *Guillaume*, fut tué dans cette occasion. Dublin ouvrit peu après ses portes au Vainqueur. 1690.

Dans les commencemens de 1691. le Roi prit toutes les mesures, & avec un grand secret, pour faire le siége de Mons. Cette Place étoit très-forte, très-importante, & défenduë par une garnison nombreuse. Le Prince *de Grimbergen* en étoit Gouverneur, & *Fagel*, Lieutenant-Général, y commandoit les troupes Hollandoises. Le Maréchal *de Boufflers* & le Marquis *de Villars* furent seuls chargés de l'investiture, & du secret. Il falloit cacher ce dessein aux ennemis, & leur donner de l'inquiétude pour tant de Places différentes, qu'il fût difficile de démêler le véritable objet. 1691.

Les troupes commençoient à s'ébranler dès le premier d'Avril sur la Meuse, dans le Hainault, dans la Flandre, & du côté de la mer; & les ennemis incertains laisserent dans toutes les Places menacées les garni-

1691. ſons ordinaires. Le Marquis *de Villars* fut chargé d'inveſtir Mons du côté le plus dangereux, qui étoit celui de Bruxelles & d'Ath, le ſeul par lequel il fût poſſible à l'ennemi d'y jetter du ſecours. Il partit de Condé, laiſſant la riviere d'Aiſne ſur la droite. Le Marquis *de Créquy* commandoit ſous ſes ordres les troupes qui devoient former cette inveſtiture; mais il ſe perdit de maniere qu'à l'entrée de la nuit le Marquis *de Villars* ne ſe trouva que cinq eſcadrons, & n'eut pas d'autre parti à prendre que de ſe mettre avec ce peu de troupes à 150. pas de la porte de Mons à Bruxelles, pour empêcher, du moins autant qu'il ſeroit en ſon pouvoir, qu'il n'entrât perſonne la nuit dans Mons. A la pointe du jour, le Marquis *de Créquy* arriva avec les troupes, & le Marquis *de Villars* occupa le village de Nimy, l'Abbaye de St. Denis, & toutes les principales avenuës de la Place, fit couper & barrer tous les chemins, & commencer à tracer la ligne de circonvallation. Les pionniers arriverent le troiſiéme jour. Il parut auparavant des

des partis considérables de Cavalerie, des détachemens de Grenadiers des ennemis; mais aucun n'osa tenter de forcer les avenuës occupées, & avant le quatriéme jour les postes étoient pris, & retranchés de maniere qu'il falloit une Armée entiere pour pouvoir les attaquer. 1691.

Le *Prince d'Orange* se rendit en diligence à Bruxelles, où il donna rendez-vous à toutes les forces de la ligue. Le Roi arriva au siége, & toutes les dispositions étant bien faites par les soins du Marquis *de Louvois*, très-capable de n'en oublier aucun, soit pour assembler une Armée nombreuse, soit pour assurer toutes les subsistances, & tous les convois de vivres & de munitions de guerre, l'on ouvrit la tranchée le neuviéme jour de l'investiture. *Le Prince d'Orange* s'approcha avec une Armée considérable, & le Roi raisonnant avec plusieurs Officiers-Généraux & le Marquis *de Louvois* sur le parti que pourroit prendre le *Prince d'Orange*, le sentiment de plusieurs fut qu'il tenteroit une action générale. Le Marquis *de Villars* dit : *Je crois qu'il n'en fera rien.* Le

1691. Roi lui demanda, pourquoi? *Villars* répondit : *Parcequ'il vaut mieux ne rien faire que de faire mal, & que les mesures de Votre Majesté sont si bien prises, les postes si bien occupés & si bien retranchés, le nombre de ses troupes si supérieur à celui des ennemis, qu'il n'y a qu'à desirer que le Prince d'Orange veuille les attaquer.*

Le Marquis *de Louvois* fut bien-aise de voir avancer & soûtenir cette opinion; car le courtisan vouloit porter le Roi à penser que ce Ministre avoit hazardé sa gloire & sa personne; & la vérité est que jamais entreprise n'avoit été formée avec plus de raison, & de moyens d'en rendre le succès infaillible.

La défense des ennemis fut très-molle : une seule attaque ne réüssit point. L'ouvrage à corne fut attaqué, & pris. Mais, soit que les matériaux pour s'y retrancher n'eussent pas été assez promptement apportés, ou par quelque négligence d'un détachement des Gardes duquel on se plaignit, les ennemis y rentrerent. Mais il fut repris quelques heures après très-facilement, & le Marquis

quis *de Villars* y étant entré des premiers, trouva *Constant*, Capitaine des Grenadiers du Régiment des Vaisseaux, encore en vie, mais blessé très-dangereusement, les ennemis l'ayant laissé comme mort. Cette action fut la seule de tout le siége de Mons. Il en coûta peu au Roi, qui retourna à Versailles, & qui eut la bonté de marquer au Marquis *de Villars* beaucoup de satisfaction de ses services. 1691.

Les troupes furent renvoyées dans les garnisons, & en quartiers de fourage dans toutes les Places de Flandre, de la Meuse, de la Picardie, de la Champagne, des Evêchés, & assez de proche en proche pour rassembler l'Armée, & entrer en Campagne, dès que les mouvemens des ennemis y obligeroient.

Ils renvoyerent leurs troupes aussi dans des quartiers assez éloignés, & l'on résolut de bombarder la ville de Liége, & d'y tirer des boulets rouges. Le Marquis *de Boufflers* fut chargé de cette expedition, & le Marquis *de Villars* destiné à servir dans cette Armée, qui fut placée sur les hauteurs du côté de

1661. la Chartreuse. On tira quantité de boulets rouges, qui firent un médiocre effet. Le Fort de Chenai, éloigné de la ville de près d'une demie lieuë, étant gardé par 500. hommes, le Marquis *de Villars* qui se promenoit aux gardes les plus avancées, remarqua quelque mouvement dans les troupes qui étoient dans ce Fort, & ayant jugé que cette garnison vouloit l'abandonner, & sortoit avec précipitation, il prit les premiers piquets de Cavalerie & d'Infanterie qui se trouverent à la tête du camp, & ayant couru très-diligemment sur leur route, les 500. hommes furent tous pris ou tués. C'est ce qu'il y eut de plus considérable dans cette expédition.

L'on ordonna de brûler les fauxbourgs en se retirant; cependant le Marquis *de Villars* étant chargé de l'arriere-garde suivit son humanité naturelle, les sauva, & empêcha leur destruction, à la réserve de 14. ou 15. maisons qu'il ne pût garantir. Le Marquis *de Boufflers* eût ordre de ramener son Armée près de Dinant, ce qu'il fit en quatre jours de marche. On repassa assez près de Huy qui étoit occupé par les ennemis, & com-

comme l'Armée entroit dans ſon camp marqué, il arriva quelques avis au Marquis *de Bouffiers* que les ennemis, que l'on prétendoit forts de l'autre côté de la Meuſe, vouloient la paſſer à Huy, & l'attaquer dans la marche; ce qui étoit preſque impoſſible à cauſe du long chemin que le *Prince d'Orange*, que l'on diſoit près de Louvain, auroit eu à faire. Outre qu'une Armée ne paſſe pas une rivierre comme la Meuſe ſur un ſeul pont, ni en ſi peu de temps. Cependant ſur cet avis, le Marquis *de Bouffiers* voulut empêcher les troupes d'entrer dans le camp, & les faire marcher. 1691.

La réputation du Marquis *de Bouffiers* étoit bien établie ſur la valeur, il étoit attaqué ſur l'inquiétude; & l'on voit aſſez ſouvent des hommes d'une intrépidité perſonnelle, être timides quand ils ſont chargés du Généralat.

Le Marquis *de Villars* repréſenta au Marquis *de Bouffiers*, que cette marche forcée & ſans néceſſité ne ſeroit pas approuvée. Il ſe rendit à ſes raiſons, il fut réſolu que l'Armée camperoit, & le Marquis *de Villars* garantit ſon ami

1691. d'une précipitations qui auroit été blâmée.

On ordonna que l'on ſe mettroit en marche avant le jour, & l'on fit une journée plus grande. Comme on avoit des partis ſur Huy, on régla ſes mouvemens ſur des avis certains, ſans montrer une crainte inutile. Le Marquis *de Boufflers* fut obligé au Marquis *de Villars* du bon conſeil qu'il lui avoit donné.

On arriva à Dinant, ou l'Armée ſe repoſa pendant trois ou quatre jours. La Campagne précédente le Marquis *de Calvo*, ancien Lieutenant-Général, qui mourut pendant l'hyver, avoit commandé la ſeconde Armée de Flandre, laquelle auparavant étoit ſous les ordres du Maréchal *d'Humieres*. Le Roi la donna au Marquis *de Villars*. Il reçut les ordres & les inſtructions pour la commander, au camp près de Dinant. Ainſi il avoit le commandement de toutes les troupes qui étoient dans les Places depuis Tournai juſquà la mer, & outre cela quinze bataillons & trente eſcadrons avec un équipage d'Artillerie. Il étoit chargé de la défenſe des Lignes, qui couvroient

troient tout le Pays depuis l'Escaut jusqu'a Dunkerque. En général il étoit aux ordres du Maréchal *de Luxembourg* ; mais dans certains cas, il avoit ceux du Roi pour agir indépendamment. 1691.

Il se rendit à Tournai, & rassembla sa petite Armée entre Cambrin & le Pont des pierres. Il écrivit alors au Maréchal *de Luxembourg*, & lui expliqua par plusieurs bonnes raisons de guerre que l'unique moyen de pouvoir se flater de défendre des Lignes, c'est de prendre, si l'on peut, un bon poste & retranché en avant de la Ligne, pour obliger l'ennemi qui songe à attaquer des Lignes, à déterminer son attaque sur la droite ou sur la gauche, puisque le desavantage en tenant une grande étenduë de Pays est de ne sçavoir jamais quelle peut être la véritable attaque, & que l'ennemi en donnant des inquiétudes en divers lieux, oblige celui qui se défend à s'étendre, & par consequent à s'affoiblir par tout. La disposition du Marquis *de Villars* fut approuvée par Mr *de Luxembourg*, & empêcha le Marquis *de Castanaga* de rien

1691. entreprendre, quoiqu'il marchât à lui avec des forces ſupérieures.

Le Marquis *de Villars* retira même de grands avantages de ſa diſpoſition: car ſon Pays étant couvert, & par conſequent ne payant aucunes contributions, il obligea celui des ennemis de lui fournir toutes ſes ſubſiſtances. Enſorte que le Marquis *de Caſtanaga* avoit la douleur de voir tous les jours les chariots des terres d'Eſpagne traverſer ſon camp, pour apporter des foins & des avoines dans celui du Marquis *de Villars*.

L'Armée du Roi, commandée par Mr. *de Luxembourg*, ne fit qu'obſerver celle du *Prince d'Orange*.

Vers les premiers jours de Septembre le Maréchal *de Luxembourg* crut pouvoir aller prendre des quartiers de fourage du côté de Ninove, & plaça ſon Armée dans un Pays très-abondant.

Pour y aſſurer ſa ſubſiſtance & ſes convois, il manda au Marquis *de Villars* de ſe placer avec la plus grande partie de ſes troupes du côté de Renai, afin que tout ce qui venoit de Tournai pût paſſer en ſureté à l'Armée de Mr. *de Luxembourg*. Les ennemis jetterent

2500,

2500. chevaux dans Oudenarde, & un jour qu'il passoit un convoi de près de 4000. charettes, le Marquis de *Villars* se posta le mieux qu'il fut possible pour le couvrir; mais la file étoit si longue, & tenoit une si grande étenduë de Pays, qu'il étoit bien difficile de mettre tout en sûreté. 1691.

Les ennemis sortirent d'Oudenarde, attaquerent le convoi en deux endroits, & dételerent quelque caissons; mais le Marquis *de Villars* y accourut avec une telle diligence, que les ennemis furent repoussés par tout, & que le convoi passa heureusement.

Le Maréchal *de Luxembourg* manda au Marquis *de Villars* de se rendre auprès de lui, pour prendre les mesures les plus justes pour assurer ses subsistances.

L'Armée du Maréchal *de Luxembourg* étoit, comme on dit, bien campée, grains & fourages en abondance, toutes le troupes barraquées, le Général placé pour faire la meilleur chére du monde, les poulardes de Campine, veaux de Gand, petites huîtres d'Angleterre, rien ne lui manquoit. L'on par-

1691. parle de ces bagatelles, parce que les ennemis du Maréchal *de Luxembourg* vouloient quelquefois dire qu'elles ne laissoient pas d'influer sur ses résolutions.

Le Marquis *de Villars* le trouvant très-content de sa situation, prit la liberté de lui dire : » Mais le *Prince d'Orange* ne pouvoit-il pas venir camper près d'Ath & de Ligne, & par » consequent vous faire sortir dans le » moment de ce camp délicieux » ? Le Maréchal *de Luxembourg* soutenoit ce parti impossible par bien des raisons, quand *Tracy*, qui étoit à la guerre avec 300. chevaux, manda qu'il croyoit voir paroître la tête des colomnes de l'Armée des ennemis. L'on voulut se flater que c'étoit un fourage; cependant sur une seconde nouvelle de *Tracy* qui fortifioit les premieres, l'on monta à cheval, & des premieres hauteurs on découvrit que réellement l'Armée ennemie marchoit du côté d'Ath, & avant deux heures après midi on la vit s'étendre le long du petit ruisseau de Ligne. Le Marquis *de Villars* s'en retourna très diligemment à son camp, qu'il tint fort alerte tout la nuit, & à la pointe du jour

jour il se rapprocha de l'Escaut. Le Maréchal *de Luxembourg* fut obligé à faire la même chose, & à quitter un camp où l'on n'avoit été occupé pendant cinq ou six jours qu'à se mettre dans une abondance générale, & l'on fut obligé de mener l'Armée du Roi sous Tournai. 1691.

Le Maréchal *de Luxembourg* fut piqué de s'être trompé dans ses mesures, & ce petit chagrin donna lieu à une très-grande action qui se passa deux jours après. Le Maréchal *de Luxembourg* fut informé que le *Prince d'Orange* avoit laissé l'Armée sous les ordres du Comte *de Waldeck*, & qu'elle devoit marcher le 20. de Septembre, pour aller camper dans la plaine de Chambron. Il crut pouvoir attaquer l'arriere-garde, & envoya ordre au Marquis de *Villars* de marcher dans l'instant avec quatre bataillons, les Regimens *de Merinville*, & les Dragons *de Tessé*, pour le joindre sous Tournai. Le Marquis *de Villars* le trouva dans une Abbaye près de Tournai, passant la nuit sur la paille, & faisant monter à cheval soixante escadrons. Il conta au Marquis *de Villars* qu'il

1691. qu'il avoit autrefois battu une arriere-garde, que tout le monde assuroit qu'il ne joindroit jamais; mais que sçachant bien que les ennemis ne prenoient pas toujours toutes les précautions, & qu'en faisant la diligence possible l'on joignoit ceux qui se croyoient hors de toute portée, il chargea le Marquis *de Villars* de prendre la tête de tout avec les six escadrons & les quatre bataillons. Il lui ajoûta qu'il trouveroit sur le chemin de Leuse *Marsilly*, Enseigne des Gardes du Corps, avec 400. chevaux, & lui dit de se servir de lui pour tenir les ennemis le plus près qu'il pourroit, le chargeant sur tout de lui mander, dès qu'il les découvriroit, tout ce qu'il remarqueroit de leurs dispositions.

Le Maquis *de Villars* donna ordre au Brigadiers *Boisselot* de mener les quatre bataillons aussi diligemment que l'Infanterie le peut faire, & il s'avanca avec six escadrons sur le chemin que tenoit *Marsilly*. A huit heures du matin, il apperçut *Marsilly* à une lieuë de lui, & chargea le Marquis *d'Aubijoux*, Brigadier, de suivre avec les six escadrons; & de sa personne il poussa

à

à toute jambe à *Marſilly*, qu'il trouva 1691.
en bataille avec ſes 400. chevaux, obſervant la marche de l'Armée ennemie, dont la plus grande partie avoit déja paſſé le ruiſſeau de Leuſe. Il dit à *Marſilly* le deſſein de Mr. *de Luxembourg*, & que pour cela il falloit tâcher d'amuſer les ennemis. *Marſilly* en étoit à une demie lieuë, & ne ſçachant rien du deſſein du Maréchal *de Luxembourg*, il ſe tenoit à portée de les obſerver, ſans ſe commettre.

Le Marquis *de Villars* le fit avancer, & ordonna aux ſix eſcadrons qu'il menoit de ſuivre à une diſtance de mille pas. Il mena les 400. chevaux de *Marſilly* à 500. pas des ennemis, qui s'arrêterent en voyant un ſi petit Corps de Cavalerie s'approcher. Le Marquis *de Villars* les voyant arrêtés redoubla ces petits eſcadrons, & fit paroître huit troupes. Sur cela les ennemis crurent que ce qui alloit les approcher étoit partie d'un Corps de 2000. chevaux, que M. *de Beſons* commandoit du côté de St. Guilain, & s'étendirent comme pour l'attaquer avec avantage.

Le Marquis *de Villars* envoya ordre

1691. au Marquis *de Toiras*, qui commandoit ces six escadrons, d'approcher, & de les mettre sur une ligne. Les ennemis continuerent à se former, & dans ce temps-là Mr. *de Luxembourg* arriva à toutes jambes, ayant ordonné à la Brigade de la Maison du Roi de suivre au grand tort, & joignit le Marquis *de Villars* qui lui dit : » Vous voulez une » arriere-garde à combattre, je vous ai » préparé celle-ci, il y a trois quarts » d'heure que je les arrête, & vous » pouvez à présent choisir ce qui vous » conviendra le mieux ». Mr. *de Luxemburg* répondit : » Je suis venu » pour combattre. Pendant que votre » premiere ligne se forme, repliqua » le Marquis *de Villars* je vais un peu » reconnoître la droite des ennemis ». *D'Oger* parla le premier au Maréchal, & lui dit : » Les ennemis grossissent, si » vous voulez attaquer, que ce soit » dans le moment ». *Villars* parla de même, & Mr. *de Luxembourg* dit seulement, *attaquons*, *attaquons*, & envoya *d'Oger* à la droite. Le Marquis *de Villars* retourna à toutes jambes à la gauche, & passant devant les Che-

vaux-

vaux-legers de la Garde, il dit à *Vatteville* qui étoit à leur tête : » Je suis débordé par trois ou quatre es- 1691.
» cadrons des ennemis, ne pourriez-
» vous pas vous étendre ? » On étoit déjà si près des ennemis, qu'il n'y avoit plus qu'à attaquer ce qui étoit devant soi. Le Marquis *de Villars* dit aux escadrons de *Merinville* en peu de paroles : » Mes amis, vous les avez
» bien battus l'année derniere, vous les
» battrez bien encore ». Tous les Cavaliers répondirent avec fierté : *Nous les battrons.* Le Marquis *de Villars* se mit à la tête du premier escadron, le Marquis *de Toiras* à la tête du second, & le Comte *de Merinville* au troisiéme. L'on marcha aux ennemis, & la charge fut peut-être la plus violente que l'on ait vûë à la guerre. Il est rare que des escadrons soient aussi longtemps mêlés sans se faire plier, il fallut presque, pour les renverser, tuer le premier & le second rangs à coups d'épée. Cette ligne fut emportée, & celle qui la soutenoit se renversa d'elle-même; mais les trois escadrons de *Merinville*, qui ne faisoient tout au plus que 360. Maîtres, en

1691. en eurent 190. hors de combat, & de 32. Officiers 26. Le Marquis *de Toiras* fut tué de plusieurs coups. Le Marquis *de Villars* avoit pour toutes armes défensives un double buffle, & son mouchoir dans son chapeau, ce qui lui sauva la vie; car son buffle, ou son chapeau, & ses habits reçurent 17. coups sans blessures, son cheval le tira de cette charge & tomba après.

Pour revenir à l'Affaire générale, les escadrons de la Maison du Roi, renversant aussi ce qui étoit devant eux, souffrirent beaucoup. *D'Oger*, Lieutenant-Général, *Neuchelles* qui commandoit la Maison du Roi, *la Troche*, le Marquis *de Rotelin*, & une infinité de bas Officiers furent tués. Le Marquis *d'Alegre* fut blessé, & grand nombre d'autres avec lui.

Le Marquis *de Villars* ramenant son aîle, la fit rentrer dans les intervalles d'une seconde ligne, qui arrivoit au grand galop: car on avoit attaqué deux lignes avec une seule. Les premiers escadrons que *Villars* rencontra, furent ceux *de Quaadt*. Le Colonel vouloit en arrivant charger ceux des ennemis

qui

qui étoient le plus près de lui; le Marquis *de Villars* le fit attendre. Peu après arriverent les escadrons du Maine, de Rohan, de Praslin, avec plusieurs autres, & l'on forma une ligne qui alors débordoit celle des ennemis: aussi soutinrent-ils très-foiblement la charge, & on les poussa jusqu'au ruisseau. On revint sur ses pas, & le Maréchal *de Luxembourg*, qui se vit sur l'Armée des ennemis, laquelle revenoit très-diligemment, & à trois grandes lieuës de la sienne avec 70. escadrons seulement, n'eut d'autre parti à prendre que celui de la retraite. Tel fut le combat de Leuse, fort glorieux pour les troupes du Roi, puisque 18. escadrons en battirent près de cinquante des ennemis. La perte y fut pourtant assez égale, & la gloire fut la seule utilité qu'en retira le vainqueur. 1691.

On arriva à Tournai sur les six heures du soir, & le Maréchal *de Luxembourg* avec les principaux Officiers alla descendre à la Comédie. Jamais Général n'a été d'une humeur si agréable : il aimoit la bonne chére, le jeu, & tous les plaisirs; mais il souffroit que ses

fa-

1691. favoris prissent sur lui un empire despotique, & l'abus qu'ils en faisoient lui attiroit souvent des ennemis quoiqu'il fût d'un caractère officieux & bien-faisant. L'on n'a pas parlé de Mr. *le Duc de Chartres*, qui étoit volontaire dans cette action, & que sa valeur naturelle faisoit beaucoup souffrir de n'être pas dans le plus grand péril. Mais il ne fut pas maître alors de s'abandonner à toute son ardeur, & il se distingua avec beaucoup de gloire les Campagnes suivantes à Steinkerque, à Nervinde, & dans les autres occasions où son courage a pû paroître. Le Marquis *de Villars* lui eut l'obligation d'avoir beaucoup parlé de lui, sur ce qui s'étoit passé à Leuse. Et en effet ce fut lui qui avec adresse arrêta l'arriere-garde des ennemis, & qui mena toujours l'aîle gauche à la charge avec grand avantage sur la droite des ennemis qui la débordoit de quatre ou cinq escadrons. De son côté Mr. *de Luxembourg* donna de grandes loüanges à cette conduite: mais comme le Marquis *de Villars* n'étoit pas bien avec les favoris de ce Général, qui avoient beaucoup de part aux relations, celles

celles du Maréchal *de Luxembourg* n'avoient pas expliqué qu'il lui devoit l'occasion du Combat, & la principale part au bon succès. 1691.

L'Armée fut placée pour prendre des fourages jusqu'au 20. d'Octobre, temps ordinaire des séparations, quand on n'est pas retenu par quelque projet.

Les armes du Roi ne furent pas si heureuses en Irlande, où *Jacques II.* avoit encore un parti considérable, & des Places importantes, entre autres celle de Limmerick. Le Roi qui appuyoit les efforts de ce Prince pour rentrer dans ses Etats, lui accorda douze vaisseaux de guerre, & trois-mille soldats, avec toutes les provisions nécessaires, tant à ces troupes, qu'à celles d'Irlande. Le débarquement se fit à Limmerick, sous la conduite du Chevalier *de Nesmond.* Cependant le *Prince d'Orange* résolut d'en faire le siége: la tranchée fut ouverte le 5. de Septembre. Après une vigoureuse défense, les assiégés demanderent le 3. d'Octobre une cessation d'armes, qui leur fut accordée pour trois jours, afin de conférer de la capitulation, dont les articles

1691. cles ne furent arrêtés que le 13., & le 14. la ville défenduë par *Boisselot* fut livrée aux Anglois.

Le Comte *de Château-renaud* ramena sur le vaisseaux de France tous les François, avec les quinze-mille Irlandois de la garnison de Limmerick, conformément à la capitulation; dont les articles sont si singuliers qu'il n'y en a peut-être point d'éxemple dans l'Histoire. Ils paroissent moins des conditions accordées par le vainqueur à une ville qui se rend, que celles qu'elle se préscrit à elle même, & qu'elle force l'ennemi d'accepter.

Le Marquis *de Villars*, qui depuis quelques années étoit éloigné de la Cour, demanda la permission d'y aller passer quinze jours: le Roi le reçut avec bonté & lui donna de grandes marques de la satisfaction qu'il avoit de ses services.

Un de ses premiers soins fut de s'assurer l'amitié du Marquis *de Barbesieux*, qui, quoique très jeune, étoit seul Ministre de la guerre, & par consequent pouvoit beaucoup servir, ou nuire. Le Marquis *de Villars* se trouva d'abord dans

dans une intelligence parfaite avec lui, mais peu de mois après, par l'inſpiration de deux ou trois de ſes favoris, jaloux du Marquis *de Villars*, cette amitié ſe changea en une haine ſi violente, qu'il s'en fallut peu que ce jeune Miniſtre ne le perdît. 1691.

Durant le peu de ſéjour que le Marquis *de Villars* fit à la Cour, il apprit la mort de l'Abbé *de Villars*, ſon frere, qui ſortoit de l'Agence générale du Clergé. Il mourut à Florence : jeune homme d'un mérite diſtingué dans ſa profeſſion, & qui par ſes talens y eût bientôt mérité les premieres places. L'amitié étoit très-vive entre ces deux freres, & cette perte n'a jamais ceſſé d'être ſenſible au Marquis *de Villars*.

Il retourna en Flandre, d'où le Marquis *de Boufflers* partit peu de jours après, & lui laiſſa en ſon abſence le commandement général de la frontiere, que le Marquis *de Villars* alla viſiter. Il reçut à Tournai le Prince Royal de Dannemarck qui fut Roi dans la ſuite : il voyageoit en ce temps-là, & le Marquis *de Villars* le traita magnifiquement.

1691. Le Marquis *de Villars* s'établit à Ypres, où le Marquis *de Boufflers* à son retour de la Cour vint le joindre, & y reçut un courier dont les lettres lui causerent de vives inquiétudes. On le chargeoit de surprendre Ostende; c'étoit un projet formé par quelques Ingénieurs, & remis au Maréchal *de Luxembourg*, qui ne fut pas fâché de donner une commission très-hazardeuse au Marquis *de Boufflers*, qu'il n'aimoit pas. Il le jettoit par là dans la fâcheuse incertitude, ou de refuser une commission que le Roi lui donnoit, ou de faire une entreprise du succès le plus douteux & les plus difficile. Dans cet embarras, il consulta le Marquis *de Villars.* On éxamina tous les plans & projets de ce dessein, & on n'oublia aucun des expédiens qui pouvoient le rendre pratiquable. Il y avoit deux bras de mer à passer, & il falloit que l'heure des basses marées se trouvât quadrer d'abord avec l'obscurité de la nuit, indispensablement nécessaire pour arriver sans être apperçu, & encore avec l'heure à laquelle on devoit traverser une Dune fort étroite, qui arrivoit au pied

pied du bastion sur lequel il falloit grimper, & que les donneurs d'avis soûtenoient très mal gardé. Ce double obstacle s'opposoit trop à la réüssite de l'entreprise, & elle fut estimée impossible, par la longueur du chemin, & par la difficulté des passages. Le Marquis *de Boufflers* en fit voir bien nettement toutes les raisons, & le Roi les approuva. 1691.

Les contributions avoient été bien établies l'hyver précedent, ainsi il n'y eut qu'à se reposer celui-ci. Le Maréchal *de Luxembourg*, qui, après la mort du Marquis *de Louvois*, son ennemi, reprit crédit auprès du Roi, composa l'Armée de Flandre pour les Officiers-Généraux. Il avoit tenté la campagne précédente d'ôter au Marquis *de Villars* le commandement qu'il avoit en Flandre, mais le Roi n'avoit point voulu agréer ce changement. Le Maréchal chercha donc une autre voye pour réüssir, & saisit le prétexe du commandement de la Cavalerie de l'Armée d'Allemagne.

Le *Comte d'Auvergne*, Colonel Général de la Cavalerie, ayant demandé à

1691. venir commander celle de Flandre, étant d'ailleurs ami du Maréchal *de Luxembourg*, réüni avec tous ceux qui étoient ennemis du Marquis *de Louvois*; dès le mois d'Avril le Marquis *de Villars* eut ordre de se disposer à aller servir en Allemagne. Il passa trois semaines à Paris, ou à la Cour, puis il se rendit au camp de Floucheim, près de Mayence, où le Maréchal *de Lorge* avoit assemblé son Armée.

Cette même année mourut le Marquis *de Louvois*, dont nous avons remis à parler ici. Depuis assez long-temps il étoit très-mal avec Madame *de Maintenon*, qui avoit la confiance entiere du Roi. Mr. *de Louvois* étoit très-mauvais courtisan, & combattoit souvent sans ménagement les sentimens & les protections qu'accordoit Madame *de Maintenon*; ensorte qu'il s'apperçevoit dans son travail avec le Roi, qui se faisoit toujours dans la chambre de Madame *de Maintenon*, de beaucoup d'aigreur de la part de Sa Majesté; ce qui lui étoit d'autant plus insupportable qu'il croyoit rendre de grands services.

Un jour le Roi lui parla si durement, 1691.
que *Louvois* se leva avec précipitation, & jetta quelques papiers en disant : *L'on ne sçauroit vous servir*. Le Roi se leva aussi, & s'approcha de la cheminée, où d'ordinaire il mettoit son chapeau & sa canne. Madame *de Maintenon*, qui crut qu'en s'approchant de sa canne il pourroit s'en servir, courut à lui. Cette précaution n'étoit pas nécessaire auprès d'un Prince, dont la modération, & la sagesse étoient bien connuës. *Louvois* sortit, résolu à se retirer. Madame *de Maintenon* lui écrivit le matin, & lui manda de revenir le soir à la même heure qu'il avoit accoûtumé de travailler, de ne faire au Roi ni plaintes ni excuses, en un mot, de ne rien laisser paroître dans sa conduite qui pût rappeller ce qui s'étoit passé. Cependant *Louvois* étoit outré de la plus vive douleur. Il prenoit des eaux de Forges, & étant allé travailler à trois heures après midi chez le Roi, il se trouva mal, revint dans le moment chez lui, s'assit en arrivant, dit, *je me trouve mal*, & mourut. *Fagon*, qui fut depuis premier Médecin du Roi,

1691. voulut croire que *Louvois* avoit été empoisonné, cependant cette opinion ne fut point établie. Le Roi laissa le jeune *Barbezieux*, qui n'avoit que 17. à 18. ans, Ministre de la guerre. Mr. *de Torcy*, qui n'étoit guéres plus âgé, l'étoit en même temps des affaires étrangeres; ce qui fit dire au *Prince d'Orange* qu'il étoit étonné que le Roi eût de si vieilles amies, & de si jeunes Ministres. On ne dit rien ici du caractére ni des talens de Mr. *de Louvois*, parce que dans le cours de ces Mémoires on en a beaucoup parlé.

1692. Dans les premiers jours de la Campagne suivante en Allemagne, il arriva une avanture de déserteurs assez particuliere. Un Brigadier du Régiment de Souternon déserta, & avertit les ennemis qu'un convoi assez considérable partoit d'Altzey, pour venir à l'Armée. Sur l'avis du déserteur, les ennemis firent sortir mille chevaux de Mayence, pour attaquer le convoi. Dans le même temps un Hussard des ennemis déserta, & nous avertit de leur dessein sur notre convoi. On fit aussi-tôt un détachement, pour en assurer la marche.

che. La tête de notre détachement 1692.
rencontra celle des ennemis, & renversa la premiere troupe, où se trouva le Brigadier de Souternon. Il fut pris avec un petit nombre de Cavaliers ennemis, & fut roüé vif le lendemain. Ainsi cette double désertation avoit exposé, & sauvé notre convoi.

Quelques jours après, sur les avis qu'une partie considérable de l'Armée ennemie, qui étoit de l'autre côté du Rhin, l'avoit passé à Mayence, le Maréchal *de Lorge*, qui avoit grande confiance en *Mélac*, Maréchal de Camp l'envoya avec 500. chevaux pour s'informer éxactement si l'ennemi avoit passé à Mayence, comme on le disoit. Rien n'étoit plus aisé à sçavoir, puisqu'un Corps d'Armée, Infanterie, Cavalerie, & canon, ne peut se cacher après avoir passé le Rhin. Cependant *Mélac* s'en étant rapporté à un Bailli du Pays qui le trompa, revint assurer le Maréchal *de Lorge* que la nouvelle étoit fausse. Un quart d'heure après, on sçut non seulement qu'elle étoit véritable, mais que ce Corps d'Armée marchoit à Worms en grande diligen-

1692. ce. *Mélac* fut honteux, & sa fureur s'exhala par ces horribles sermens, dont il avoit coûtume d'effrayer les gens du commun.

Le caractére de cet Officier-Général mérite, par sa singularité, qu'on s'y arrête un moment. Il avoit de l'esprit, de la valeur, & avoit très-bien fait le métier de partisan jusqu'à la dignité de Colonel. Mais ces qualités étoient obscurcies par d'extrêmes défauts; entre autres il avoit celui de vouloir passer pour un Athée, & il soûtenoit qu'il n'y avoit point de Diable, parce qu'il avoit, disoit-il, fait toutes choses au monde pour avoir commerce avec lui, sans y avoir pû réüssir. Le Maréchal *de Duras* l'avoit principalement employé dans ces horribles incendies, qui durerent pendant deux ans. Il avoit éxécuté ces cruelles commissions avec la plus infléxible rigueur; tous les paysans Allemands le croyoient sorcier, & son nom étoit devenu l'effroi des peuples. Satisfait de cette mauvaise réputation, il avoit un peu négligé sur les fins celle d'être terrible aux troupes ennemies. Sa fantaisie étoit de vouloir inti-

intimider nos Intendans, de paroître toujours furieux, & de coucher avec deux grands loups, pour se mieux donner l'air de férocité. Enfin c'étoit un caractére bizarre, duquel ordinairement le Maître & le Général ne tirent pas grande utilité. 1692.

Le faux avis qu'il nous donna sur la marche des ennemis, les sauva; car ce Corps d'Armée de huit-à-dix-mille hommes prêta le flanc par une marche de dix lieuës à l'Armée du Roi entiere; qui pouvant aller aux ennemis par les plus belles plaines, étoit en état d'accabler ces troupes, & de les faire périr dans leur marche. Il étoit même facile de les défaire après qu'elles furent arrivées à Worms, où leur objet étoit d'assurer une tête de pont, lequel ne fut achevé que le jour d'après; & par consequent ils furent un jour sans communiquer avec le gros de leur Armée, qui marchoit de l'autre côté du Rhin à la même hauteur. Leur objet étoit de nous tirer du bas Palatinat, & de nous faire rapprocher de Philisbourg & de Landau.

Nous avions un poste avancé à

1692. Worms, dans une églife ruïnée, où *Lefcoffois*, Lieutenant-Colonel de Normandie, commandoit avec trois-cent hommes. Les ennemis l'attaquerent. *Lefcoffois* fe défendit courageufement, tua cinq-à fix-cent hommes des ennemis ; mais à la fin le pofte fut emporté.

L'Armée du Roi partit de Flonheim, & marcha au travers des plaines. Si elle eût cherché les ennemis, elle pouvoit les attaquer avec grand avantage ; car leur pont n'étoit pas fait, ni par conféquent leur jonction avec le gros de leur Armée, qui étoit de l'autre côté du Rhin. Mais nous ne voulions pas d'action ; & le jour d'après, fans la vivacité & l'application du Marquis *de Villars*, trois-mille chevaux, commandés par le Comte *de Lippe*, n'auroient pas payé fi cher la faute qu'il fit d'approcher affez inconfidérément de l'Armée du Roi. Le Comte *de Lippe* croyant apparemment qu'elle s'étoit éloignée, paffa avant le jour le ruiffeau de Pfedersheim, qui nous féparoit des ennemis, & le Marquis *de Villars* allant aux gardes de Cavalerie, les trouva

à 300. pas de ce Corps des ennemis. 1692.
Nos Dragons avoient monté à cheval ſans ordre, & nos gardes étoient ſoutenuës de trois eſcadrons de Cavalerie. Ainſi le Marquis *de Villars* trouva quinze eſcadrons tout prêts, dans le temps même que les ennemis ayant recounu que l'Armée du Roi étoit dans ſon camp, & par conſequent qu'ils avoient fait une faute capitale de paſſer le ruiſſeau, ne ſongeoient qu'à le repaſſer diligemment.

Le Marquis *de Villars* profita de l'occaſion, & ſans perdre un moment, il ordonna aux deux eſcadrons de Dragons de s'étendre ſur la gauche, & de ſortir d'un fond qui les couvroit, pour faire croire aux ennemis qu'il venoit des troupes de pluſieurs endroits & que l'Armée du Roi s'ébranloit. Il marcha aux ennemis avec le reſte, les prit à moitié paſſés, en tua un fort grand nombre, & fit plus de 300. priſonniers, parmi leſquels étoient deux Colonels.

Deux jours après, le Maréchal *de Lorge* alla ſe promener ſur les hauteurs de Pfedersheim, ſuivi de la plûpart

1692. des Officiers-Généraux. Il ſçavoit que l'on avoit murmuré aſſez dans l'Armée, de ce qu'il n'avoit pas attaqué les ennemis; il voulut faire voir que cela n'étoit pas facile, & on ſe contenta de lui répondre avec le reſpect dû à un Général. Mais preſque dans le même-temps les ennemis ſurprirent un de nos couriers; ils virent nos lettres, & renvoyerent au Maréchal *de Lorge* celle de l'intendant *la Font*, qui expliquoit aſſez naturellement ce que preſque toute l'Armée avoit penſé ſur la poſſibilité de défaire ce Corps d'ennemis, qui repaſſa le Rhin, & qui peu de jours après le paſſa encore à Spire avec le reſte de l'Armée.

Celle du Roi fut jointe par un Corps aſſez conſidérable de nos Irlandois, que le Marquis *d'Huxelles* ramena de Briſac, & il y eut des eſcarmouches autour des ruïnes de Spire que les ennemis occupoient. Mais, comme je l'ai déja dit, nous ne cherchions pas d'action. L'Armée Impériale, commandée par le *Landegrave de Heſſe*, & le Marquis *de Bareith*, auſquels elle avoit peu de confiance, & dont

dont tous les Généraux, ſurtout quelques autres Princes de l'Empire, étoient aſſez mécontens, ne vouloit pas non plus combattre, & tout ſe paſſoit en mouvemens ſans aucun objet principal. Les ſeuls Houſſards approchoient l'Armée du Roi, inquiétant nos gardes & nos fourages. Le Marquis *de Villars* ayant ſervi dans les Armées de l'Empereur, connoiſſoit mieux qu'un autre l'eſprit de guerre particulier à ces ſortes de troupes, qui eſt de n'attaquer preſque jamais celles qui ſe tiennent enſemble, mais de pouſſer vivement ce qui ſe débande. Cette connoiſſance lui fut utile dans la conjoncture préſente. Un jour ayant trouvé nos fourageurs preſſés par les Houſſards, il fit avancer deux troupes de Gendarmerie au milieu d'eux. *Charron*, Sous-Lieuttenant des Ecoſſois, accourut lui dire qu'il alloit perdre leurs Gendarmes. *Monſieur*, lui répondit le Marquis *de Villars*, *quand je ne ſçais que faire le matin, je ſuis bien aiſe de m'amuſer en faiſant tuer douze ou quinze Gendarmes. Apprenez*, continua-t-il *comment il faut ſe* 1692.

con-

conduire avec les Houſſards. En mê-
1692. me temps il ſe mit à la tête de ces deux troupes de Gendarmerie, & leur fit mettre le mouſqueton haut, & leur dit : *Que perſonne ne tire, excepté ceux que je marquerai moi-même.* Enſuite il donna ordre à quelques-uns de ceux qui étoient les plus ſûrs de leur coup, d'ajuſter autant qu'ils pourroient, avec un feu médiocre, ceux des Houſſards qui les approcheroient le plus. Par ce moyen il écarta les plus empreſſés des Houſſards, après quoi il envoya une des deux troupes de Gendarmerie ſe placer 200. pas derriere lui & ſe retira lui-même avec la premiere, faiſant toujours tirer quelques coups, mais ſans que perſonne ſortît des rangs. Ainſi il regagna le gros de l'eſcorte, ſauva les fourageurs, & donna une leçon à la Cavalerie ſur la conduite néceſſaire devant un ennemi qu'on ſçait auſſi éloigné d'attaquer des troupes enſemble, que dangereux & prompt à ſuivre ce qui eſt ſéparé devant lui.

L'Armée du Roi paſſa le Rhin peu de jours après, celle des ennemis

étant

étant ſéparée par quartiers derriere Pfortzheim. Le ſeul *Duc de Wirtemberg* ſe tint avec 3000. chevaux deux lieuës en deçà de cette petite ville, ſe croyant aſſez bien poſté pour ſoûtenir, ou du moins pour avoir le temps de ſe retirer. Le premier lui étoit impoſſible, le ſecond dépendoit de lui, puiſque nous marchâmes en plein jour l'Armée entiere. Le Marquis *de Villars*, perſuadé que les ennemis n'attendroient pas, demanda pour les amuſer 2000. chevaux au Maréchal *de Lorge*. On les lui refuſa, pour ne point uſer de ſurpriſe avec un ennemi plein de franchiſe, ou pour mieux dire d'imbécillité dans la guerre. Celle de M. l'Admiſtrateur fut pouſſée au plus haut point, puiſqu'il ne ſongea à ſe retirer, que quand l'Armée du Roi qui avoit marché très-gravement ſur ſix colomnes, fut ſur le bord du ruiſſeau qui le ſéparoit de nous. Alors ſa retraite fut précipitée; le Marquis *de Villars*, les Comtes *de Tallard* & *de Coigny* ſe mirent à la tête des premiers troupes: on paſſa le ruiſſeau en divers endroits, & cette action ne fut pas un

1692.

com-

1692. combat, mais une chasse de levriers. Plus de 500. des ennemis resterent sur la place, on en prit un plus grand nombre, le *Duc de Wirtemberg* tomba entre les mains du Marquis *de Villars*, qui, au retour des Armées de Hongrie, avoit passé deux ans auparavant chez lui, & le connoissoit fort. Ce fut une consolation pour ce Prince de se voir d'abord en sûreté, entre les mains de personnes de connoissance.

Il demeura sept à huit jours dans l'Armée du Roi, après quoi on reçut ordre de l'envoyer à la Cour. Durant ce court intervalle, il entretenoit le Marquis *de Villars* de toutes les fautes qu'avoient faites les Généraux des ennemis. Entre autres circonstances, il lui racontra que leur Armée ayant passé le Rhin à Spire, il y eut un grand débat entre le *Landgrave de Hesse*, & le *Marquis de Bareith*. Tous deux ayant le premier commandement sur l'aîle droite & l'aîle gauche, l'un & l'autre se disputoient d'avoir la droite. Pour les accommoder, on trouva enfin l'expédient de dire deux

Corps,

Corps, ſans jamais proférer, ni le mot de *droite*, ni le mot de *gauche.* Le *Duc de Wirtemberg* aſſura le Marquis *de Villars* qu'étant allé complimenter les deux Généraux ſur ce bel expédient qui finiſſoit la querelle, il leur avoit dit : *Meſſieurs, vous avez fait deux Corps, ne pourriez-pas trouver une tête?* 1692.

Après la défaite du *Duc de Wirtemberg*, l'Armée des ennemis s'approcha du bas Neckre, & nous laiſſa la liberté de pouſſer les contributions auſſi loin que l'on voûlut. On envoya des partis fort avant dans le Pays, & comme ils rejoignoient l'Armée, on apprit que le *Landgrave de Heſſe* avoit inveſti Ebernbourg. Le Maréchal *de Lorge* marcha au ſecours, & le Marquis *de Villars* lui demanda 2000. chevaux, pour approcher diligemment d'un ennemi, qui ſelon toute apparence levroit le ſiége à l'arrivée de l'Armée du Roi, & qui n'étant point troublé ni arrêté dans ſes mouvemens par l'approche d'une tête d'Armée, auroit aſſez de loiſir pour ſe retirer tranquillement. Le Maréchal refuſa

1692. fusa la proposition, & l'on marcha avec toute l'Armée, la Cavalerie ayant l'avant-garde, & marchant sur deux colomnes.

Dans cette marche de Cavalerie, il arriva une chose assez surprenante, & assez singuliere pour être rancontée. La nuit étoit fort obscure, après avoir passé le ruisseau de Pfedersheim on trouvoit une plaine de plus de quatre lieuës, & les colomnes étoient de près de 50. escadrons chacune, marchant à même hauteur. Il arriva que celle de la droite se trouva toute entiere sur la gauche, & celle de la gauche sur la droite, sans qu'aucun escadron se fût coupé, ensorte que la colomne de la droite entendant la marche d'un fort gros Corps, où il ne devoit y avoit rien, crut qne les ennemis avoient passé à Mayence, & nous approchoient. On reconnut bientôt que tout étoit ami, mais on ne pouvoit imaginer un mouvement si extraordinaire, ni comment 50. escadrons avoient passé de la droite à la gauche, sans le remarquer eux-mêmes. Il arriva sans doute qu'une des colomnes

nes fit halte, & que l'autre prenant à droite imperceptiblement ſe trouva déplacée. 1692.

A la pointe du jour, nous apprîmes que le ſiége d'Ebernbourg étoit levé, que le *Landgrave de Heſſe* ſe retiroit avec précipitation & en deſordre vers Bingen, où étoit ſon pont ſur le Rhin.

La Campagne finit par ce dernier mouvement, & le Marquis *de Villars*, deſtiné à aller commander en Flandre, paſſa par la Cour. Durant les trois ſemaines qu'il y demeura, le Roi eut la bonté de lui marquer combien il étoit ſatisfait de ſes ſervices.

L'année 1693. commença par le ſiége de Furnes, que le Marquis *de Bouflers* entreprit dans les premiers jours de l'année & par un temps très-fâcheux. Le Marquis *de Villars* fut chargé d'obſerver les mouvemens des ennemis, pour couvrir les Pays du Roi qui n'étoient pas ſoûmis aux contributions, & pour aſſurer en même temps l'entrepriſe de Furnes. Pour cela il marcha vers Courtrai, ſe tenant entre l'Eſcaut & la Lis, juſqu'à ce qu'il vît le par- 1693.

1693. ti que les ennemis prendroient ſur les premieres nouvelles de l'inveſtiture de Furnes.

Mr. *l'Electeur de Baviere* parut d'abord, par quelques mouvemens des garniſons de Bruxelles, de Namur, & de Gand, vouloir marcher à Courtrai; ce qui obligea le Marquis *de Villars* à ſe tenir près de cette Place. Mais ſur la réſolution que prit l'Electeur de marcher à Nieuport, pour tenter le ſecours de Furnes, le Marquis *de Villar* s'avança très-diligemment vers Dunkerque. Dans la marche on lui confirma que *l'Electeur de Baviere* raſſembloit toutes ſes forces ſur Nieuport. Le Marquis *de Villars* ſe hâta d'arriver avec la tête de ſes troupes à Dunkerque, & alla de ſa perſonne à Furnes, dont il trouva les avenuës ſi bien fermées aux ennemis, qu'il ne douta pas du ſuccès prompt & aſſuré de l'entrepriſe. Auſſi la Place ſe rendit-elle le 7. de Janvier. Le temps étoit horrible, & la garniſon Hollandoiſe avoit même peine à traverſer le camp, tout étant inondé, les tranchées pleines d'eau; ce qui devoit rendre les enne-

mis

nis un peu honteux de leur mauvaise défense. 1693.

Pendant toute cette expédition, le Roi avoit donné au Marquis *de Villars* le commandement général de toutes les troupes que l'on pouroit tirer de la Meuse & de toutes les Places de Flandre, pour s'en servir, suivant les besoins, pour assurer les Lignes, Courtrai, & les frontieres, & pour en fortifier aussi l'Armée du Marquis *de Boufflers*, aux ordres duquel il étoit.

Les ennemis ayant abandonné Dixmude, le Marquis *de Villars* le fit occuper d'abord par 500. hommes, & ensuite il y mit un assez grand nombre de troupes pour être en état de le soûtenir. Après le siége de Furnes, le Marquis *de Boufflers* eut ordre de se rendre à la Cour, & le commandement de Flandre fut continué en son absence au Marquis *de Villars*.

Il apprit alors que Sa Majesté l'avoit fait Lieutenant-Général, & peu de jours après, qu'il étoit destiné à servir en cette qualité dans l'Armée d'Allemagne, & à commander la Cavalerie.

1693. Le Roi fit dans le même temps une promotion de ſept Maréchaux de France, qui étoient Mrs. *Choiſeuil*, de *Joyeuſe*, de *Villerot*, de *Tourville*, de *Noailles*, de *Boufflers*, & *de Catinat*: tous gens de mérite, mais dont aucun n'avoit gagné de bataille, ni même commandé à aucune grande action, ſi ce n'eſt Mrs. *de Tourville* & *de Catinat*. L'un étoit Vice-Amiral, & eſtimé un des meilleurs hommes de mer qu'il y eût en ſon temps; l'autre avoit gagné la bataille de Staffarde, homme ſimple, modeſte, ſe renfermant dans une humilité qui avoit contribué de beaucoup à ſon élévation. Il refuſa même, étant Maréchal de France, d'être Chevalier de l'Ordre, avec bien moins de raiſon que n'en auroient eu pluſieurs, qui pourtant n'en avoient pas fait difficulté dans la derniere promotion.

Les Maréchaux *de Joyeuſe* & *de Choiſeuil*, gens de naiſſance illuſtre, & d'un grand courage, avoient paſſé juſqu'à l'âge de 65. à 66. ans dans les emplois de ſubalternes, où il eſt difficile, quand on y reſte ſi longtemps, d'ac-

d'acquerir l'élévation, le génie de commandement, & le courage d'esprit, si nécessaires pour tenir le timon avec dignité & avec succès. Il arrive même très-souvent que ceux qu'on a vû briller dans les secondes places, se trouvent accablés du poids de la décision, à laquelle celui qui commande est obligé, & quelquefois contre les conseils de la plupart des gens qui l'environnent. 1693.

Le Maréchal *de Villeroi* étoit né avec du courage, avec un air de hauteur qui imposoit, & avec les talens d'un homme de Cour; mais il a eu peu de fortune dans la guerre, dont le Chevalier de Lorraine, son allié, l'avoit fort pressé de se retirer. Le Roi avoit un grand goût pour lui, & d'autant plus fort qu'il avoit été élevé auprès de Sa Majesté comme fils de son Gouverneur. Cette amitité conçuë dès la premiere jeunesse étoit devenuë comme naturelle; peut-être même auroit-elle effacé l'inclination du Roi pour Mr. le *Duc de la Rochefoucault*, si la grande assiduité de celui-ci, & les galanteries de l'autre, qui ne lui

1693. lui permettoient pas la même exactitude, n'avoient donné au *Duc de la Rochefoucault* un air de supériorité dans la faveur.

Le Maréchal *de Boufflers* étoit homme d'un très-grand courage, & d'une application infinie. Son zèle pour le service, son attachement pour les Généraux sous lesquels il avoit servi, & son mérite reconnu dans un grand nombre d'occasions particulieres, lui avoient attiré leur estime. Il ne se fioit pas à ses lumieres, & vouloit surmonter, par un travail de corps & d'esprit au-dessus de l'homme, ce qu'il croyoit que la vivacité & un genié supérieur pouvoient donner de préférence sur lui à ses confréres.

Le Maréchal *de Noailles*, élevé par son pere à une extrême assiduité auprès du Roi, avoit cependant voulu servir, & arriver au commandement des Armées. Mais ses infirmités le lui firent quitter d'assez bonne heure, & ne lui permirent pas de continuer les fonctions de la dignité qu'il avoit obtenuë.

Pour revenir au Marquis *de Villars*, dès

dès qu'il se vit destiné à servir dans l'Armée d'Allemagne, il quitta la Flandre, & alla passer trois semaines à la Cour. Il eut ordre de se rendre sur le Rhin dans le 15. de Mai. 1691.

La Campagne fut ouverte par le siége d'Heidelberg, dont il n'y eut que le Château qui pût faire quelque résistance. Elle fut même assez legére. Le Gouverneur, Commandeur de l'Ordre Teutonique, se rendit le septiéme jour. En punition de s'être défendu si mal, il fut mis au Conseil de guerre par les ennemis, & condamné à être dégradé des armes : espece d'infamie, plus affreuse que la mort même à un homme d'honneur. Nos troupes pillerent & brûlerent la ville d'Heidelberg, malgré tout ce que les Officiers purent faire pour la conserver : mais, il le faut avouer, la licence étoit extrême dans cette Armée. Le Marquis *de Villars* parla à tous les Régimens de Cavalerie & leur déclara que s'ils n'étoient plus sages à l'avenir, les punitions seroient rigoureuses.

L'Armée passa le Neckre, & avoit ordre de chercher les ennemis. On s'a-

1693. s'avança jusqu'à Schwengenberg, & 2000. chevaux des ennemis, qui étoient en bataille derriere le ruisseau qui porte ce nom, & paroissoient une arriere-garde, ou un gros parti pour reconnoître notre Armée, pouvoient être fort maltraités. Il n'y avoit qu'à saisir le moment de l'arrivée de la tête de l'Armée du Roi, car dès qu'ils eurent reconnu le péril, leur retraite fut prompte.

Dans ce temps-là le Roi envoya *Monseigneur* avec un détachement considérable de l'Armée de Flandre, pour venir commander l'Armée d'Allemagne, & pour la mettre en état, par une si grande augmentation de forces, de pousser celle de l'Empereur, & de donner des loix à l'Empire. On pouvoit espérer ces avantages de l'Armée du Roi, supérieure en nombre & en valeur à celle du Prince *de Bade*. Mais il eût fallu l'attaquer immédiatement après la jonction, & ne pas perdre huit à dix jours que ce Général employa très-utilement à fortifier son camp près de Hailbron, & qui même donnerent à quelques Troupes, qui étoient fort éloi-

éloignées, le loiſir & la liberté de le joindre. 1693.

Enfin à la pointe du jour l'Armée du Roi marcha à celle des ennemis, & ſe plaça de tous côtés à la portée du mouſquet de leur Ligne, cependant dans des fonds où elle ſouffroit peu de canon. Nous trouvâmes que leur droite étoit au village de Sontheim près de Hailbron, le centre à Talheim, & leur gauche retournant vers Hailbron, de maniere qu'ils étoient campés preſque en rond. Leurs retranchemens, qu'ils n'avoient commencés que depuis trois jours, étoient en fort bon état. Ils avoient ajoûté à la bonté naturelle de leur poſte tout l'art poſſible, & manié leur terrain en gens de guerre; enſorte que perſonne ne crut pratiquable de les forcer, & l'Armée rentra dans ſon camp ſur les huit heures du ſoir.

On apprit par divers perſonnes que le plus grand nombre de leurs troupes ne les avoit joint que depuis quatre jours, & qu'ils n'avoient commencé à ſe retrancher que deux jours ſeulement avant l'arrivée de l'Armée

1693. du Roi : Preuve infaillible qu'ils n'auroient pas attendu, si l'on avoit marché à eux aussi-tôt qu'on le pouvoit.

Le Maréchal *de Lorge*, craignant qu'on ne lui imputât les cinq ou six jours que l'on avoit perdus, & qui employés à une marche plus vive, n'auroient pas permis au *Prince de Bade* de nous attendre, proposa plusieurs expédiens pour resserrer les ennemis, & pour leur ôter les communications. Ces desseins, assez difficiles par eux-mêmes, étonnerent la Cour de *Monseigneur*. Le Maréchal *de Choiseuil* fut le premier à dire tout haut qu'ils n'étoient pas praticables; le Marquis *d'Huxelles* fut du même sentiment; les autres Lieutenans-Généraux ne furent pas consultés, & l'avis de presque tout ce qui approchoit *Monseigneur* fut une décision, où le desir d'un prompt retour à Versailles eut la principale part. Le Marquis *de Boufflers*, indécis, ne voulut pas s'opposer à ce torrent, & l'on ne fut plus occupé que du soin de regagner le Rhin.

Cependant on apprit la nouvelle de

la

la bataille de Nervinde, & que l'Armée du *Prince d'Orange* avoit été forcée dans ses retranchemens par celle du Roi, qui pourtant n'étoit pas destinée à de si grands desseins que celle d'Allemagne, fortifiée de l'élite des troupes de Flandre, & qui devoit être animée par la présence de *Monseigneur*. Une action si glorieuse aux troupes de sa Majesté & au Général, étoit bien propre à nous donner quelques regrets sur notre inaction. Mais on étoit déterminé à ne rien faire, & de tels regrets ne la changerent point. 1693.

On vit sous l'autorité de Monseigneur *le Dauphin*, & sous les yeux de trois Maréchaux de France, le plus grand desordre & le plus licentieux libertinage qui ait jamais été. Toute l'Armée étoit en maraude, brûlant les villages & les petites villes; un nombre considérable de Soldats restoient enterrés dans les ruïnes de l'incendie. & les autres dans des caves remplies de vin. Les punitions étoient cependant fréquentes, & il arrivoit quelquefois de faire pendre jusqu'à vingt soldats dans un jour. Mais lorsque le Général

1693. ral n'établit pas une févere difcipline dès les premiers jours, les plus grands éxemples deviennent inutiles dans la fuite.

La Gendarmerie fuivit *Monfeigneur*, & eut ordre de marcher en toute diligence en Italie, pour fortifier l'Armée du Maréchal *de Catinat*, qu'elle joignit deux jours avant la bataille de la Marfaille.

Cependant l'Armée du Roi fe plaça dans les environs de Brifach, en attendant les ordres pour la féparation. Le Marquis *de Villars* demanda une permiffion d'aller pour quinze jours en Dauphiné, remercier un de fes parens qui lui avoit fait une donation de tout fon bien. Cette permiffion demandée au Miniftre de la guerre, en expofant que c'étoit afin de fe rendre plutôt au commandement qu'il plaifoit à Sa Majefté de deftiner au Marquis *de Villars* pendant l'hyver, marquoit en lui une efpérance, un defir, une certitude même d'être employé durant l'hyver, comme les années précédentes.

Le Marquis *de Barbefieux* haïffoit

la

le Marquis *de Villars*, & vouloit servir le Comte *de Montrevel*, fort ami d'une maison où ce Ministre de la guerre étoit fort amoureux. Il forma donc le dessein de perdre le Marquis *de Villars*, & pour cela s'adressant à son pere à Fontainebleau, où étoit la Cour, deux jours avant que le Roi fît les destinations pour l'hyver, il lui dit : *Comment peut faire votre fils ? On le promene tous les ans de Flandre en Allemagne avec tout son équipage*; *a-t-il de quoi le nourrir dans les cabarets ? Il n'a point de Gouvernement, il lui est impossible de servir de cette maniere là.* Le Pere du Marquis *de Villars* ne fit que convenir de ce discours, que Mr. *de Barbesieux* rapporta sur le champ très-malicieusement au Roi ; comme si dans le fonds le Marquis *de Villars* eût refusé de servir à moins qu'on ne lui donnât un Gouvernement. L'on ne gagnoit pas le Roi par de telles manieres : le Commandement de Flandre fut ôté au Marquis *de Villars*, & donné au Comte *de Montrevel*. La liste des Généraux, employés pendant l'hyver, parut le jour d'après. Le Pere du Marquis

1693.

1693. *de Villars*, qui n'y vit point le nom de son fils, reconnut aussi-tôt la perfidie du Ministre, & alla parler au Roi, qui lui répondit très-séchement; *qu'il avoit plus d'Officiers-Généraux qu'il n'en pouvoit employer.*

Heureusement pour le Marquis *de Villars*, son Pere reçut une lettre de lui le jour même, par laquelle il lui mandoit, qu'espérant bien que le Roi lui feroit l'honneur de l'employer comme les hyvers précédens, il avoit demandé un congé au Marquis *de Barbesieux* pour prendre le temps des quartiers de fourage, & pouvoir se rendre en Flandre, où il comptoit servir dans les premiers jours de Novembre. Le Pere du Marquis *de Villars* pria *Niel*, premier Valet-de-chambre du Roi, de faire ensorte que Sa Majesté jettât les yeux sur cette lettre. En même-temps il lui rapporta le discours que lui avoit tenu le Marquis *de Barbesieux*, la réponse qu'il lui avoit faite, & dont ce Ministre s'étoit servi comme si le Pere de *Villars* l'avoit tenuë de son fils même. Le Sr. *Niel*, très-homme d'honneur, & qui vit claire-ment

ment le manége du Marquis *de Barbesieux*, suivit les sentimens de vertu qui lui étoient naturels, & fit lire la lettre du Marquis *de Villars* à Sa Majesté. Le Roi la vit avec satisfaction, & dès le jour d'après déclara au Marquis *de Barbesieux* qu'il donnoit le Gouvernement de Fribourg & du Brisgaw au Marquis *de Villars.* Il est aisé de s'imaginer combien le Ministre fut surpris de voir tomber une grace considérable, sur un homme qu'il se réjouissoit d'avoir perdu. Le jour suivant le Roi dit encore à *Barbesieux : Je ne veux pas que* Villars *soit inutile, envoyez-lui un courier en Dauphiné, où je sçais qu'il est, & mandez lui qu'il se rende dans mon Armée d'Italie.* 1693.

Il faut raconter de suite tout ce qui se passa sur le sujet du Marquis *de Villars.* Jamais le Ministre ne pût consentir à lui mander, même par le courier qu'il lui dépêchoit pour le faire passer en Italie, que le Roi lui avoit donné un Gouvernement. Ainsi le Marquis *de Villars* n'en apprenant point la nouvelle par le Ministre de la guerre, organe naturel des volontés du Roi,

1693. il doutoit encore de ce que son pere lui avoit mandé, & n'osoit remercier Sa Majesté. Cependant toute la Cour lui faisant des complimens, il adressa à son pere une lettre pour le Roi; mais il n'en reçut jamais un mot par le Marquis *de Barbesieux*.

La Campagne finit en Italie plutôt que le Roi ne l'avoit espéré, & pensant toujours avec bonté à *Villars*, qu'il ne vouloit pas laisser inutile pendant l'hyver, il ordonna à *Barbesieux* de lui mander, d'aller visiter toute la Cavalerie depuis la Savoye jusqu'en Flandre, suivant par la Comté, par l'Alsace, & par la Lorraine.

Barbesieux ne lui envoya pas cet ordre, ainsi le Marquis *de Villars* revint à la Cour, où son Pere, informé des ordres qu'il devoit avoir reçus, ne s'attendoit pas de le voir arriver. *Que venez-vous faire ici*, lui dit-il? *Le Roi vous a destiné pour aller voir la Cavalerie.* le Marquis *de Villars* lui répondit tout naturellement que, n'ayant oüi parler de rien, il revenoit avec plaisir passer l'hyver à Paris. Son Pere reconnut à ce discours une

une ſuite de la malignité du Miniſtre, qui, après avoir gardé le ſilence ſur le Gouvernement accordé à ſon fils, lui avoit encore caché l'ordre de viſiter la Cavalerie. Il conſeilla donc au Marquis *de Villars* de commencer par s'en expliquer au Roi. Il lui parla en effet, & dit à Sa Majeſté, que, quelque impatience qu'il eût de venir la remercier lui-même des graces dont elle l'avoit comblé, ſur tout des deux ordres différens pour ne le pas laiſſer inutile à ſon ſervice, bonheur qu'il préferoit à tout, l'impatience auroit cédé à ſon devoir, en ſuivant les ordres de voir la Cavalerie, s'il les avoit reçus. Le Roi lui répondit avec bonté qu'un petit voyage ne dérangeroit rien. *Non, Sire*, lui répondit *Villars*, *je n'ai pas reçu l'ordre; il m'arrivera, & je ne l'ouvrirai qu'en préſence de témoins.* Le jour d'après, *Villars* étant dans la Salle des Gardes du Corps avec le vieux *Duc d'Aumont* & Mr. *de Vauban*, un de ſes gens apporta une lettre de Mr. *de Barbeſieux*. Dans le moment il prit ces Mrs. à témoin, les pria de bien éxaminer ſi la lettre 1693.

1693. voit été ouverte. Ils en trouverent les cachets bien entiers, ensuite il l'ouvrit devant eux, & y trouva l'ordre du Roi pour aller visiter la Cavalerie pendant l'hyver. *Villars* entra dans le cabinet du Roi, prit la liberté de lui montrer la lettre, & de lui dire en présence de qui il l'avoit ouverte. Le Roi lui dit : *Mais croyez-vous que ces gens-là*, en parlant du Marquis *de Barbesieux*, *puissent perdre un homme que je connois comme vous ? Sire*, répondit *Villars*, *ces gens-là avoient bien avancé ce dessein, puisqu'ils m'avoient ôté du service, & je prendrai la liberté de dire à Votre Majesté qu'un Lieutenant-Général de ses Armées, quelque zéle & quelque ardeur qu'il ait pour son service, n'ayant l'honneur de lui parler qu'une fois ou deux par an, est en grand péril, quand ce Ministre qui vous parle tous les jours a entrepris de le perdre.*

Il est temps de revenir à ce qui se passa durant le peu de jours que le Marquis *de Villars* fut en Italie. Nous avons voulu conter de suite l'avanture de Cour, qui n'a pas été la seule de cette nature que *Villars* ait eu à essuyer pendant sa vie.

Après l'heureux ſuccès de la bataille de la Marſaille, le Roi vouloit le ſiége de Coni, & que ſon Armée hyvernât au-delà des monts. Le Maréchal *de Catinat* trouvoit ce projet impoſſible, & envoya *Larrey*, Lieutenant-Général, à la Cour, pour en faire connoître les obſtacles. Le Roi perſiſta néanmoins, & fit partir *Chamlay*, homme de confiance, pour éxaminer lui-même, ſi toutes les difficultés qu'apportoit le Maréchal *de Catinat* étoient bien fondées. *Chamlay* penſa comme le Maréchal, & le Marquis *de Villars* trouva en arrivant, la réſolution priſe de repaſſer les monts. Cependant pour ſa propre ſatisfaction, & pour occuper utilement ſon loiſir, il alla ſe promener dans le pays, & voir les villes de Foſſan, Savilan, Raconi, Saluces, & autres lieux. Le pays étoit plein de fourages & de grains, l'Armée des ennemis étoit diſſipée, on avoit ravitaillé Pignerol d'un côté, groſſe Place d'armes au delà des monts, très-propre à ſoûtenir des têtes avancées de quartiers d'hyver, Suſe d'une autre part, & toute la vallée. Le 1693.

ſen-

1693. ſentiment du Marquis *de Villars* étoit de pouſſer des contributions bien avant dans des pays ouverts, mais le Général penſoit autrement. Le parti étoit déja pris, & les repréſentations *de Villars*, qui n'auroient pû qu'aigrir, & très-inutilement, le Général, furent très-modérées.

Il y eut de grands deſordres commis encore par les troupes, pluſieurs petites villes furent brûlées. Celle de Revel, dans la quelle il y avoit une Abbaye de cinquante filles des meilleures maiſons du Piémont, eſſuya toutes les horreurs du libertinage & de l'inſolence du ſoldat. Après ces honteuſes expéditions, & après avoir ruïné un pays dont on pouvoit faire un meilleur uſage, l'Armée repaſſa les monts, & le Marquis *de Villars* revint à la Cour.

En repaſſant par Vienne, il trouva ſon Oncle, l'Archevêque, aſſez mal. Cependant les Médecins l'ayant aſſuré que la maladie étoit ſans péril, il continua ſa route. Ce bon Oncle aimoit uniquement *Villars*, mais dans les derniers momens, preſſé de faire ſon teſ-

ta-

tament, on ne put tirer de lui que ces paroles : *Je donne tout à mon Neveu.* 1693.
Villars n'étoit pas le seul, ainsi la succession lui échappa toute entiere, & il étoit dit qu'il se devroit sa fortune à lui seul.

Le séjour du Marquis *de Villars* à la Cour ne fut que de quinze jours, & il lui fallut éprouver de la part du Marquis *de Barbesieux* de nouvelles marques d'aversion. Sur le prétexte que le Roi avoit destiné trop de Provinces au Marquis *de Villars*, pour y pouvoir visiter durant l'hyver la Cavalerie qui y étoit répanduë, il proposa le Comte *de Marcin* pour partager l'ouvrage. Le Ministre ne pouvoit donner à *Villars* que de certains petits desagrémens, pareils à celui-là ; car ayant un gros Gouvernement, des pensions, & une charge considérable à la guerre, les esprits les plus indisposés contre lui ne pouvoient guéres lui nuire, qu'en diminuant le mérite de ses services.

Cette année finit par le bombardement de St. Malo. L'Angleterre se disposoit depuis long-temps à cette expédition,

1693. dition, & les préparatifs en étoient terribles. Le seul nom de *Machine infernale*, qu'on donna à un bâtiment qui devoit tout embraser, fit concevoir une idée affreuse de cet armement. Mais le succès ne répondit pas à l'espérance des ennemis, & tout ce grand appareil qui coûta des sommes prodigieuses à l'Angleterre, ne causa presque aucun dommage à la France.

1694. La Campagne de 1694. s'ouvrit les premiers jours de Juin. L'Armée passa le Rhin à Philisbourg, & Mr. le Maréchal *de Lorge* dit, que les intentions du Roi étoient que l'on poussât celle des ennemis. Il est vrai qu'elle étoit commandée par un grand Général, qui étoit le *Prince de Bade*, mais elle étoit fort inférieure en nombre & en qualité à l'Armée du Roi. Cependant le *Prince de Bade* nous attendit près de Wisloch, dans une poste qu'il crut assez bon, pour ne pas craindre d'y être forcé.

Mr. le Maréchal *de Lorge* marcha le 25. de Juin dès la pointe du jour à St. Lehne & Root. Le Marquis *de Villars* étoit Lieutenant-Général de jour, &

& s'avança aux gardes que postoit *St. Fremont*, Maréchal-de-Camp. Les Houssards des ennemis pousserent vivement la plus avancée, mais soûtenuë par trois autres, & par les Régimens de Cavalerie du Châtelet & du Bordage, qui rechasserent les ennemis à leur tour. Cependant nos Cavaliers s'étant débandés malgré les ordres, revinrent avec quelque confusion; les escadrons du Châtelet & du Bordage se placerent dans une petite plaine, & les ennemis repasserent le ruisseau de Wisloch. Le Maréchal *de Lorge*, étant arrivé dans ce temps-là, voulut que l'on essayât de passer ce ruisseau. Le Marquis *de Villars*, Mrs. *de St. Fremont* & *Barbesieres* marcherent à la tête des troupes. On trouva le ruisseau assez difficile, & les ennemis faisant un fort gros feu, le Marquis *de Villars* vit bien qu'il falloit forcer le passage dans le moment, ou se retirer. 1694.

Le Prince *de Bade* étoit lui-même à la tête de ses troupes, & quoiqu'il n'eût pas résolu d'engager une bataille, son Armée étant bien postée à un quart

de

1694. de lieuë de-là, il étoit pourtant fort aisé de nous arrêter.

Le Marquis *de Villars* ordonna à un des escadrons de Merinville, commandé par *la Vallete*, dont il connoissoit la valeur, de forcer le passage du pont, & à quelques Dragons de tâcher de passer le ruisseau plus bas. Lui-même à la tête d'un autre escadron de Merinville, suivi de *St. Fremont*, & du Marquis *Daverne* qui commandoit les Dragons de l'Armée, il se jetta dans le ruisseau assez facheux par sa hauteur & par des fonds marécageux, il enfonça les ennemis, dont on tua un fort grand nombre, & les poussa jusques près de leur camp. Le Marquis *Daverne* fut tué dans le ruisseau même; *Mercy*, Général des ennemmis fut pris, & se trouva sous les pieds du cheval du Marquis *de Villars*. Il étoit legérement blessé.

Cette action ne laissa pas d'être glorieuse aux troupes du Roi, celles des ennemis étant animées par la présence du Prince *Louis de Bade*. D'ailleurs c'étoit le commencement de la Campagne, & il est avantageux de bien débuter.

Ce-

Cependant après ce petit succès on résolut de repasser le Rhin, sans aucun objet principal ; & une des plus belles Armées du Roi ne fit le reste de la Campagne que consommer des fourages, au lieu que se tenant au-delà du Rhin, elle y étoit plus glorieusement, & poussoit au moins des contributions au-delà des montagnes noires. On pouvoit même tenter de faire prendre Villingen, qui nous eût donné la tête du Danube. 1694.

Le Marquis *de Villars* très-occupé de l'intérêt du Roi, & de la gloire de ses armes, plus vif peut-être qu'un autre sur l'inutilité, ne craignoit point de représenter que celle où il voyoit les troupes étoit très-préjudiciable. Ses remontrances ne plurent pas, & une opposition de sentimens lui suscitoit souvent des ennemis. Enfin la Campagne entiere se passa, comme on l'a dit, à consommer des fourages, & les dernieres semaines furent même extrêmement dures pour la Cavalerie, par les longs séjours que l'on faisoit d'ordinaire dans les mêmes camps.

Notre tranquillité fut troublée les der-

1694. derniers jours de Septembre, par les avis qui nous furent donnés que le Prince *Louis de Bade* avoit passé le Rhin à Hagenbach, & qu'il s'étoit saisi de cette petite Ville. L'inquiétude ne fut pas legére, & il n'y eut d'autre parti à prendre que de marcher avec la plus grande diligence, pour arrêter les progrès des ennemis, & les empêcher de s'étendre dans le plat pays. Ils n'en avoient pourtant pas l'intention, & le Prince *Louis* nous voyant occupés à rien, voulut s'amuser à un peu plus que rien. C'est ainsi que je nomme un passage, dont il pouvoit faire un meilleur usage. A la vérité ses forces n'étoient pas assez considérables, pour tenir la Lauter devant nous, & nous fermer l'Alsace; ç'eût été un trop grand objet. Mais du moins, après avoir passé le Rhin, il pouvoit détacher 3. ou 4000. chevaux, qui pouvoient remonter toute l'Alsace, mettre tout à contribution, enlever une grande quantité de Baillifs & de gens considérables: après cela s'en retourner par Rhinfeld. Les Louables Cantons n'auroient pas murmuré de voir passer ce Corps une

lieuë

lieuë & demie sur leurs terres, nous les avons accoûtumés, & nous & les Impériaux, à de plus grandes libertés. 1694.

On arriva à Hagenbach, précisément dans le temps que l'arriere-garde des ennemis repassoit les derniers ponts, & on leur prit quelques Cavaliers, & un assez grand nombre de Maraudeurs qui n'avoient pû rejoindre. Dans cette occasion on vit une chose assez ordinaire sur les cruës du Rhin, mais cependant assez surprenante; c'est qu'il baissa de six pieds en quatre heures de temps.

Cette petite avanture terminée, il ne restoit plus qu'à séparer l'Armée. On étendit quelques bataillons le long du Rhin, le Maréchal *de Joyeuse* marcha vers la Moselle avec la plûpart de la Cavalerie, le Comte *de Tallard* sur la Saare. Le Marquis *de Villars*, en attendant la derniere séparation de l'Armée, & le congé que l'on donne aux Généraux, alla voir son Gouvernement de Fribourg; où il éxamina par lui-même, si les avis qu'on avoit eus pendant la Campagne, qu'un Partisan des ennemis, nommé *Pesseman*, avoit

eu

1694. eu intention de ſurprendre le château, pouvoient donner quelque juſte inquiétude. Ce voyage lui donna occaſion d'aller viſiter les entrées des montagnes noires. Il ne les trouva pas d'un accès ſi difficile que l'on le publioit, & dès ce temps-là il prit des connoiſſances qui lui furent utiles dans la ſuite.

Les ordres pour la derniere ſéparation étant arrivés, le Marquis *de Villars* alla paſſer l'hyver à la Cour. Le Roi qui connoiſſoit ſon zéle, & qui avoit quelque bonne opinion de ſes vuës, voulut lui faire l'honneur de l'entretenir dans ſon cabinet. La premiere fois il lui ordonna de faire quelques mémoires ſur les projets de guerre que l'on pouvoit former, & dans la ſeconde audience le Marquis *de Villars* lui préſenta ceux qu'il avoit faits. Le Roi eut la bonté de l'aſſurer qu'il les voyoit avec plaiſir, qu'il en comprenoit les conſequences & l'utilité. Mais comme celui qui penſoit, n'étoit pas à portée d'être chargé de l'éxécution, qu'il y avoit trois Maréchaux de France deſtinés au commandement de l'Armée d'Al-

d'Allemagne, & que d'ailleurs le Miniſtre de la guerre étoit ennemi déclaré du Marquis *de Villars*, ſes idées ne furent point ſuivies. Elles lui furent cependant très-utiles; elles avoient frappé le Roi, & le confirmoient dans le deſſein de l'élever : ce qui arriva quelques années après, & lorſque le Roi, voyant les affaires de la guerre dans le plus grand deſordre en Flandre & en Allemagne, voulut donner le commandement de l'Armée d'Allemagne au Marquis *de Villars*, bien qu'il y eût un Maréchal de France à la tête, & ſix Lieutenans-Généraux plus anciens que lui. 1694.

Cet hyver n'eut donc rien de particulier pour le Marquis *de Villars*, que ces deux audiences particulieres du Roi. Mais on lui fit alors pluſieurs propoſitions de mariage. Sa famille deſiroit avec paſſion qu'il y donnât les mains, & cette raiſon balançoit l'éloignement qu'il avoit pour cet engagement. Il s'y trouva des difficultés qu'il chercha foiblement à ſurmonter, & il partit pour la Campagne de 1695. qu'il fit en Allemagne.

Elle

1695. Elle s'ouvrit à l'ordinaire par le passage du Rhin, & l'on alla camper entre Heidelberg & Philisbourg. Le Maréchal *de Lorge* tomba dangereusement malade, il fut porté à Landau, & le commandement demeura au Maréchal *de Joyeuse.*

L'on s'étendit d'abord, occupant divers postes vers Sintzheim, & sur la route que les ennemis pouvoient prendre pour s'approcher de nous.

Cependant on ne fut pas bien informé de leurs premiers mouvemens, & le Maréchal *de Joyeuse* ayant eu avis sur le midi que le Prince *de Bade* marchoit à nous, dit au Marquis *de Villars* de prendre sur le champ deux-mille chevaux, & d'aller retirer sept à-huit-cent hommes de pied que nous avions répandus dans plusieurs petites Villes, Châteaux, ou Eglises, toutes à deux heures de l'Armée, & sur le chemin des ennemis.

Le Marquis *de Villars* trouva la tête de leur Armée, conduite par le Prince *de Bade.* Il fit retirer les postes d'Infanterie; mais, comme pour assurer leur retraite il avoit fallu s'avancer avec les

deux-

deux mille chevaux, elle étoit difficile. Les Houssards des ennemis commençant à pousser nos dernieres troupes, le Marquis *de Villars* fit ferme avec deux troupes de Gendarmerie à la tête d'un défilé, & arrêta sans peine les premiers Houssards. En même temps il ordonna au Marquis *de Marivaux* de s'éloigner de ce défilé, qui étoit un petit ruisseau aisé à passer, & d'aller au grand trot se mettre en bataille à l'extrémité d'une plaine qui avoit près d'une demi-lieuë d'étenduë ; en sorte que les ennemis, après avoir passé ce petit ruisseau, découvrirent un Corps de Cavalerie considérable qui les obligeoit à traverser cette plaine avec ordre pour s'en approcher.

1695.

Après cette disposition, les Houssards serrant nos deux troupes, le Marquis *de Villars* ordonna à celles-ci de pousser deux-cent pas les Houssards, & de revenir à toutes jambes. Le Marquis *de Villars* les attendit avec une troisiéme troupe, les reçut, & traversa la plaine tranquillement. A peine étoit-il dans le milieu, que les ennemis passerent en foule le premier ruisseau,

1695. & l'on vit bien-tôt une premiere ligne ſe former. Mais comme elle voyoit un gros Corps dans l'extrémité de la plaine, la premiere ligne voulut en attendre une ſeconde. Le Marquis *de Villars* fit repaſſer diligemment le ruiſſeau qui étoit derriere lui à ſa ſeconde ligne, & ſans que l'ennemi pût s'en appercevoir. Ce ruiſſeau étoit plus aiſé à ſoutenir que le premier, & la premiere ligne, à la réſerve de trois troupes, repaſſa auſſi, pendant que le *Prince de Bade* ſe mettoit en bataille dans la plaine. En même temps *Villars* ordonna que tout ce qu'il y avoit de tambours de Dragons battiſſent la marche de l'Infanterie, & que par un grand bruit on fît tout ce qui pouvoit perſuader aux ennemis que la tête de l'Armée de France arrivoit pour le ſoûtenir.

Le *Prince de Bade* traverſa la plaine le plus diligemment qu'il fut poſſible, & s'étendit le long du ruiſſeau qui lui parut défendu par tout ce Corps de 2000. chevaux. Les eſcarmouches furent très-vives : cependant il n'en coûta que dix hommes au Marquis *de Villars*, pour faire une aſſez lon-

longue retraite devant une Armée ennemie, conduite par un Général vif & entreprenant. La nuit arriva, & le Maréchal *de Joyeuſe* vint au-devant de *Villars* qu'il croyoit perdu. 1695.

Le jour d'après, le *Prince de Bade* s'approcha de l'Armée du Roi, paroiſſant vouloir combattre. S'il l'avoit bien deſiré, il n'étoit pas impoſſible d'engager une action. Notre gauche étoit ſoumiſe au canon, & l'on pouvoit, ou la dépoſter, ou l'incommoder fort. On ſe retrancha au plutôt avec quelques épaulemens pour la Cavalerie : la canonade fut médicocre, on demeura aſſez long-temps en préſence, après quoi faiſant divers rettranchemens pour aſſurer notre retraite, elle ſe fit ſans être troublée. L'Armée du Roi repaſſa le Rhin, & alla ſe placer dans le camp favori des Généraux près d'Altzey, où l'abondance & la tranquillité régnoient également. Le Maréchal *de Lorge* étoit toujours conſidérablement malade à Landau, ſes forces furent même longtemps à revenir, & il prit la réſolution de ne plus retourner à la guerre. Le reſte de

1695. la campagne se passa sans aucune apparence d'action.

Le Maréchal *de Joyeuse* envoya le Marquis *de Villars* plus bas que Mayence avec un gros Corps de Cavalerie, pour obliger tous ces Pays à payer plus promptement les contributions en grains & en argent. Comme il se retiroit à la vuë de Mayence, le Général Palfy s'avança avec un gros Corps de Houssards, qui attirerent d'assez vives escarmouches. On poussa les Houssards jusques dans les contrescarpes, il y en eut une trentaine de tués, ou de pris, & le Général Palfy lui-même fut blessé. Cette petite avanture finit la campagne, & le Marquis *de Villars* retourna passer l'hyver à la Cour, où sa famille le pressa encore de se marier. Il y eut même sur cela des propositions assez avancées, mais son peu de penchant pour le mariage étoit toujours un obstacle à la conclusion.

Il fut destiné à servir dans l'Armée d'Italie, où l'on rassembla des forces bien plus considérables que les campagnes précédentes, pour déterminer le *Duc de Savoye* à un traité particulier, &

se disculper auprès de ses Alliés s'il cédoit à la force, ou pour faire des conquêtes, si le traité ne se concluoit pas. 1695.

La Campagne s'ouvrit dès les premiers jours de Juin. L'Armée du Roi se plaça sur le Sangon, & dans le commencement les ennemis qui s'avançoient souvent avec des Corps de Cavalerie & de Dragons, tentoient d'enlever nos gardes, ou de tomber sur nos fourageurs. Tous leurs partis réüssirent mal, & ces petites tentatives leur coûterent toujours du monde sans nul succès. 1696.

Cependant divers inccommodités du Comte *de Tessé* qui l'empêcherent de paroître pendant quatre ou cinq jours, commencerent à faire penser qu'elles pourroient bien n'être pas réelles, & qu'il ne passoit pas le jours & la nuit dans sont lit. On vint même jusqu'à ne plus douter dans l'Armée qu'il n'eût des conférences secrettes avec quelques Ministre de S. A. R. Tout cela nous mena jusqu'au 10. de Juillet, temps auquel une suspension d'armes avec M. le *Duc de Savoye* nous assura le traité conc'u, ou du moins fort avancé.

La suspension d'armes n'avoit été ac-

1696. cordée par le Roi que pour vingt jours, cependant S. A. R. qui demandoit sans cesse de nouveaux délais, la poussa jusqu'au premier de Septembre.

L'Empereur inquiet sur cette négociation, envoya à Turin le Comte *de Mansfeld*, l'un de ses premiers Ministres, pour dissuader le Duc de s'allier avec la France. L'Abbé *Grimani*, qui fut depuis Cardinal, y étoit aussi chargé de la confiance de l'Empereur.

Dans le même temps le *Prince Eugene* étoit à Turin, & le Marquis *de Leganez*, Gouverneur du Milanez, y faisoit de fréquens voyages. Tous ces Généraux & Ministres avoient grand intérêt, s'ils n'empêchoient pas le traité, d'en retarder la conclusion, & de nous faire perdre notre campagne. Son Altesse Royale étoit bien fortement déterminée à conclure, car elle trouvoit de trop grands avantages dans tout ce qui lui étoit offert pour ne le pas accepter. Mais elle avoit peine à rompre ouvertement avec ses anciens Alliés, & surtout à quitter la tête de l'Armée Impériale, pour se mettre d'un moment à l'autre à la tête de celle de France, ainsi

ainsi que son traité l'y obligeoit. De 1696.
son côté le Roi achetoit cette paix trop cher, pour laisser une continuation de guerre en Italie, & il falloit que l'Empereur & l'Espagne signassent la neutralité, ou attaquer le Milanez. Tout se préparoit pour cela, & nous avions abondamment ce qui étoit nécessaire pour y réüssir.

L'Armée du Roi, composée de 62. bataillons & de quatre-vingt escadrons, s'ébranla le 28. d'Août, & prit sa marche sur Turin, pour passer la Doire près de cette ville. Nous fûmes joints par dix bataillons & par 17. escadrons des troupes de M. *de Savoye*. La plûpart des Généraux allerent saluer Leurs Altesses Royales. Le Marquis *de Villars* reçut de grandes marques d'estime de M. le *Duc de Savoye*, qui eut la bonté de lui parler comme informé de ses services. Le Marquis *de Villars* observoit ce Prince avec une grande attention, & dès les premieres conversations publiques, ou particulieres, il reconnut en lui un discernement profond & une grande justesse dans les idées, quelque lenteur dans la parole,

1696. mais jointe à une extrême précision, & il étoit difficile de ne pas démêler d'abord que c'étoit un génie supérieur.

Les troupes de l'Empereur & des Espagnols, bien foibles en comparaison de celles du Roi, parurent vouloir prendre quelques postes près de Casal; mais nous sçavions que ni l'art ni la nature ne pouvoient leur en donner d'assez avantageux, pour tenir devant des forces si supérieurs.

L'Armée passa la Doria-Baltea, très-difficile par sa rapidité, & par la quantité de rochers qui embarrassent le passage, & le rendent très-difficile pour les chevaux. Il y avoit même des endroits où il falloit nager, si peu qu'on s'écartât du gué. Le Marquis *de Villars*, chargé du passage de la Cavalerie, fit mettre au-dessous de l'endroit où l'on traversoit, une ligne de Cavalerie dans les lieux où les chevaux pouvoient se tenir, afin de sauver par ce moyen ceux qui tomboient en passant, & qui étoient emportés par le courant de l'eau. Malgré ces précautions nous perdîmes dix ou douze Cavaliers, & un Maréchal de Logis, que le courant entraîna,

na, & que les Cavaliers placés au-def- 1696.
sous ne purent sauver.

La marche de l'Armée fut lente, & son Altesse Royale obtint encore que l'on n'entroit en action que le 15. jour où elle étoit engagée de venir se mettre à la tête de l'Armée du Roi.

Notre guerre ne pouvoit regarder que le siége de Valence, par la nécessité indispensable où nous étions de nous servir du Po pour le transport de toutes nos munitions. Cette riviere étant même assez basse dans cette saison, ne permettoit que la demi charge aux batteaux.

M. le *Duc de Savoye* ne joignit l'Armée que le 17., & on lui rendit les mêmes honneurs qu'on auroit fait au Roi.

Nous investîmes Valence le 20. Le Comte *de Tessé* demeura de l'autre côté du Po, M. *de Larrey* & Mr. le Grand-Prieur furent dans le quartier de S. A. R. lequel commençoit au Po au-dessus de Valence, & s'étendoit jusqu'à celui du Maréchal *de Catinat*, qui finissoit à une ravine, où étoit à-peu-près le centre de la ligne. Le quartier du

1696. Marquis *de Villars* occupoit les montagnes, qui regardent Aléxandrie. Ensuite Mr. le Marquis *de Vins* tenoit la plaine, depuis le pied des montagnes jusques au Po, au-dessous de la Place, dont les dehors paroissoient en bon état. La garnison qui la défendoit étoit composée de deux bataillons de Lorraine, de deux de Wirtemberg, troupes de l'Empereur, de deux de Steinau, troupes de Baviere, & de six bataillons des troupes de l'Etat de Milan. On jouïssoit d'un temps très-favorable; le canon & les munitions, quoique le Po fût très-bas, arriverent aussi diligemment que l'on pouvoit le desirer. Cependant Mr. *de Mansfeld* & Mr. le Marquis *de Leganez* envoyoient souvent des couriers, & faisoient sçavoir qu'ils étoient prêts à accepter la neutralité : mais il étoit vraisemblable qu'ils ne parloient ainsi, que pour nous amuser, puisqu'ils ne finissoient pas.

Ces négociations continuoient toujours, & outre les couriers du Marquis *de Leganez* & du Comte *de Mansfeld*, les voyages du Marquis *de St. Thomas* à Pavie marquoient également

& le desir de S. A. R. de finir sans action, & la crainte où étoient les ennemis de nous en voir commencer une. 1696.

Cependant on ouvrit la tranchée la nuit du 24. Mr. le *Duc de Savoye*, comptant de voir finir bien-tôt l'opiniâtreté des ennemis, ne laissoit pas de s'exposer, & vouloir faire voir aux François, souvent sans nécessité, que les coups de mousquet ne l'embarrassoient pas : il marchoit à découvert sur le revers de la tranchée, & faisoit enfin ce que l'on pardonneroit à peine à un volontaire qui fait sa premiere campagne.

La ville de Valence nous parut une assez bonne Place, tout se réduisant presque à une attaque. Le Gouverneur étoit ce même *Colmenero* dont on a tant parlé depuis, & qui a changé souvent de maître, demeurant toujours Gouverneur du Château de Milan.

Le siége avançoit : le Marquis *de Villars* commandoit la tranchée le 30. de Septembre, les ennemis firent une sortie considérable. Il marcha à eux avec la tête de la tranchée ; le Marquis *du*

1696. *Châtelet*, Colonel de Cavalerie, les poussa avec son escadron jusques dans le chemin couvert; *Besbre*, son Lieutenant-Colonel, y reçut une blessure très-dangereuse.

Durant ce siége, la garnison d'Aléxandrie, qui étoit très-forte en Cavalerie, cherchoit tous les jours nos fourageurs, & leurs partis de Cavalerie soutenus d'Infanterie, très-aiseé à poster dans un Pays de ravines & fort coupé, réüssissoient assez souvent. Ils en défirent un de trois-cent chevaux, commandé par le Chevalier *de la Feronaye*, très-brave homme, qui fut pris en faisant tous les efforts imaginables pour retenir les Cavaliers ébranlés. Deux Capitaines de Cavalerie furent tués dans la même rencontre.

Quelques jours après, le Sr. *de Mauroy*, faisant la charge de Maréchal de Logis de la Cavalerie, fut battu.

Une seconde fois il marcha avec trois-cent chevaux & trois-cent hommes de pied, pour couvrir un fourage du côté d'Aléxandrie. Mille chevaux des ennemis sortirent de cette Place, pousserent encore M. *de Mauroy*. Le harzard

zard fit que le Marquis *de Villars* se promenant aux gardes de Cavalerie, apperçut ce desordre. Aussi-tôt il fit avancer deux gardes de Cavalerie sur deux petites hauteurs, dont les ennemis ne pouvoient découvrir les derrieres. Ces deux troupes arrêterent leurs premieres, & les Cavaliers poussés, mêlés d'un grand nombre de fourageurs, reconnoissant le Marquis *de Villars*, firent un grand cri. D'eux-mêmes ils torurnerent tête aux ennemis, & ceux-ci ne doutant pas que ces Cavaliers n'eussent apperçû un Corps considérable dans les vallons qui étoient derriere ces deux petites troupes, commencerent à se replier. Le Marquis *de Villars*, profitant de ce mouvement, fit marcher ces deux troupes deux-cent pas en avant,& en fit former une derriere lui des fourageurs qui s'étoient rassemblés, & les ennemis repasserent promptement un ruisseau. Dans ce moment la tête des Régimens de Dragons de Vatigny & de Morsan arriva. Le Marquis *de Vartigny*, très-brave Soldat, s'y rendit, quoiqu'il eût une grosse fiévre; & le Marquis *de Villars* 1696.

voyant

1696. voyant la compagnie se fortifier, marcha aux ennemis, couverts d'un petit ruisseau, & cherchoit à la passer.

Le Maréchal *de Catinat* parut alors, mais tandis qu'il vouloit rassembler un plus grand nombre de troupes pour attaquer sûrement, les ennemis qui n'avoient qu'une grande plaine à traverser pour regagner Aléxandrie, ne perdirent pas un moment à s'y rendre.

Cependant notre siége avançoit, mais l'on trouva plus de difficultés qu'on n'en avoit prévû. La garnison qui étoit forte, comme on l'a dit, nous arrêtoit par de fréquentes sorties, & le terrain souvent très marécageux rendoit nos batteries plus difficiles à établir, & à changer.

Le 7. on tenta le logement du chemin couvert, & en même temps on attaqua une demi-lune, dans laquelle nos Grenadiers entrerent d'abord par la gorge; mais les travailleurs ne suivant pas assez promptement, & les mesures ayant été mal prises, nous abandonnâmes la demi-lune, & nous manquâmes le chemin couvert. Cette mauvaise avanture pouvoit retarder de quelques jours

jours la prise de la Place, mais le Marquis *de S. Thomas* étant revenu le 8. avec la neutralité acceptée, comme nous le desirons, il finit tout ensemble le siége & la guerre. 1696.

Par ce traité, avantageux dans la circonstance présente, la France chassoit d'Italie les Autrichiens en les forçant d'en rappeller leurs troupes, & elle s'ouvroit une porte pour y entrer avec les siennes par le moyen du *Duc de Savoye*, qu'elle avoit détaché de leur alliance & mis dans la sienne. C'est pour cela que l'Empereur & le Roi Catholique eurent tant de peine à y consentir, & que pour les y contraindre il fallut les menacer de faire la conquête du Milanez.

La neutralité acceptée, M. *le Duc de Savoye* quitta l'Armée dès le lendemain matin pour se rendre à Turin, où Mr. *de Mansfeld* arriva le jour d'après. Par le traité les troupes de l'Empereur devoient commencer à marcher le 20. d'Octobre, mais les Généraux promirent verbalement qu'elles s'ébranleroient dès le 15. Elles passerent mille hommes à mille hommes par les Grisons,

1696. ſons, & les troupes du Roi devoient ſe retirer de même à proportion de leur nombre ; de maniere que quand les derniers mille hommes des Impériaux ſortiroient du Milanez, le dernier Corps des troupes du Roi en ſortiroit auſſi. On ſupputa pour cela le nombre de nos eſcadrons & de nos bataillons, & le nombre des leurs. On devoit en attendant fournir du foin dans le Milanez, & point de grain. Les Eſpagnols donnerent pour ôtages Mrs. *de Trivulce* & de *Borgomaneiro* ; le Roi donna Mrs. *de Teſſé* & *de Bachevilliers*. Tout cela devoit ſe rendre à Turin.

Comme les troupes de part, & d'autre étoient plus long-temps à quitter l'Italie que l'on ne l'avoit prévû, le Marquis *de Villars* fut bien aiſe d'aller voir Milan, & mena avec lui le Comte *de Coigny* & le Marquis *de Montperoux*.

Mr. *de Leganez* fit parfaitement bien les honneurs de la Capitale, donna de grands repas, & chargea le Comte *de Colmenero* de conduire le Marquis *de Villars* à la Chartreuſe de Pa-

Pavie, qui eſt la plus grande curioſité 1696.
de tout le Milanez.

Le Marquis *de Villars* voulut aller viſiter le champ de bataille, où François I. fut pris & défait. Enſuite il retourna à Milan, où il trouva le Prince *Eugene de Savoye*, avec lequel il avoit renouvellé connoiſſance dans les guerres de Hongrie. Ce Prince le revit avec joye, & lui a toujours donné des marques ſingulieres d'amitié, que les affaires de guerre qu'ils ont euës dans la ſuite non jamais altérée.

Le voyage de Milan fut court; mais fort rempli de plaiſirs, & l'on alla, ſelon la coûtume du Pays, entendre une très-belle muſique, chantée dans les Couvens par des Religieuſes également belle & galantes.

Le Marquis *de Villars* retourna à Turin, le Marquis *de Montperoux* reſta malade à Arona, & ſe remit cependant en peu de jours. En paſſant à Turin, S. A. R. marqua beaucoup de bonté & d'eſtime au Marquis *de Villars*, qui peu après reprit la route de la Cour.

1696. Cette année fut remarquable par la mort de trois Souverains. Ce furent le Czar *Jean*, *Marie-Anne* d'Autriche Reine Douairiere d'Espagne, & *Jean III.* Roi de Pologne.

1697. Le Marquis *de Villars* fut destiné en 1697. à servir dans l'Armée d'Allemagne, sous les ordres du Maréchal *de Choiseuil*. Ce Général, qui lui donnoit des marques de la plus grande confiance, l'assura qu'il ne vouloit pas faire de campagnes aussi peu remplies d'évenemens que toutes celles qui s'étoient passées, & qu'il s'en ouvroit à lui, afin que de concert ils travaillassent un peu pour la gloire : & tout cela fut mêlé de complimens, qu'il est facile d'imaginer. Le Marquis *de Villars*, en le remerciant de sa confiance, lui dit qu'il avoit toujours pour premier objet le bien du service, & qu'avant que de chercher les actions, il falloit être instruit des intentions de la Cour qui quelquefois avoit intérêt de ne rien hazarder. Le Maréchal assura *Villars* que le Roi paroissoit desirer une action, & *Villars* lui répondit : *Sur ce fondement je*

ne

ne prendrai la liberté de vous la conseiller, qu'avec toutes les précautions possibles. 1697.

Il faut sçavoir que le Maréchal *de Choiseuil* avoit un défaut terrible pour un Général, c'est que réellement il ne voyoit point. Une petite lunette lui aidoit à distinguer tant bien que mal un clocher, une tour, ou quelque autre objet pareil; mais il lui étoit totalement impossible de discerner les mouvemens d'une Armée dans une plaine. Il étoit donc dans la nécessité de se livrer au conseil de quelqu'un, & le Marquis *de Villars* avoit les meilleures intentions pour le bien du service, & pour un Général qui vouloit bien lui donner une confiance sans réserve.

L'Armée du Roi passa le Rhin, & alla camper dans les premiers jours de l'ouverture de la campagne, la gauche à Rastat, & la droite à Kupenheim. C'est le plus beau poste que l'on puisse occuper, soit pour voir arriver un ennemis & l'attendre sans inquiétude, soit pour l'attaquer soi-même, si on croit pouvoir le faire

avec

1697. avec avantage par la ſupériorité, & par la bonté des troupes : & c'eſt préciſémeut le cas où nous étions. L'Armée du Roi, qui avoit devant elle le ruiſſeau de Raſtat, & ſes aîles auſſi heureuſement placées, ne pouvoit craindre une Armée qui lui étoit inférieure d'un tiers.

Quelques jours après, nous apprîmes que l'ennemi étoit venu camper derriere Durlach. Alors le Marquis *de Villars* dit au Maréchal *de Choiſeuil : C'eſt à vous à prendre votre parti. L'ennemi ne peut s'approcher de vous qu'en traverſant une plaine de trois à quatre lieuës d'étenduë. Si vous avez deſſein de combattre, il n'y a qu'à tenir de fréquens partis ſur lui, pour être informé quand il paſſera le ruiſſeau d'Etlingue. Celui que vous avez devant vous, dont le fond eſt très-bon, ſe paſſe aiſément, & vous ſerez en état de joindre l'ennemi dans la plaine.*

La réſolution ſuivit de près le diſcours du Marquis *de Villars*, on prépara la marche ſans en parler, & l'on fit les diſpoſitions ſans que perſonne pût pénétrer le deſſein qu'on avoit

Quel-

Quelpues jours après, *Coq-fontaine*, Lieutenant-Colonel de Cavalerie, & bon Officier, nous envoya avertir dès la pointe du jour que le *Prince de Bade* commençoit à passer le ruisseau d'Etlingue. Dans le moment le Marquis *de Villars*, qui étoit déja à cheval, courut chez le Maréchal *de Choiseuil*, & lui dit : *Voilà les ennemis où vous les voulez, je vais joindre Coq-fontaine à toutes jambes, je prendrai 500. chevaux de la droite pour être en état de le soutenir, & pour démêler cependant si l'ennemi se contente de passer le ruisseau d'Etlingue, ou s'il veut marcher jusqu'à nous. Vos dispositions sont faites, vous pouvez en attendant faire passer le ruisseau de Rastat à toute l'Armée, car il vous est égal d'aller attaquer l'ennemi un peu plus ou un peu moins loin dans la plaine.* Le Marquis *de Villars* ne trouva pas au Maréchal *de Choiseuil* toute la vivacité d'un Général, qui après avoir desiré une action, la voit se présenter. Il fut surpris au contraire de voir que le Maréchal vouloit le retenir auprès de lui. *Non*, lui répondit *Villars*, *je vous suis absolument* 1697.

inu-

1697. *inutile ici, & très-nécessaire à la tête de vos premiers partis, afin que vous soyez informé des mouvemens de l'ennemi, & que vous ayez tout le temps de vous étendre. Nous sçavons déja où nous appuyerons nos aîles, ainsi je vais joindre Coq-fontaine à toutes jambes.* Il trouva que l'ennemi avoit à peine passé le ruisseau d'Etlingue, mais qu'il se livroit à une bataille. Il renvoya Officiers sur Officiers au Maréchal, pour l'informer de ce qu'il voyoit, & pour le presser.

Cependant les Hussards des ennemis commencerent à pousser *Coq-fontaine* mais *Villars* ayant fait paroître les 500. chevaux mille pas derriere pour rapprocher le petit Corps de *Coq-fontaine*, & ne se commettre point, il regardoit toujours du côté de Rastat, comptant que la tête de l'Armée du Roi paroîtroit bien-tôt en-deçà du ruisseau. Au-lieu de cela, le Maréchal *de Choiseuil* vint à lui, suivi seulement de quatre escadrons de Gendarmerie. *Mais*, lui dit *Villars*, *nous ne battrons pas les ennemis avec ce que vous amenez. Et votre Armée passe-t elle le ruisseau?*

ſeau? Le Maréchal fut un peu honteux d'avouer que l'on attendoit ſes ordres. *Cependant l'Armée ennemie eſt en marche*, lui repliqua *Villars*, *ſi elle arrive à une demi-lieuë de notre ruiſſeau avant que toute votre Armée ſoit paſſée, bien poſtée, vous ne pourrez faire un ſeul pas en avant, & vous me permettrez de ne plus compter ſur la bataille.* 1697.

Réellement le Maréchal ne fit autre choſe que prendre ſa lunette, lorgner les ennemis tant bien que mal, & à une heure après midi nous retournâmes dans notre camp. De cette ardeur de combattre on paſſa d'abord au ſoin de ſe retrancher ſur les hauteurs de Kupenheim, à la tête du village de Raſtat, & le long du ruiſſeau.

Les ennemis ſe placerent à une portée du canon de nous, & après nous avoir préſenté durant quatre ou cinq jours une bataille, qu'ils voyoient clairement que nous ne voulions pas, ils ſe retracnherent auſſi.

Un jour le Maréchal *de Choiſeuil*, étant ſur les hauteurs de Kupenheim, & ne voyant pas le Marquis *de Villars*,

1697. *lars*, dit fort haut : *J'avois grande envie d'attaquer ces gens-là quand ils ont travarsé la plaine.* Le Marquis *de Villars* s'avança & dit : *Vous auriez très-bien fait, Mr. le Maréchal, & cette envie étoit très-aisée à passer.* Le Maréchal fut fort embarrassé à cette réponse ; car il vouloit au moins partager l'inaction avec le Marquis *de Villars*, qui n'avoit garde de s'en charger dans le public, & qui fut bien aise que l'on sçut qu'il ne l'avoit pas conseillée.

Les Armées demeurerent en présence pendant six semaines, après quoi celle du Roi, qui avoit plusieurs ponts sur le bras du Rhin qui forme la grande Isle du Fort Louis, s'y retira, & alla attendre la fin de la Campagne dans les camps ordinaires de l'autre côté du Rhin.

Nous apprîmes alors la conclusion de la paix général signée à Ryswyk, & il ne fut plus question que de retourner à la Cour.

Le Marquis de *Villars* retourna sa famille plus empressée que jamais à le marier. On lui fit diverses propositions, il demanda des conditions très-rai-

raisonnables, mais les difficultés qui s'y rencontrerent, plus encore son indifférence pour le mariage, le porterent à n'y plus penser, & il ne s'occupa plus que des vûës de négociations qu'on lui ouvroit à la Cour. 1697.

Le Roi Catholique étoit dans un état à ne permettre pas de compter qu'il pût vivre encore un an ou deux, & par sa mort le retour de la guerre que l'on venoit de finir paroissoit inévitable. Comment accorder des Prétendans si puissans, & si difficiles ?

Un intérêt de cette importance agitoit toute l'Europe. Le Roi choisit les Comtes *d'Harcourt*, *de Tallard*, & le Marquis *de Villars*, pour les envoyer en Espagne, en Angleterre, & auprès de l'Empereur, où se devoit traiter ce qu'il y avoit de plus important pour la négociation.

Peu de jours après que le Marquis *de Villars* eût éte destiné à se rendre auprès de l'Empereur, il eut le malheur de perdre son pere. Cette perte lui fut très-sensible. Il aimoit, & honoroit un pere très-respectable, & auquel la fortune seule avoit manqué

1697. pour parvenir à la plus grande élévation. Le Marquis *de Villars* abandonna à sa mere, à son frere, & à ses sœurs, le peu que lui laissoit la succession, & paya de son bien les légitimes, afin de pouvoir retirer quelque chose du patrimoine, dont il laissa la jouïssance entiere à sa mere, Dame d'un mérite distingué par son esprit, par sa vertu, & par sa fermeté.

Il fut question cette année de donner un Successeur au Roi de Pologne, mort l'année précédente. Dom *Livio Odescalchi*, neveu d'Innocent XI. se mit sur les rangs, & offroit des sommes immenses à la République pour obtenir la Couronne; mais la médiocrité de son génie & de ses talens le fit échouer. On parla du Prince *Aléxandre*, second fils du Roi, mais il n'avoit pas l'âge prescrit par les loix, & sa faction étoit si peu accréditée, qu'on obligea la Reine sa mere à s'éloigner de Varsovie pendant la Diette. Tout sembloit disposé en faveur du *Prince de Conti*, lorsque le Nonce du Pape & l'Ambassadeur de l'Empereur agi-

agirent pour le *Duc de Saxe.* Cependant le *Prince de Conti* fut proclamé par le Cardinal *Radzieyovvski*, Primat du Royaume, & deux heures après, *Frédéric-Auguste*, Duc de Saxe, le fut par l'Evêque de Cujavie. Les deux factions dépêcherent chacune un courier aux Princes élûs. L'Electeur arriva le premier, se rendit maître de Cracovie, & s'y fit sacrer par l'Evêque de Cujavie. Le *Prince de Conti* arriva peu après, mais inutilement. La plupart des Chefs de l'Armée de la République avoient été gagnés, & s'étoient attachés à celui qui leur avoit donné, ou promis plus d'argent. Ainsi le *Prince de Conti*, jugeant qu'il n'étoit pas de sa dignité de s'opiniâtrer plus longtemps, prit le parti de se rembarquer, & de repasser en France. 1697.

Pour revenir au Marquis *de Villars*, destiné pour négocier à Vienne, il y mena un équipage d'Ambassadeur quoique les Ministres du Roi auprès de l'Empereur ne pussent avoir que la qualité d'Envoyés Extraordinaires; parce que le tître d'Ambassadeur les 1698.

1698. mettroit en droit de paſſer devant l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, qui fait à Vienne une figure éclatante : l'union des deux branches donnant preſque toujours à un Ambaſſadeur d'Eſpagne la conſidération & le crédit d'un des principaux Miniſtres de l'Empereur. Enfin l'on a toujours compris en France qu'il ne falloit pas avoir auprès de l'Empereur un Miniſtre, qui, par ſa qualité d'Ambaſſadeur, fut dans des démêlés continuels avec l'Ambaſſadeur d'Eſpagne.

Le Marquis *de Villars* fit partir de Paris trois carroſſes à huit chevaux, & quatre chariots attelés de même, & cinq ou ſix charettes pour tranſporter les meubles qu'il envoyoit à Vienne, ſix Pages, quatre Gentils-hommes, avec un grand nombre de Domeſtiques. Cependant comme il s'eſt toujours piqué d'un grand ordre & d'une ſage économie, au milieu des dépenſes convenables aux états dans leſquels il s'eſt trouvé, il prit la liberté de raconter au Roi la maniére dont il en avoit uſé dans cette occaſion. Il démanda à Sa Majeſté ce qu'el-

qu'elle pensoit que pouvoit coûter la conduite d'un tel équipage de Paris à Vienne. Ceux qui étoient auprès du Roi ou pour faire plaisir au Marquis *de Villars*, ou pour approcher de la vérité, estimoient que cette dépense pouvoir monter à 40. ou 50. mille livres; *Messieurs*, leur dit-il *il ne m'en a pas coûté une pistole.* Le Roi surpris de la réponse, lui en demanda l'explication. *Sire*, repondit *Villars*, *pour être magnifique, il faut être économe, & se servir de son esprit.* Le Courtisan ne sçavoit à quoi ce préliminaire alloit conduire, lorsque *Villars* ajoûta: *Sire, lorsque mon équipage est parti, la réforme de votre Cavalerie se faisoit. Votre Majesté sçait que l'on donnoit les chevaux des Cavaliers à* 25. *livres, j'en fis acheter cent à Verdun, Mouson, Châlons, & autres lieux: ils ne me revenoient rendus à Paris, qu'à* 31, *où* 32. *livres. Ils n'y furent que quatre jours, & de Paris à Ulm vingt jours, ainsi aucun de ces chevaux avec la nourriture ne revenoit qu'à* 60. *livres. On les vendit l'un portant l'autre à Ulm* 160. *livres. Par*

1698.

1698. *consequent le gain sur les chevaux défraya le reste du voyage.* Le Roi loua fort le bon esprit & le bon ordre de *Villars*, & dit sur cela que bien des gens soutenoient qu'il se ruinoit à son service, quoiqu'il donnât dix fois plus que ses prédécesseurs n'avoient donné. Cette digression ne sera pas inutile pour faire comprendre l'esprit d'économie du Marquis *de Villars*, qu'il a toujours sçu mettre en usage pour le service du Roi dans le Commandement des grandes Armées qui ont été à ses ordres. En effet il est constant, comme on le verra dans la suite, qu'il épargna au Roi dans la Campagne de Landau & de Fribourg plus de 25. millions.

Nous allons traiter une des plus importantes circonstances de l'Histoire du Marquis *de Villars.* Il va commencer une négociation considérable, dont voici l'occasion.

Le Roi *Louis XIV* & la Reine *Marie-Thérese* avoient renoncé autentiquement à la succession d'Espagne. L'Empereur *Léopold* avoit épousé la Cadette de la Reine, & elle n'avoit

pas.

pas renoncé. Elle n'eut qu'une fille, 1698.
mariée à l'*Electeur de Baviere*, & quoique cette Princesse fût assez mal conformée, elle eut un fils après dix ans de mariage.

Le Roi d'Espagne & l'Empereur convinrent dans la suite de laisser à ce fils les Espagnes & les Indes; mais le Roi d'un côté, & l'Empereur de l'autre, ne prétendoient pas qu'il ne leur revînt aucune portion de cette grande Monarchie. Le Roi ne vouloit pas s'en tenir aux renonciations, & Mylord *Portland*, dans son Ambassade en France, fut informé en partie des desseins de Sa Majesté.

Le Marquis *d'Harcourt*, qui partit le premier pour l'Espagne, fit craindre à cette Monarchie une guerre dangereuse, si Monseigneur *le Dauphin* ou ses enfans n'étoient pas reconnus les principaux héritiers.

On peut juger par-là de la grande agitation où étoit cette Cour. La Reine mere du Roi lui avoit fait faire un testament, & dans la suite la Reine sa femme, de la Maison Palatine, voulut lui en faire faire un autre.

1698. Tout rouloit entre l'Archiduc *Charles*, fils de l'Empereur, & le Prince Electoral de Baviere. Les Espagnols partagés, partageoient aussi l'esprit foible de leur Roi. La Reine n'étoit point aimée; & sa confidente nommée la *Berlipsch*, avec un Religieux son confesseur qui la gouvernoit lui attiroient beaucoup d'ennemis. Le Roi d'Espagne, pressé & tourmenté pour nommer un Successeur, déclara enfin, pour se soustraire à tant d'importunités, qu'il ne prendroit cette résolution qu'en recevant le Viatique à l'approche de la mort. Le Marquis *d'Harcourt* crut que dans cette conjoncture il falloit fortifier le parti qu'il formoit à Madrid, étonner la brigue opposée, & conseiller de faire marcher des troupes. Effectivement l'on en fit avancer sur les frontieres.

Le Comte *de Tallard* de son côté négocioit avec le Roi *Guillaume*, qui traitoit pour la Hollande comme pour ses Royaumes.

Le Sr. *Hop* fut envoyé auprès de l'Empereur, chargé en même temps de tout ce qui concernoit les intérêts

rêts de l'Angleterre & de la Hollande. 1698.

Jusques-là on n'entroit de la part de la France en aucune négociation avec l'Empereur, qui de son côté, voulant persuader à tous ses Alliés qu'il étoit étroitement lié avec eux, ne se hâtoit pas d'envoyer de Ministre auprès du Roi. Ce fut ce qui retarda le départ du Marquis *Villars*, qui ne se mit en route que vers la fin de Juin.

Comme il avoit connu particuliérement le Prince *Louis de Bade* dans les Armées de l'Empereur en Hongrie, & que ce Prince lui avoit marqué beaucoup d'amitié, il se détourna pour aller le voir à Wildbaden, où il prenoit des eaux & des bains, à cinq lieuës de Bade. Dans l'entretien qu'ils eurent ensemble, ce Prince lui parla assez librement sur l'état de la Cour de Vienne. Il étoit Lieutenant de l'Empereur, charge qui égale en quelque maniére celle de Connétable en France, puisqu'elle donne le droit de commander tous les Maréchaux. Mais son caractère de hauteur ne lui per-

1698. mettoit pas une grande liaison avec les Ministres. Il étoit même très-brouillé avec le Comte *de Kinsky*, regardé pour-lors comme le premier en crédit auprès de l'Empereur; & cette inimitié, jointe au peu d'intelligence où il étoit avec les autres, lui attiroit des dégoûts dont il devoit être à couvert par son mérite & par sa naissance, si ces titres pouvoient être un rempart contre la malignité des Courtisans.

Le Marquis *de Villars* passa une journée entiere avec lui, & avec la Princesse de Bade, femme de beaucoup de vertu & de mérite joint à une grande beauté. Ensuite il joignit ses gens près d'Ulm, où il avoit envoyé d'avance préparer trois grands bateaux, pour le porter avec tous ses carosses & ses équipages à Vienne.

Toutes les négociations étoient commencées à Londres, & à Madrid. Les premieres regardoient le partage de la Monarchie d'Espagne, dont Monseigneur *le Dauphin*, *le Prince Electoral*, & *l'Archiduc*, étoient regardés comme les principaux. Le Roi sou-

tenoit les raisons du *Dauphin* comme 1698.
les meilleures, l'Empereur celles de *l'Archiduc*, & l'Angleterre avec la Hollande inclinoient pour le *Prince Electoral*. Dans cette situation, le Roi & l'Empereur, voulant gagner les prétendus arbitres, ne laissoient paroître aucune apparence qu'ils voulussent s'entendre, sans la participation des autres Puissances.

L'Empereur nomma le Comte *de Walstein* pour son Envoyé en France. Ces deux Princes étoient cependant fort attentifs à ne faire aucune démarche trop marquée, de peur que l'un ou l'autre ne rendît ses avances dangereuses, en les découvrant en Angleterre. C'est dans cette disposition des esprits, que le Marquis *de Villars* arriva à Vienne. Le Comte *de Walstein*, fils unique du Grand-Chambellan, & nommé à l'emploi de France, le vint visiter d'abord, & dès le premier jour voulut le mener à une fête dans les jardins de l'Empereur. Le Marquis *de Villars* s'en défendit, sur ce que n'ayant pas encore eu l'honneur de voir Sa Majesté Impériale, il

1698. étoit contre la bienſéance de paroître devant Elle. Le Comte *de Walſtein* lui dit : *Vous avez des places préparées, où vous verrez tout ſans être vû.* Il lui fit même entendre que loin de déplaire par là, il feroit ſa cour.

Villars ſe rendit à ces inſtances : il trouva la femme & la ſœur du Comte *de Walſtein*, accompagnées de trois autres Dames, qui le placerent au milieu d'elles. L'Empereur tourna la tête pour le voir, & le Roi des Romains fit la même choſe pluſieurs fois. De là on le conduiſit à l'aſſemblée, où ſe trouve en dames & en hommes tout ce qu'il y a de plus conſidérable à la Cour ; les Miniſtres, les Ambaſſadeurs y ſont toujours, & l'on y parle quelquefois des affaires les plus importantes.

C'eſt un uſage dans cette Cour, qui ne pouvoit être établi dans celle du Roi à Verſailles, & dont la privation eſt cependant un aſſez grand inconvénient pour ce qu'il y a d'étrangers conſidérables, & même pour les François ; puiſqu'à Paris même on ne ſe raſſemble dans aucune maiſon. A Vien-

Vienne, au contraire, tous les jours l'aſſemblée eſt dans quelque maiſon principale, où tout eſt fort éclairé. On trouve ſix à ſept chambres remplies de tout ce qu'il y a de plus illuſtre par la naiſſance & par les emplois; ce qui eſt au-deſſous de cet état ne s'y mêle pas, & les perſonnes du ſecond étage auſquelles il eſt arrivé de tenter d'y être admiſes, y ont été ſi mal reçuës, qu'elles ne ſe ſont plus expoſées aux mêmes déſagremens. 1698.

Pour entendre mieux ce qui va ſuivre, il importe de donner une idée éxacte de la Cour de Vienne. Commençons d'abord par l'Empereur *Léopold.* Ce Prince, avec un extérieur très-déſagréable, avoit de très-grandes qualités, beaucoup d'eſprit, un ſens droit, de la probité, de la Religion, & une continuelle application aux affaires. On ne pouvoit lui reprocher que de n'être pas aſſez décidé; car quoiqu'il penſât aſſez ſouvent plus juſte que ſes Miniſtres, il ſe défioit un peu trop de ſes lumieres, & ne manquoit jamais par cette raiſon de déférer à la pluralité des ſuffragess. Quoique

1698. que ce Prince ait été chassé de sa Capitale, & souvent réduit aux dernieres extrêmités, son regne à été des plus glorieux, & il a plus étendu les Pays héréditaires, plus fait de conquêtes, que la plûpart de ses Prédécesseurs.

L'Impératrice *Eleonor*, fille de l'Electeur Palatin, étoit une Princesse très-vertueuse, uniquement occupée à servir Dieu, à plaire à l'Empereur, à donner aux Archiduchesses une éducation digne de leur naissance, & à prendre soin des pauvres. Cependant elle vouloit avoir part aux affaires, elle avoit de la hauteur, & protégeoit avec fermeté ceux qui lui étoient attachés. Il falloit même que les Ministres comptassent avec elle, ce qui causoit quelquefois des changemens dans le Ministére.

Le *Roi des Romains* étoit un jeune Prince, violent & emporté dans ses plaisirs. Il avoit de l'esprit, mais il n'étoit pas encore fixé, & pouvoit être également porté au bien ou au mal. Il lui arriva à une chasse, & en présence du Marquis *de Villars*, de montrer

trer un trait d'impatience qui fit de la peine à l'Empereur. Lorſque l'on fit entrer les Ours dans les toiles, il ſortit de la tente où étoit l'Empereur & ce qu'il y avoit de plus conſidérable, pour aller les attaquer. Le Page qui tenoit ſon épieu, ne ſe trouvant pas aſſez près, en fut corrigé par un ſoufflet. L'Empereur en fit quelques reproches à ce Prince, après être rentré ſous la tente, *& ce qui me fait le plus de peine*, ajoûta-il, *c'eſt que les étrangers vous ont vû.* 1698.

L'Archiduc *Charles*, qui n'avoit alors que 17. ans, paroiſſoit d'un naturel bien différent. Il étoit extrêmement doux, & ſur cela l'on diſoit à la Cour que le Roi des Romains avoit la fierté de ſa mere, & que l'Archiduc avoit la douceur & la bonté de la Maiſon d'Autriche.

Pour venir aux Miniſtres, le Prince *de Dietrichſtein* étoit le premier par ſa charge de Grand-Maître; mais ſon âge avancé & ſon eſprit un peu affoibli l'empêchoient de faire aucune fonction du Miniſtére. Il rendit preſque mourant une viſite au Marquis *de Villars*,

1698. *lars*, & ce fut la derniere qu'il fit.

Le Comte *de Kinsky*, Chancelier de Bohême, & le plus ancien Conseiller d'Etat, forma un Conseil, nommé la *Députation*, composé du Comte *de Staremberg*, Président de la guerre, du Comte *de Kaunits*, Vice-Chancelier de l'Empire & chargé des affaires étrangeres, du Comte *Gondaker de Staremberg*, Vice-Président de la Chambre & par consequent à la tête des finances, parce que la charge de Président n'étoit pas remplie. Le Comte *de Kinsky* étant le plus ancien Conseiller d'Etat, cette Députation s'assembloit chez lui; il rendoit compte à l'Empereur des délibérations, & dès là il étoit regardé comme premier Ministre sans en avoir le titre. Il étoit certainement très-digne d'un pareil poste, & par sa grande expérience, ayant été premier Ambassadeur aux Traités de Nimegue & de Cologne, & par son parfait desintéressement, puisqu'à sa mort il se trouva moins riche de 500000. livres qu'il ne l'étoit en entrant dans les Emplois.

Le Comte *de Staremberg*, le plus ancien des Feld-Maréchaux, & Président

fident du Conseil de guerre, étoit déja fort âgé. C'étoit un essentiellement honnête homme, mais ses vûës étoient fort bornées. Il avoit été chargé autrefois de la défense de Vienne, qu'il sauva moins par la fermeté des troupes de l'Empereur, que par la mauvaise conduite des Turcs. 1698.

Le Comte *de Kaunits*, auquel le Marquis *de Villars* avoit eu affaire dans les négociations de Baviere, où ils avoient été opposés pour gagner ou retenir l'Electeur, étoit homme de beaucoup d'esprit, & capable de grands projets. Ce fut lui aussi qui, après la mort *de Kinsky*, succéda à sa faveur.

Le Comte *Gondaker de Staremberg* n'avoit pas encore une réputation formée, à cause de son peu d'expérience; mais on comptoit beaucoup sur ses talens, & il est toujours demeuré dans le Ministère.

Tous ces Ministres de l'Empereur donnoient des marques d'une grande politesse au Marquis *de Villars*; mais suivant l'esprit actuel de la Cour, & conformement aux ordres du Maître, ils ne vouloient pas que le Sr. *Hop* char-

1698. chargé en même temps des affaires d'Angletterre & de Hollande, pût soupçonner qu'on voulut traiter avec le Marquis *de Villars*; & pour lui en ôter toute pensée, ils évitoient de le prier à manger chez eux, quoique tout le reste de la Cour, dames & hommes, vinssent chez lui.

Après les premieres audiences de l'Empereur, le Marquis *de Villars* suivant ses ordres offrit la méditation du Roi pour accélérer la paix avec le Turc, & en parla au Comte *de Kinsky*. Ce Ministre, après avoir reçu les ordres de son Maître, marqua de sa part beaucoup de sensibilité & de reconnoissance pour la bonne volonté du Roi. Il ajoûta que les offres de Sa Majesté seroient acceptées avec joye, si l'on commençoit un traité; mais que celui de la paix avec le Turc étant comme terminé, ce seroit plutôt en retarder la conclusion que de l'avancer, s'il falloit attendre des réponses sur l'offre de cette méditation. Il y avoit peu d'apparence qu'elle pût être acceptée, puisque l'Empereur n'ayant pris encore aucune mesu-

re

re avec le Roi ſur la ſucceſſion d'Eſpagne, il étoit naturel que le Roi d'Eſpagne mourant, la France ſouhaitât l'Empereur plutôt occupé que libre. 1698.

Cependant les Miniſtres de l'Empereur & des autres Puiſſances, qui devoient aſſiſter au Traité de la paix négociée avec le Turc, ne paroiſſoient pas prêts de partir. La Cour preſſoit depuis longtemps le *Prince Eugene* de faire une entrepriſe, & on n'en pouvoit faire que ſur Belgrade, ou ſur Temeswar. La premiere devint bientôt impoſſible, par l'arrivée de l'Armée Turque ſous cette Place; l'autre étoit remplie d'obſtacles, par l'éloignement & la difficulté des convois. D'ailleurs il auroit fallu traverſer différentes rivieres, ſouvent augmentées dans cette ſaiſon par la fonte des neigens, & l'on pouvoit juger ce deſſein impraticable, puiſque le *Prince Eugene* n'en tentoit pas l'éxécution. Cependant les Miniſtres, perſuadés que l'Armée Impériale agiſſant, rendroit les Turcs plus traitables pour la paix, & comme il arrive d'ordinaire, peu em-

bar-

1698. barrassés des commissions difficiles qu'ils donnent à un Général, vouloient qu'il fût dit avant le Congrès que les Turcs pouvoient craindre de nouvelles pertes.

Enfin les Ambassadeurs partirent fort tard. Le Comte *d'Oettingen* fut nommé Chef de l'Ambassade, & il fut réglé que la paix se traiteroit sous des tentes à Carlowitz.

Durant ce temps là il arrivoit divers avis de Madrid que la santé du Roi d'Espagne s'affoiblissoit de plus en plus & à tel point qu'on pouvoit craindre qu'il ne mourût d'un moment à l'autre. Le Comte *d'Harrach*, Ambassadeur de l'Empereur à Madrid, espéra enfin, après diverses allarmes, que le Roi Catholique pouvoit languir encore près d'un an. Cet Ambassadeur avoit son congé, son fils aîné étoit nommé son successeur : il le laissa en Espagne, & partit dès le commencement de Septembre.

Le Prince *de Schvvartzenberg*, Grand-Maître de l'Impératrice, fit au Marquis *de Villars* quelques ouvertures de liaison plus particuliere avec le Roi sur

la

la ſucceſſion d'Eſpagne. L'Evêque de Paſſau, peu de temps après Cardinal, en uſa de même. Mais les ordres du Marquis *de Villars* étoient d'entendre & de ſe charger ſeulement de rendre compte au Roi de ce qui lui étoit confié. 1698.

Quelques temps après, le Comte *de Kinsky*, véritablement premier Miniſtre, lui dit tout bas dans la chambre de l'Empereur: *Nous devrions être meilleurs amis.* Le Marquis *de Villars* répondit en deux mots: *Il ne tiendra pas à moi;* & le Comte *de Kinsky* ajoûta ſeulement, *attendez.* Ce mot de la part du Miniſtre étoit plus important que les longs diſcours des Princes *de Schvvartzenberg* & de Paſſau.

Cependant le mariage du *Roi des Romains* s'avançoit, & la Princeſſe *d'Hanover* étoit préférée. Le Prince *de Salms*, Grand-Maître du Roi des Romains, dont il avoit été Gouverneur, & par ſa femme parent très-proche de cette Princeſſe, n'avoit rien oublié pour faire réüſſir cette alliance. Quelques Miniſtres avoient parlé au Marquis *de Villars* de *Mademoiſelle*, fille

1698. de *Monsieur*, & dont le mariage avec le *Duc de Lorraine* étoit déjà déclaré. Mais ces vûës n'étoient pas celles de l'Empereur, & pour les faire réüssir il n'y avoit pas assez de liaison entre les deux Souverains.

Le *Roi des Romains* avoit une maîtresse qui lui écrivoit assez vivement, & il montra une de ses lettres à un confident, qui en rendit compte au Marquis *de Villars*. La lettre étoit hardie, & tout-à-fait dans le caractére de la Demoiselle avec laquelle le Marquis *de Villars* soupoit quelquefois. Elle s'appelloit *Dorothée de Thaun*: c'étoit une grande personne, assez bien faite, qui avoit passé sa premiere jeunesse, & qui n'en avoit plus les charmes; mais en récompense, elle avoit du courage & de l'expérience, qualités plus nécessaires que la beauté, pour être la premiere maîtresse d'un jeune Prince. Mais celui-ci n'ayant pas grande part au gouvernement, le Marquis *de Villars* ne regardoit pas ce commerce comme important pour le service de son Maître.

Les principales occupations des Ministres étoient de conclure promptement la

la paix du Turc, & de prendre des mesures sur la succession d'Espagne. Leur premiere ressource étoit dans les dispositions de la Reine, toute dévouée à la Maison d'Autriche. Mais ils eurent quelque inquiétude, sur ce qu'on leur manda de Madrid que le Marquis *d'Harcourt*, pour gagner cette Princesse, lui offroit le mariage de Monseigneur *le Dauphin*. Eux, pour faire une contre-baterie, parlerent de la marier avec le *Roi des Romains*. La différence d'âge étoit grande, mais ceux qui vouloient que l'on tentât cette voye de retenir la Reine dans ses bonnes dispositions pour l'Empereur, disoient sur la disproportion d'âge, que la Reine n'avoit que trois ans plus que la Princesse *d'Hanover*, dont le mariage avec le *Roi des Romains* paroissoit résolu. Cependant par cette raison, & par quelques autres, le départ de la Princesse *d'Hanover* fut différé. 1698.

Quant à la paix du Turc, la Pologne & la République de Venise, peu ménagées par les Impériaux, portoient les Ambassadeurs des deux Puissances à y former des obstacles. Mais l'Empereur

1698. reur déterminé à la paix, aussi bien que le Turc, comptoit en voir bientôt la conclusion, malgré ces difficultés. Les ennemis du Comte *de Kinsky*, qui étoient en grand nombre à Vienne, ne laissoient pas de publier, au hazard de déplaire, qu'elle n'étoit pas si assurée.

Quelques Ministres de l'Empereur raisonnant avec le Marquis *de Villars*, vouloient toujours que leur Maître s'accommodât directement avec le Roi. Ils n'étoient pas dans le secret, & les espérances d'une plus longue vie du Roi d'Espagne engagerent *Kinsky*, dans le fond porté à l'accommodement, à vouloir du moins attendre la paix du Turc, pour être plus favorablement écouté. La raison le vouloit ainsi, puisque cette paix faite, l'Empereur pouvoit se trouver en état de soûtenir ses engagemens.

Cependant les Ministrss de l'Empereur pressoient vivement la restitution de Brisach. La démolition du pont sur le Rhin étoit une condition préalable, & le Roi en étoit chargé. Il se pouvoit bien que ses ordres pour l'accé-

célérer n'étoient pas éxécutés auſſi promptement qu'ils auroient pû l'être, & l'on diſoit à Vienne qu'il y avoit une grande combinaiſon entre la deſtruction du pont & la mort du Roi d'Eſpagne. L'événement fit voir le contraire ; le pont fut démoli & Briſach rendu aux Impériaux, long temps avant la mort de ce Prince. Comme on ne doutoit pas alors qu'elle n'arrivât bientôt, pluſieurs de ſes Sujets du Royaume de Naples voulurent ſe donner à la France. Le Prince *d'Aquaviva*, qui étoit à Vienne, fit diverſes propoſitions au Marquis *de Villars* pour les principaux Seigneurs, ne demandant ni graces ni récompenſes qu'après les ſervices qu'ils auroient rendus. 1698.

La Reine de Pologne arriva à Vienne en ce temps-là avec toute ſa famille, c'eſt-à-dire avec les Princes *Aléxandre* & *Conſtantin*. Le Prince *Jacques* arriva de ſon côté, avec la Princeſſe ſa femme ſœur de l'Impératrice.

Dans une longue converſation que la Reine de Pologne eut avec le Marquis *de Villars*, elle n'oublia rien pour le

1698. persuader de son attachement solide pour le Roi. Elle lui dit qu'elle n'avoit jamais oublié qu'elle étoit née Françoise ; qu'elle étoit toujours vivement pénétrée des extrêmes obligations, que le feu Roi son Mari, & elle en particulier, avoient à Sa Majesté ; qu'elle n'ignoroit pas qu'on avoit voulu lui rendre de mauvais offices en France, mais qu'il lui étoit facile de se justifier de ce qu'on lui imputoit.

Dans le même temps elle assuroit l'Empereur des mêmes sentimens. L'Abbé *Scarlati*, son Ministre de confiance, demanda un rendez-vous au Marquis *de Villars* dans un couvent afin de pouvoir cacher leur entretien aux Ministres de l'Empereur. Cet Abbé ne négligea rien, pour donner plus de force à tout ce que la Reine avoit dit ; ajoûtant que l'on devoit s'attendre à un prompt changement en Pologne, dont le Roi, disoit-il, tenoit une conduite si odieuse aux Polonois, qu'ils ne le laisseroient pas un an sur le Trône.

La Reine de Pologne desiroit, en cas de changement, ménager la protection du Roi pour le Prince *Aléxandre*, son

ſon ſecond fils, & ce fut cette prédi- 1698.
lection du cadet ſur l'aîné qui fit ſortir la Couronne de Pologne de la Maiſon de *Sobiesky*. En effet, ſi les Partiſans de la Reine, & ceux du Prince *Jacques*, s'étoient réünis, ils l'auroient emporté en faveur du Prince *Jacques* ſur les autres Prétendans.

Il eſt certain qu'il s'élévoit de grands troubles en Pologne, l'affaire d'Elbing les augmentoit, & le nouveau Roi n'étoit pas encore bien affermi ſur le Trône. L'Evêque de Kiovie, Envoyé de Pologne à Vienne, demanda dans le même temps une conférence au Marquis *de Villars*. Elle fut de trois heures, mais d'un eſprit tout oppoſé à celui de la Reine de Pologne, & de l'Abbé *Scarlati*. A entendre ce Prélat, tous les Polonois étoient inviolablement attachés à leur nouveau Roi, & l'opinion de ſa valeur, jointe à ſes manieres affables, lui avoit gagné tous les cœurs. Il ajoûtoit que le Roi & la République n'avoient pas de plus grands ennemis que la Cour de Vienne, qui n'oublioit rien pour exciter des troubles en Pologne, dans la crainte que cette Cou-

1698. ronne ne prît des liaiſons avec la France. Enfin il ſe dit fort autoriſé pour commencer une Alliance avec le Roi ; il croyoit même que lui & le Marquis *de Villars* pouvoient la conclure plus aiſément à Vienne, puiſqu'il n'y avoit aucun Miniſtre de France en Pologne, ni de Pologne en France.

Les bonnes intentions de l'Evêque de Kiovie furent ſuivies de pluſieurs avances du *Prince de Saxe-Zeits*, qui eſpéroit un Chapeau de Cardinal, pour avoir contribué à rendre Catholique le Roi de Pologne, qui ne pouvoit parvenir à la Couronne ſans cette condition. Il convenoit à ce Prince de s'attirer la proctection du Roi à Rome ; & il paroiſſoit, pour y mieux réüſſir, vouloir travailler à former une liaiſon entre la France & la Pologne.

L'Envoyé de Brandebourg s'expliquoit auſſi de maniere à faire entendre que ſon Maître penſoit ſur cette liaiſon comme la Pologne, & qu'il y entreroit volontiers.

Cependant la paix avec le Turc s'avançoit, & l'on apprit enfin qu'il ſe relâchoit ſur la Tranſilvanie, ſeul article

cle qui eût pû rendre la négociation longue & difficille si les Turcs s'étoient opiniâtrés : car les intérêts de l'Empereur une fois réglés, les Médiateurs n'étoient pas pressés de faire obtenir une satisfaction entiere à la Pologne, aux Moscovites, & aux Vénitiens. 1698.

Le mariage du *Roi des Romains* fut déclaré en même-temps, & l'on prit les mesures pour en faire la cérémonie quinze jours avant la fin du carnaval, afin que tout ce temps se passât, comme il fit, en fêtes continuelles.

Le Comte *d'Harrach* arriva à la Cour, & fut déclaré Grand-Maître. Comme cette Charge lui donnoit la premiere Place dans les Conseils, le Comte *de Kinsky*, regardé jusques-là comme premier Ministre, ne croyoit pas que personne pût lui être préferé ; mais une puissante cabale, que l'Impératrice favorisoit secrétement, travailloit à l'éloigner des bonnes graces de l'Empereur. Le Comte témoigna respectueusement à ce Prince, qu'ayant été plus que tout autre honoré de sa confiance, & pouvant se flater de l'avoir

1698. servi heureusement, il n'avoit pas dû craindre la mortification qu'il recevoit. L'Empereur qui avoit besoin *de Kinsky*, & qui dans le fond l'estimoit beaucoup, lui fit espérer que le Comte *d'Harrach* n'éxerceroit la Charge de Grand-Maître que comme faisoit le feu Prince *de Dietrichstein*; que du reste c'étoit un engagement pris depuis plusieurs années avec un homme élevé avec lui, & qu'il aimoit dès son enfance. Il est certain en effet que l'Empereur fit entendre au Comte *d'Harrach* qu'il ne pouvoit déplacer le Comte *de Kinsky* de la Présidence du Conseil, nommé la Députation, établie depuis plusieurs années; & il n'est pas moins constant que le Comte *d'Harrach*, très-bon homme, se seroit rendu au desir de l'Empereur, si la cabale, & sur tout sa femme, très-hautaine, ne l'en avoient dissuadé. Elles lui représenterent qu'il n'avoit qu'à tenir bon, & à refuser constamment la Charge de Grand-Maître, si elle ne lui étoit donnée avec toutes ses prérogatives. Il suivit ce conseil, & il ne voulut pas même recevoir les complimens des Ambassadeurs,

deurs, lorſqu'ils allerent pour les lui faire. Pendant près de ſix ſemaines, l'incertitude continnua ſur cet événement. A la fin l'Empereur ſe rendit, & donna au Comte *de Kinski* le dégoût tout entier. Seulement il en diminua l'amertume par de belles paroles, & l'aſſura qu'il ſeroit toujours le premier dans ſa confiance. 1698.

Kinsky travailloit ſeul avec l'Empereur, il dépêchoit & recevoit les couriers, & le Comte *de Marſilly* lui apporta la nouvelle de la paix de Hongrie, la plus magnifique & la plus heureuſe que la Maiſon d'Autriche ait jamais faite avec les Sultans. Dans l'inſtant même, *Kinsky* en porta la nouvelle à l'Empereur, qui tranſporté de joye lui dit en Latin : *Eſt opus manum tuarum. Kinsky* repliqua ſur le champ : *Nunc dimitte ſervum tuum, Domine.* Cette réponſe à laquelle l'Empereur ne s'attendoit pas le ſurprit, & l'embarraſſa. *Kinsky* preſſa pour ſe retirer, l'Empereur renouvella ſes marques d'amitié, & le retint. Effectivement il étoit difficile dans les conjonctures importantes où il ſe trouvoit, qu'il ſe paſſât

1698. d'un Miniſtre auſſi habile & auſſi expérimenté.

Le Roi d'Eſpagne s'affoibliſſoit de plus en plus, & ceux qui lui donnoient encore une année de vie, convenoient qu'elle pouvoit lui manquer d'un moment à l'autre.

Nous avons dit plus que haut *Kinsky* avoit dit un mot au Marquis *de Villars*, qui marquoit un deſſein d'entrer en négociation avec lui. La raiſon vouloit que, pour l'entamer, il attendît que la paix fût faite avec le Turc, parce qu'elle donnoit une nouvelle force à l'Empereur, & le mettoit en état de ſoûtenir ſes engagemens.

Stratman, Miniſtre fort accrédité auprès de l'Empereur, & qui avoit été penſionnaire du Roi lorſqu'il ſervoit l'Electeur Palatin de Neubourg, avoit formé le deſſein de réünir les forces & les Maiſons de France & d'Autriche. *Kinsky* ſuivoit cette vuë, & dans le fond il étoit irrité contre l'Angleterre & la Hollande, que l'on ſçavoit travailler à un traité de partage de tous les Etats du Roi d'Eſpagne avant ſa mort, ſans même en conſulter l'Empereur. *Kins-*

Kinsky parla donc un jour dans les anti chambres de l'Empereur au Marquis de *Villars*, & lui dit. *Eſt-ce que l'Empereur & le Roi ne ſont point aſſez puiſſans, pour ſe paſſer de tuteurs? Le Roi d'Eſpagne ſe porte bien, mais ſi Dieu nous l'enleve, de ſi grands Princes & ſi proches parens ne ſçauroient-ils s'entendre? Voilà*, répondit *Villars*, *les premiers ouvertures que vous me faites; je n'ai pas fait grand fond ſur celles de quelques-uns de vos Miniſtres, lorſque celui que nous ſçavons être le premier de tous, ne me diſoit rien. Votre ſilence a porté le Roi à m'ordonner de le garder auſſi.* Kinsky répondit: *L'Empereur conſerve toutes ſes troupes, il a cent-trente-mille hommes. Ses Généraux & ſes Armées ont de la réputation. Quelles Puiſſances dans l'Europe peuvent inquiéter nos Maîtres bien unis? Qu'ils ſongent donc eux-mêmes à leurs propres intérêts, & qu'ils ne partagent pas la Monarchie d'Eſpagne, conformément à ceux de l'Angleterre & de la Hollande.* 1698.

Peu de jours après cette converſation, arriva une grande nouvelle de Madrid. Elle portoit que le Roi d'Eſpagne avoit fait un teſtament, ſigné de tous les

1698. Conseillers d'Etat, en faveur du *Prince Electoral de Baviere*. Ainsi toutes les Puissances intéressées formerent de nouveaux projets; les principales, pour leurs intérêts particuliers, & les autres, pour assurer une paix générale, qui paroissoit pouvoir être plus solide dans l'Europe, la Monarchie d'Espagne demeurant sur une tête seule, que par un partage entre le Roi & l'Empereur.

Le *Prince de Saxe*, Evêque de Raab, & l'Evêque de Kiovie, incertains du parti que prendroient le Roi & l'Empereur sur la succession d'Espagne, employerent tout pour engager le Roi à former quelque liaison avec leur Maître, & firent toutes les avances possibles pour y réüssir. Le Marquis *de Villars* y répondit par ordre du Roi avec toutes les expressions qui, sans engager Sa Majesté, prouvoient seulement sa reconnoissance, & les dispositions favorables où elle étoit pour cette aliance. Quelques entretiens du Comte *de Kinsky* avec le Marquis *de Villars*, porterent le Sr. *Hop* à penser que la Cour de Vienne songeroit enfin à traiter directement avec le Roi, ce que l'An-

l'Angleterre & la Hollande regardoient comme un grand malheur pour leurs Etats. Le Sieur *Hop* vivoit très-librement avec le Marquis *de Villars*, mais Ministre des Puissances maritimes, le séjour de celui-ci à Vienne lui paroissoit très-dangereux pour ses Maîtres, & les apparences sont qu'il eut grande part à susciter une affaire, qui non seulement jetta le Marquis *de Villars* dans divers embarras, mais qui alloit même par la suite à faire rompre tout commerce entre les Cours de France & de Vienne. Comme cette affaire devint très-difficile à terminer, il n'est pas inutile d'entrer un peu dans le détail de ce qui la causa. 1898.

Il y eut dans le Palais une sérénade, suivie d'un bal. Dans tout le Palais de l'Empereur, le seul endroit propre à ce divertissement, & où d'ordinaire on le donne, est une très-grande salle fort élevée dans l'appartement de l'Impératrice douairiere; & une partie de cet appartement est occupée par Monsieur *l'Archiduc*. 1699.

L'usage est que dans ces bals de la Cour de Vienne personne n'y entre que

1699. ceux qui les composent. Cependant pour faire voir celui-ci aux Ambassadeurs, & aux Ministres étrangers, on avoit pratiqué sept ou huit loges séparées de la salle par une espece de balustrade &, vis-à-vis une maniere de Trône élevé pour l'Empereur & pour l'Impératrice. Dans ces loges furent placés le Nonce, l'Ambassadeur d'Espagne, celui de Venise, qui n'avoient pas vû Mr. *l'Archiduc*, celui de Savoye, & plusieurs étrangers sans nom. Le Marquis *de Villars* y alla avec M. *Hop*, Envoyé de Hollande. Un moment avant que le bal commençât, le Marquis *de Villars* s'approcha de l'Evêque de Raab, qui soupoit de la desserte de l'Empereur dans une de ces petites loges, ce qui marquoit que ce lieu là n'étoit pas fort réservé. Le Prince *de Lichtenstein*, Gouverneur de *l'Archiduc*, n'eut pas plutôt apperçu le Marquis *de Villars*, qu'il vint à lui. Mr. *Hop* étoit précisément entre le Prince *de Lichtenstein*, & le Marquis *de Villars*. Ce Prince dit au dernier d'un air très-échauffé, *qu'il étoit bien extraordinaire que n'ayant point vû l'Archiduc, il vou-*

lût voir la fête, & qu'il le prioit de se retirer. Le Marquis *de Villars* lui répondit, que *toutes les apparences étoient qu'il étoit chez l'Empereur, & dans un lieu de peu de cérémonie, puisqu'on y faisoit de petits soupers; que d'ailleurs plusieurs de ceux qui étoient placés pour voir le bal, n'avoient pas pris audience de Mr. l'Archiduc, même Mr. l'Envoyé de Hollande, auquel il auroit pû adresser la parole*, étant, comme on l'a dit, entre Mr. *de Lichtenstein* & le Marquis *de Villars.* Celui-ci après sa réponse sortit, mais l'Envoyé de Hollande demeura. 1699.

Cette avanture mit toute la Cour en mouvement, & surprit tous ceux qui l'apprirent. Premierement, on ne pouvoit s'imaginer que la salle préparée pour le bal pût s'appeller l'appartement de l'*Archiduc*, dans le temps que l'Empereur y étoit. En second lieu, il paroissoit étrange que le Prince *de Lichtenstein* n'eût pas porté la parole à l'Envoyé de Hollande, qui n'avoit pas vû l'*Archiduc*, non plus que ceux de Suede & de Dannemarck, qui étoient à Vienne avant le Marquis *de Villars.*

1699. Celui-ci fit de très-ſerieuſes plaintes au Comte *de Kaunits*, qui lui promit ſeulement d'en rendre compte à l'Empereur.

Cependant le Marquis *de Villars* évita dans les antichambres de l'Empereur les diſcours, auſquels l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, qui blâmoit un peu plus haut que les autres l'impudence du Prince *de Lichtenſtein*, vouloit l'engager, auſſi bien que les autres Miniſtres étrangers. Le moment d'après le bruit ſe répandit que le Prince *de Lichtenſtein* étoit très-chagrin de ſon procédé, & d'avoir ſuivi très-imprudemment les mauvais conſeils que l'on lui avoit donnés.

Le lendemain le Marquis *de Villars* trouva dans l'Antichambre de l'Empereur le Comte *de Kinsky*, qui lui dit : *Je ſuis très fâché de l'avanture qui eſt ſurvenuë, mais elle n'empêchera pas notre commerce ſur ce que vous ſçavez.* Au fond l'on pouvoit tirer un grand avantage de ce qui venoit de ſe paſſer, & ce démêlé donnant lieu à divers conférences avec le premier Miniſtre, & à envoyer pluſieurs couriers, c'étoit un pré-

prétexte fort naturel pour cacher une 1699.
négotiation que le Roi & l'Empereur vouloient tenir ſecrette, parce que les Puiſſances maritimes avoient un grand intérêt de la troubler.

Le Marquis *de Villars* obſerva donc un profond ſilence ſur l'affaire du Prince *de Lichtenſtein.* Après avoir porté ſes plaintes au Comte *de Kaunits*, comme il ne pouvoit ſe diſpenſer de le faire il attendit les ordres du Roi, auquel il avoit dépêché un courier, ſe conduiſant de maniére qu'il dépendît entierement de ſon Maître de paroître plus ou moins irrité, ſelon qu'il conviendroit à ſes intérêts.

Dans ce temps là on reçut à Vienne une nouvelle bien importante pour l'Europe entiere, mais ſurtout pour les Cours de France & de Vienne; c'étoit la nouvelle de la mort du *Prince Electoral*, regardé comme l'héritier de la Monarchie d'Eſpagne. Ainſi cette Couronne n'avoit plus que deux Concurrens fondés en droit, mais animés par tout ce qui eſt le plus propre à exciter la gloire & l'ambition dans l'ame de deux grands Princes.

Sur

1699. Sur cette nouvelle le Comte *de Kinsky* dit un mot au Marquis *de Villars*, propre à faire connoître qu'il n'étoit pas persuadé qu'elle dût causer une aussi cruelle guerre que celle qui commença peu de temps après.

Le Comte *d'Harrach* fut enfin déclaré Grand-Maître, cérémonie qui se fait dans l'antichambre de l'Empereur par une harangue du Grand-Chambellan, à laquelle le Grand Maître répond ensuite.

Quoique le Comte *d'Harrach* eût la premiere part dans l'amitié de l'Empereur, & que d'ailleurs il fût soûtenu par une cabale puissante, *Kinsky* étoit, à proprement parler, le premier Ministre à la tête du petit Conseil, nommé la *Députation*, & il étoit le seul qui en rapportât les délibérations à l'Empereur. Il fut même dit que ce Conseil subsisteroit, que le Comte *d'Harrach* ne s'y trouveroit pas, qu'il présideroit à tous les autres Conseils, bien peu considérables en comparaison de celui-là, & qu'il auroit d'ailleurs tous les honneurs & prérogatives de Grand-Maître.

Cet

Cet expédient, le ſeul que l'Empereur pût trouver, n'ôta pas du cœur de *Kinsky* la noire impreſſion, que le refus de la Charge de Grand-Maître y avoit formé. Il avala la pillule mal dorée, mais il ne la digéra pas. Il tomba malade, & fut emporté en peu de jours. Durant ſa maladie l'Empereur l'envoya viſiter tous les jours par des perſonnes conſidérables, & ſouvent par le Pere *Menegati*, Jéſuite, ſon Confeſſeur. *Kinski* lui dit : *L'Empereur honore trop un ver de terre tel que je le ſuis ; mais tout Empereur qu'il eſt, il eſt ver de terre comme moi.* Il eſt certain que le Comte *de Kinsky* mourut de chagrin, maladie dangereuſe & aſſez ordinaire aux premiers Miniſtres ; & l'on peut rapporter à cette occaſion ce que le Comte *d'Harrach* conta au Marquis *de Villars* d'un autre principal Miniſtre, que l'Empereur tua, mais en moins de temps. 1699.

Lorſque Vienne étant à la veille d'être priſe par les Ottomans, l'Armée Impériale marcha à ſon ſecours, ayant à ſa tête le *Roi de Pologne*, le *Duc de Lorraine*, pluſieurs Electeurs & Prin-

1699. ces considérables de l'Empire, l'Empereur voulut y marcher aussi ; mais la foiblesse naturelle de ce Prince le fit délibérer avec ses Ministres. Le Comte *de Sintzendorff*, l'un des plus accrédités auprès de l'Empereur, s'opposa avec quelques autres Ministres au dessein de son Maître, peut-être dans le desir de lui faire sa cour. L'Empereur avoit au fond plus de fermeté qu'il n'en montroit dans les Conseils, & il en fit voir dans plusieurs occasions. Dans celle-ci il s'abandonna au conseil de molesse que lui donnerent ses Ministres, & suivit son Armée dans un bateau sur le Danube. Il comptoit bien que si ses armes avoient un succès heureux, il entreroit le premier dans sa Capitale.

Il navigea toute la nuit, & le jour d'après la bataille il arriva à six heures du matin aux portes de Vienne. Dans le temps qu'il sortoit de son bateau, il entendit les salves d'Artillerie & de mousqueterie des ramparts. Le *Roi de Pologne* étoit allé dès la pointe du jour faire chanter le *Te Deum* à la Cathédrale, honneur auquel

quel aſpiroit l'Empereur. Ce Prince demanda ce que ſignifioient ces ſalves, on lui répondit : *C'eſt le Roi de Polone qui a fait chanter le Te Deum.* Sur le champ l'Empereur ſe tourna vers le Comte *de Sintzendorff*, qui étoit dans le bateau, & lui dit avec colere : *La foibleſſe des conſeils où vous avez eu part, cauſe la honte que je reçois aujourd'hui.* Le Comte *d'Harrach* dit que ces paroles donnerent un tremblement ſubit au Comte *de Sintzendorff*, & un ſaiſiſſement tel qu'il en mourut le lendemain. On a cru pouvoir rapporter en paſſant ce trait d'hiſtoire, raconté par le Comte *d'Harrach* au Marquis *de Villars.* 1699.

La mort du Comte *de Kinsky*, ſeul Miniſtre qui eût entamé avec le Marquis *de Villars* un projet d'union entre les Maiſons de France & d'Autriche, ſuſpendit pour un temps aſſez conſidérable cette importante négociation. Elle fut repriſe dans la ſuite par les Comtes *d'Harrach*, & *de Kaunits.*

La *Reine des Romains* fit ſon entrée le 24. de Février 1699. Ce que l'on

1699. y vit de magnifique roula ſur la Nobleſſe, & ſur les peuples. De la part de l'Empereur, il n'y eut d'extraordinaire qu'un carroſſe neuf pour la Reine, & ce fut le ſeul neuf qui parut à l'entrée. Les Dames de la Reine étoient dans trois autres des plus anciens. La Comteſſe *de Caraffa*, ſa Dame d'honneur, étoit ſeule avec elle, & dans cette cérémonie ce ne furent point des Princeſſes qui porterent la queüe, la Dame d'honneur ne leur cédant pas. Les Princes ne parurent pas non plus à l'entrée, n'ayant aucune ſorte de rang. Les *Princes de Savoye, de Commercy, & de Vaudemont*, furent avertis la veille, ils demanderent ſi c'étoit par ordre de l'Empereur; le Fourier de la chambre dont la fonction eſt d'avertir de toutes les fêtes & cérémonies, leur dit qu'il avoit eu ordre de les avertir comme tous les autres Cavaliers. Ils allerent à l'explication, & il leur fut permis de ne ſe pas trouver à la cérémonie. Le Marquis *de Villars* vit paſſer le cortege, qui ne lui parut rien moins que ſuperbe. Les arcs de triomphe étoient

beaux,

beaux, la diſpoſition du feu d'artifice étoit bien entenduë, mais le reſte étoit médiocre. Les Cardinaux & les Ambaſſadeurs ſouperent avec l'Empereur. 1699.

L'entrée de la Reine fut précédée la veille d'un voyage que le *Roi des Romains* fit en poſte, pour aller voir cette Princeſſe à deux lieuës de Vienne, où elle avoit ſéjourné. Ce voyage eſt réglé par les étiquettes. Ce Prince partit de Vienne à cheval, précédé de quarante poſtillons, ſonnant tous de leurs cornets, le Grand-Maître des Poſtes à leur tête. A la ſuite du Roi étoient les Grands Officiers, & les Cavaliers qu'il voulut bien nommer par honneur. Tout le monde étoit aux balcons, & aux fenetres ornées de tapis pour le retour du Prince, & il le fit par la ruë où étoit ſa Maîtreſſe, quoique ce ne fût pas le plus court chemin. En paſſant devant ſa porte, les poſtillons redoublerent le bruit des cornets & des coups de foüet : le *Roi des Romains* lui même, encore plus que les autres, faiſoit claquer le ſien. Le Marquis *de*

1699. *de Villars* étoit alors dans la même maiſon que Mademoiſelle *de Thaun*, qui parut fort ſenſible à cette galanterie : mais l'Impératrice ne l'approuva pas.

Pour revenir aux affaires, le Prince *de Saxe Zeits*, Evêque de Raab, & l'Evêque de Kiovie, Envoyé de Pologne, preſſoient tous les jours le Marquis *de Villars*, pour établir une intelligence parfaite entre le Roi & le Roi de Pologne leur Maître. Le Roi répondit favorablement à leurs inſtances ; mais la mauvaiſe conduite que la ville de Dantzig avoit tenuë par rapport à l'Ambaſſadeur de France, & à quelques-uns de nos vaiſſeaux, porta Sa Majeſté à éxiger des ſatisfactions convenables, avant que d'entrer dans aucun traité, ni d'envoyer aucun Miniſtre de ſa part. Les difficultés ſur cela traînerent quelques mois.

Cependant le courier que le Marquis *de Villars* avoit envoyé au Roi, pour l'informer de l'affaire du Prince *de Lichtenſtein*, revint à Vienne. Sa Majeſté regarda comme une inſulte la conduite

duite de ce Prince, & préscrivit au Marquis de *Villars* celle qu'il devoit tenir. Il eut donc ordre de ne demander aucune audience à l'Empereur pour se plaindre, mais de parler une seule fois au Comte *de Kinsky*, & de lui dire qu'il avoit ordre de ne pas solliciter de réparation, le Roi étant persuadé qu'elle auroit été faite dans le moment, & qu'il n'étoit pas de sa dignité d'attendre qu'elle se fît sur ses représentations, puisque l'insulte avoit été faite en présence de l'Empereur, & dans le même temps que son premier Ministre faisoit des ouvertures considérables pour réünir les deux Maisons; qu'au reste ses pouvoirs étoient suspendus jusques après une satisfaction entiere, & qu'il avoit ordre de ne plus mettre le pied dans le Palais de l'Empereur, ni chez aucun Ministre. 1699.

La satisfaction que l'on demandoit, étoit que l'Empereur ordonnât au Prince *de Lichtenstein*, d'aller chez le Marquis *de Villars*, l'assûrer du sensible déplaisir qu'il avoit de ce qui s'étoit

1699. toit paſſé, & d'avoir manqué au reſpect dû à ſon caractére.

Le Marquis *de Villars* eut ordre auſſi de s'expliquer au Comte *de Kinsky* ſur les ouvertures qu'il lui avoit faites, & de lui dire les juſtes raiſons que le Roi avoit de ne pas croire l'Empereur auſſi bien intentionné que l'aſſuroit ſon premier Miniſtres; que l'on étoit informé de toutes les démarches que la Cour de Vienne avoit faites immédiatement après la paix de Ryswyk, pour renouveller une Ligue contre la France, & pour donner de la défiance aux Etats Proteſtans; qu'à la vérité ces démarches pourroient être deſavoüées, mais qu'il n'en étoit pas de même de ce qui ſe paſſoit ſous les yeux de l'Empereur, par éxemple de la harangue du Chancelier d'Autriche qui demandoit de nouveaux ſecours aux Etats, & qui par là les préparoit à une nouvelle guerre contre la France. Le Marquis *de Villars* devoit finir par l'affaire du Prince *de Lichtenſtein*, & faire voir au Comte de *Kinsky* qu'il paroiſſoit au Roi qu'on ſe prépa-

paroît moins à une union ſincere qu'à une nouvelle rupture 1699.

Le Comte *de Kinsky* étoit mort, lorſque ces ordres arriverent de la Cour. Ce Miniſtre avoit bien aſſuré que les derniers incidens n'interrompoient pas la négociation. Il n'avoit rien oublié pour perſuader au Marquis *de Villars* qu'il étoit véritablement affligé de ce qui étoit arrivé, & que ces avantures, tout embarraſſantes qu'elles étoient, ne pouvoient interrompre ce qu'ils auroient à traiter.

Il eſt certain que les Cours de Vienne & de France, élevées dans cette ancienne jalouſie qui excitoit entre elles des guerres preſque continuelles depuis Charles-quint & François I., n'avoient pas eu pour premier objet de ſe réünir ſincerement dans la circonſtance de la Mort prochaine du Roi d'Eſpagne. Chacun de ſon côté avoit cherché à ſe faire des alliances après la paix de Ryſwyk, & l'Angleterre & la Hollande étoient les premieres auſquelles on s'étoit adreſſé. Ces Puiſſances avoient un ſi grand intérêt à ne ſouffrir jamais la réünion des deux

1699. Maisons, qu'elles les flatoient également d'entrer dans leur parti. La Cour de Vienne, qui venoit de soûtenir une longue guerre, de concert & liguée avec elles, n'avoit pas obtenu dans la paix les conditions qu'elle desiroit. Elle continua la guerre encore un an. Le sujet qu'elle en avoit, étoit que ces deux Puissances avoient conclu une paix particuliere; ce qui avoit déterminé le Comte *de Kinsky* au dessein de reünir les Maisons de France & d'Autriche : Projet déja formé par le Comte *de Stratman*, & qui auroit été aussi glorieux qu'utile à ces deux grandes Maisons, s'il avoit pû réüssir. Mais elles avoient de si fortes raisons de cacher ce dessein, & le Sr. *Hop*. Ministre d'Angleterre & de Hollande, étoit si attentif à le pénétrer, que l'on ne pouvoit tenir trop secrettes les plus legéres démarches. C'est aussi ce qui fit traîner si long-temps l'accommodement de l'affaire qui éloignoit le Marquis *de Villars* du Palais de l'Empereur.

Le Roi, pour faire voir à l'Angleterre & à la Hollande qu'il ne ménageoit

geoit pas l'Empereur, demanda les plus fortes ſatisfactions. Il faut expliquer ce qui rendoit celle du Prince *de Lichtenſtein* ſi difficile. 1699.

Il étoit Gouverneur de l'*Archiduc*, ce que l'on appelle à la Cour de Vienne comme à celle de Madrid, *Hayo*. Or les *Hayos* ne quittent jamais le Prince qu'ils élevent, ils ne rendent aucune viſite, & ne ſortent du Palais qu'avec leur Prince. On demandoit que le Prince *de Lichtenſtein* vînt dans la maiſon du Marquis *de Villars*, & ce Prince publioit hautement qu'il perdroit la tête, plutôt que de ſouffrir qu'il fût dit qu'un Prince *de Lichtenſtein* eût été le premier *Hayo* qui eût violé les étiquettes, c'eſt-à-dire les loix du Palais. Et à la vérité l'Empereur fit offrir au Marquis *de Villars* que le Comte *de Kaunits*, Vice-Chancelier de l'Empire & Miniſtre des affaires étrangeres, vînt chez lui de la part de l'Empereur, témoigner le déplaiſir qu'avoit Sa Majeſté Impériale de ce qui s'étoit paſſé. Cette ſatisfaction paroiſſoit plus grande au Marquis *de Villars* que la premiere; mais

1699. ſes ordres étoient précis, & il ne dépendoit pas de lui de les changer. Le Sr. *Hop* voulut s'entremettre de l'accommodement, mais avec de ſi foibles conditions, qu'il étoit aiſé de juger que ce Miniſtre ne deſiroit pas que ſa négociation eût un heureux ſuccès.

Le Nonce & tous les autres Ambaſſadeurs voulurent s'employer de même, & firent des offres. Leur entremiſe étoit inutile, le Marquis *de Villars* étoit fixé à un point, & il falloit qu'il paſſât ſans aucune modification.

Durant tous ces mouvemens, la Cour de Vienne étoit fort embarraſſée, & ſa crainte étoit ſur tout de laiſſer penſer aux Puiſſances maritimes que, pour ne pas s'éloigner de la France, elle accordoit tout ce qu'elle demandoit. Ces diverſes raiſons firent différer la ſatisfaction demandée.

Cependant comme nous l'avons dit, le *Prince Electoral de Baviere* mourut à Bruxelles le 6. de Février. La nouvelle de ſa mort changeoit toutes les meſures déja priſes par les Puiſſances, qui

qui vouloient empêcher la guerre, ou 1699.
pour mieux dire, que toute la Monarchie d'Eſpagne ne tombât ſur une, ou ſur deux têtes. Car l'Angleterre & la Hollande craignoient encore plus un partage entre le Roi & l'Empereur, que de voir la Monarchie d'Eſpagne paſſer ſur la tête de l'Empereur: ce qui ne pouvoit jamais être, ces deux Puiſſances ſe joignant au Roi pour l'empêcher.

Le *Comte de Soiſſons* arriva à Vienne dans ce temps-là, ſans être attendu de perſonne, pas même du *Prince de Savoye* ſon frere, chez lequel étoit le Marquis *de Villars*, quand on lui apprit que le *Comte de Soiſſons* arrivoit à pied.

A peu près dans le même temps, le Marquis *de Villars* reçut du Roi des ordres de partir de Vienne, ſi avant quinze jours le Prince *de Lichtenſtein* ne faiſoit pas la ſatisfaction entiere, & telle que le Roi l'avoit demandée. Il expliqua très ſimplement ſes ordres au Comte *d'Harrach*, le Comte *de Kaunits* étant parti trois jours auparavant pour un voyage de quelques ſemaines.

1699. Sur cette déclaration du Marquis *de Villars*, on tint le jour d'après une conférence en présence de l'Empereur, où furent appellés non seulement les plus privés Ministres, mais encore la plûpart des Grands Officiers. Les opinions furent partagées : les plus sensés n'hésiterent pas à ordonner la satisfaction telle que le Roi la desiroit; mais le plus grand nombre regardant l'étiquette comme une loi inviolable, auroit préféré de manquer plutôt à la Religion.

Cependant tous les Ministres étrangers étoient jour & nuit chez le Marquis *de Villars*, & jamais l'on n'a employé tant d'artifice, tant de manége, tant des raisons spécieuses, pour ébranler un homme.

Pour tout dire, on fit tant, qu'on laissa couler jusqu'au dernier moment. Le Marquis *de Villars* prêt à éxécuter ses ordres, envoya chercher des chevaux de poste, & fit atteler sa berline.

Sur les trois heures après midi, l'Ambassadeur de Savoye vint encore, disant qu'il n'espéroit plus, & le Marquis

quis *de Villars* ne voyant rien finir, fit 1699.
ſortir de la Ville de Vienne ſa berline, & les gens qui devoient le ſuivre dans ſon voyage. Dans ces dernieres extrêmités, l'Ambaſſadeur de Savoye revint lui demander d'attendre encore un moment : quoiqu'il n'eût aucune eſpérance, il le pria de lui accorder cette grace ſeulement jusqu'à ſon retour du Palais. Enfin l'Ambaſſadeur arriva en lui donnant ſa parole d'honneur que tout ce qu'il avoit demandé ſeroit éxécuté dans le moment. Sur cette parole, on fit revenir la berline, & tous les domeſtiques. Un aſſez grand peuple étoit aſſemblé devant la porte, & le Prince *de Lichtenſtein* attendoit pendant que l'Ambaſſadeur de Savoye faiſoit encore quelques tentatives, pour que ce Prince n'entrât pas dans la chambre où étoit le portrait du Roi. Mais ces petites difficultés ne ſervirent qu'à rendre la concluſion plus éclatante. Les Gentils-hommes, les principaux Domeſtiques du Marquis *de Villars*, & quelques étrangers étoient dans ſa chambre. Les Pages & les Laquais allumerent

1699. leurs flambeaux, dès que le Prince *de Lichtenstein* sortit, après avoir fait sur sa conduite des excuses au Marquis *de Villars.* Ainsi la satisfaction, telle que le Roi l'avoit demandée, fut remplie, & publique dans le même moment.

Comme cette affaire avoit paru à Vienne très-importante depuis les commencemens, & que le Roi avoit éxigé des choses qui violoient les loix de l'étiquette, la conclusion fit honneur au Marquis *de Villars.*

Dès que ce différend fut terminé, le Comte *de Kaunits* reprit avec le Marquis *de Villars* les ouvertures du Comte *de Kinsky*. Celui-ci dans les derniers jours de sa maladie avoit parlé au Comte *de Kaunits*, & lui avoit paru affligé de ce que l'imprudence du Prince *de Lichtenstein* suspendoit des matières aussi importantes que celles dont il s'agissoit.

Le Marquis *de Villars*, reçut des lettres du Roi, qui lui marquoit une entiere satisfaction de sa conduite dans les affaires épineuses qu'il venoit de terminer. Il eut ordre en même temps de

dire

dire au Comte *de Kaunits*, que Sa Ma- 1699.
jesté desiroit véritablement prendre des
mesures solides avec l'Empereur, pour
éviter la guerre en cas de mort du Roi
d'Espagne, & qu'elle verroit avec
plaisir tous les projets que les Minis-
tres de l'Empereur feroient sur cela,
en commandant au Marquis *de Villars*
de les envoyer par un courier avec la
plus grande diligence.

Comme le Marquis *de Villars* n'avoit pû aller depuis trois mois à la Cour de l'Empereur, il n'avoit pû aussi faire les complimens du Roi à Sa Majesté Impériale, au Roi & à la Reine des Romains sur leur mariage. Mais si-tôt que la fin du différend lui en redonna la liberté, il alla à Luxembourg. Il y fut très-bien reçu de l'Empereur, & prit toutes ses audiences dès le premier jour. L'Empereur, qui desiroit sincerement une réunion avec le Roi, parla à *Villars* dans ces sentimens, & avec des maniéres assez éloignées du sérieux des audiences.

Le Roi écrivit alors au Marquis *de Villars* qu'il avoit fait arrêter le Comte *de Boselly*, sur des avis qu'il avoit

1699. voulû attenter à la vie *du Prince d'Orange*, Roi d'Angleterre. Ce *Boſelly*, qui étoit véritablement un des plus méchans hommes du monde, & qui fut éxécuté depuis pour une infinité de crimes, pouvoit raiſonnablement être ſoupçonné des plus grands, & ſe ſauva de la Baſtille.

Cependant le Prince *de Lichtenſtein* voulut affoiblir la ſatisfaction qu'il avoit faite. On prétendoit même que l'Ambaſſadeur de Savoye en écrivant à ſon Maître, n'avoit pas rendu un compte bien fidéle de ce qui s'étoit paſſé. Le Marquis *de Villars* en étant informé, alla trouver cet Ambaſſadeur, lui demandant une déclaration ſignée de lui, & conforme à la vérité qui avoit été mandée au Roi.

Juſques-là les Comtes *d'Harrach* & *de Kaunits* avoient marqué un deſir aſſez ſincere de traiter avec le Marquis *de Villars* ſur la ſucceſſion d'Eſpagne; mais il eſt vraiſemblable qu'amuſés par le Sr. *Hop*, qui leur donnoit des eſpérances flateuſes de la part de ſes deux Maîtres, ils auroient ſouhaité que le Roi ſe fût expliqué davantage.

Le

Le Comte *de Kaunits* rompit enfin le ſilence, & dit au Marquis *de Villars*: *Vous devez être ſurpris de ce que depuis douze jours je ne vous ai pas entretenu de notre grande affaire. Je vous dirai ce qui s'eſt paſſé la premiere fois que j'ai traité cette matiére avec Sa Majeſté Impériale. Elle me parut, & par la joye que je vis dans ſes yeux, & par ſes diſcours, très ſatisfaite de pouvoir s'entendre avec le Roi, & me dit, ſongez à cela & dites m'en votre penſée le plutôt que vous pourrez. Quand je lui en parlai la ſeconde fois, il me dit: Je me ſuis ouvert au Comte* d'Harrach, *ainſi délibérez enſemble. C'eſt ce que nous faiſons, & l'Empereur nous a déclaré que nous aurions tous deux ſeuls ſa confiance dans cette importante négociation.* Le Comte *de Kaunits* ajoûta: *Voilà ce que je dois vous dire comme Miniſtre, mais comme Comte de Kaunits, je vous conjure que les lenteurs ne vous faſſent pas de peine, car je n'ai pas la préſomption de pouvoir eſpérer de les faire ceſſer.* Après quoi il demanda non ſeulement un profond ſecret, mais encore une extrême attention ſur les moindres démar- 1699.

1699. ches, parce qu'ils feroient épiés par les propres Miniſtres de l'Empereur.

Le Roi écrivit alors au Marquis *de Villars* qu'il étoit enfin convenu avec le Roi d'Angleterre d'un traité de partage ſur la ſucceſſion d'Eſpagne, que la Hollande y devoit entrer, & que le Sr. *Hop*, Miniſtre de ces deux Puiſſances, devoit le déclarer à l'Empereur. Le Roi lui en manda les conditions, & lui ordonnoit en même temps de laiſſer agir le Sr. *Hop* ſeul. Ce Miniſtre trouva l'Empereur très-oppoſé au partage qu'il lui propoſoit.

La Cour de Madrid étoit dans la plus vive agitation, & ſon Ambaſſadeur à Vienne, qui ne laiſſoit rien ignorer à *Villars*, lui dit ſouvent, que tous les Eſpagnols ne demandoient pas mieux que de ſe donner à un des petits-fils du Roi; qu'ils auroient peut-être été plus diſpoſés en faveur de l'Archiduc, mais que comme ils ſçavoient bien que l'Empereur n'avoit pas la force de les ſoûtenir, le bruit d'un partage qui démembroit leur Monarchie les mettoit tous au deſeſpoir.

Le Marquis *de Villars* avoit ordre

en

en général d'écouter tout ſans répondre, & de dire ſeulement ce qui pouvoit exciter les autres à parler. Le Roi lui ordonna, ſur les diſcours de l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, de lui demander quels ſeroient les Eſpagnols qui, pour éviter un partage de leur Monarchie, auroient la réſolution de prendre un parti aſſez ferme pour s'en garantir. Effectivement dire que la Nation ſe donneroit plutôt à un petit-fils du Roi qu'à tout autre Prince, c'étoit prononcer des termes vagues qui ne donnoient aucune connoiſſance ſur laquelle on pût faire fond. Par conſequent, pour ſe laiſſer aller à quelque penſée ſur cela, il importoit d'être plus informé des noms & des forces des bien-intentionnés pour la Nation. C'eſt auſſi ce que *Villars* repréſenta à l'Ambaſſadeur, qui peu de jours après parla du partage aſſez publiquement, & d'une maniére conforme à ce qu'il avoit dit. Il ſoûtint que le Roi d'Eſpagne n'y conſentiroit jamais, & que ſon Maître écrivoit dans toutes les Cours de l'Europe ſur l'indignité avec laquelle il étoit trai- 1699.

té

1699. té par l'Angletrre & la Hollande.

Ce même Ambaſſadeur prit audience de l'Empereur, pour lui faire des plaintes très-vives ſur cette négociation de Loo ; c'eſt le lieu où le Roi d'Angleterre & la Hollande faiſoient le traité de partage. La réponſe de l'Empereur fut qu'il n'entroit en rien dans tout ce qui ſe traitoit à Loo, qu'il pouvoit proteſter cette vérité, & qu'il ne conſentiroit jamais au démembrement de la Monarchie d'Eſpagne.

L'Ambaſſadeur ne faiſoit aucun myſtére au Marquis *de Villars* de ce qui ſe paſſoit entre l'Empereur & lui, ni même de ce qu'il apprenoit d'Eſpagne. En lui parlant des divers talens des Miniſtres du Roi ſon Maître, il lui dit que le Comte *d'Aguilar* avoit plus de hardieſſe, mais auſſi moins de crédit que les autres ; que pour lui, il étoit rebuté d'écrire à des Miniſtres ſans attention & ſans pouvoir ; que l'on ne connoiſſoit plus l'autorité du Roi, qu'à voir partir de temps en temps un petit billet qui chaſſoit tantôt l'un tantôt l'autre, ſouvent ſans raiſon, & jamais ſans eſpérance de voir un meilleur

leur Ministre succéder à un autre ; qu'enfin il étoit sur le point de demander son congé. Au milieu de son dépit il poussa très-vivement le Sr. *Hop*, sur une entreprise, disoit-il, aussi injuste & aussi surprenante, que celle de partager la Monarchie d'un Roi d'Espagne vivant. 1699.

L'Empereur protestoit qu'il n'entroit en rien avec ces Puissances, cependant après toutes les ouvertures faites par les Comtes d'*Harrach*, de *Kinsky* & de *Kaunits*, on gardoit le silence avec le Marquis *de Villars* : ce qui persuadoit, ou que la Cour de Vienne attendoit des traitemens plus favorables des Puissances qui avoient traité le partage, ou que le Roi approuvoit ce qui se passoit en Hollande.

L'Ambassadeur d'Espagne, pressé enfin par la continuation d'une négociation qu'il ne pouvoit plus soûtenir, dit au Marquis *de Villars* qu'il avoit mandé au Roi son Maître, que s'il lui étoit indifférent de conserver l'intégrité de sa Monarchie, il étoit plus noble pour lui de la partager d'une maniére convenable entre l'Empereur & la France ;

1699. mais que s'il vouloit la conserver entiere, l'unique moyen étoit, pour y réüssir, de déclarer pour son seul héritier un des petits-fils du Roi, s'engageant à n'en pas permettre le moindre démembrement.

Cet Ambassadeur dit encore au Marquis *de Villars* : » Conduisez-vous » bien, ménagez sans éclat la Cour de » Madrid ; elle se conduit si mal, aussi » bien que celle de Vienne, que tout » concourra à mettre la Monarchie en» tiere sur la tête d'un de vos Pinces, » même sans que vous fassiez aucun » mouvement ».

Il ne sera pas inutile de rapporter un trait, qui fera sentir combien cet Ambassadeur étoit vif sur la gloire de sa Nation. Un jour entendant l'Envoyé d'Angleterre & de Hollande, c'etoit le Sr. *Hop*, blâmer la conduite du Marquis *de Canales*, Ambassadeur d'Espagne à Londres, sur ce qu'il avoit donné un Mémoire de plaintes à la Régence de Londres contre les bruits du partage, & dire qu'il étoit bien surprenant que l'on osât donner des Mémoires à des Sujets sur la conduite

da

de leur Roi, l'Ambaſſadeur repliqua : 1699.
» Des Sujets qui détronent leur Roi, &
» s'en donnent un autre, qui même
» en puniſſent un du dernier ſupplice
» par leurs prétenduës loix, & qui
» tout récemment font une guerre con-
» tre la volonté de leur Roi, qui pour
» toute réponſe ſur ce qui ſe paſſe à
» Darien, eſt réduit à dire qu'il ne
» peut s'oppoſer à ce que le Parlement
» d'Ecoſſe a ordonné; de tels Sujets
» ne ſont point du tout regardés com-
» me ceux du Roi Très Chrétien »
Ce diſcours de l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, trés-offenſant pour un Miniſtre d'Angleterre, le porta à de grands emportemens, que l'Ambaſſadeur mépriſa par un ſouris moqueur. Cette converſation étoit aſſez amuſante pour un tiers.

Cependant on fut informé bien poſitivement que l'Empereur avoit refuſé les propoſitions de partage, faites par l'Angleterre & par la Hollande. Mais ce Prince étant perſuadé que le Roi agiſſant de concert avec ces deux Puiſſances, tourna ſes vûës du côté de Madrid. Le Roi d'Eſpagne & la Rei-

1699. Reine étoient entierement pour l'Empereur ; mais divers Miniſtres de cette Cour, perſuadés que l'Empereur & le Roi d'Eſpagne ne pouvoient rien ſeuls contre les forces unies de la France, de l'Angleterre, & de la Hollande, jointes à toutes les autres alliances que l'on avoit ménagées dans le Nord, penchoient à ſe jetter entre les mains du Roi, en ſe donnant tout entiers à un de ſes petits-fils ! Unique moyen d'éviter le traité de partage, qu'ils regardoient comme le plus grand malheur.

Le *Comte de Soiſſons* arrivé à Vienne, & ne ſçachant plus à quoi ſe prendre, vint trouver le Marquis *de Villars*, auquel il conta ſes peines & ſes malheurs, ſur tout le chagrin qu'il avoit d'avoir déplu au Roi. Il dit que pour toute grace il demandoit d'expier ſes fautes, & que pour cela il ſupplioit Sa Majeſté d'ordonner qu'il fût reçu dans celle des priſons de France qu'il lui plairoit, pour y demeurer tout le temps que la pitié ou la punition l'éxigeroit. Le Roi lui fit dire de continuer ſes ſervices aux Princes qu'il voudroit choiſir, ne voulant pas qu'il revînt en France.

La

La guerre très-imprévuë commencée par le Roi de Pologne contre la Suede, surprit alors presque toutes les Cours de l'Europe. Ce Prince attaquoit la Livonie, il paroissoit que toute la Pologne concouroit à cette entreprise, & certainement l'Empereur ne pouvoit trouver convenable à ses intérêts l'agrandissement de tels voisins. Le début de la guerre fut heureux pour le Général *Flemming*, qui surprit un Fort très-bon & très-important, placé vis-à-vis Riga, & dont la perte facilitoit extrêmement celle de cette importante Place, d'où dépend toute la Livonie, l'une des meilleures & des plus riches Provinces de la domination de Suede. 1699.

La Cour de Vienne ne prit aucun parti. Mais on vit le Dannemarc, ligué avec le Roi de Pologne, se préparer à attaquer la Suede, & ce fut le commencement d'une guerre à peine terminée en 1719.

Le Marquis *de Villars* eut ordre de déclarer que le Roi avoit commandé de remettre Brisach à l'Empereur le 1. d'Avril 1700. Depuis longtemps cette Cour étoit tranquille sur la restitution

1699. tution de cette Place, ayant bien reconnu qu'elle n'avoit été différée, que pour se conformer éxactement au traité de Ryswyk.

L'audience que le Marquis *de Villars* n'avoit encore pû prendre de l'*Archiduc*, à cause d'une infinité de difficultés, faites même par la plûpart des Ministres de l'Europe, fut enfin réglée suivant les intentions du Roi.

Le Marquis *de Villars* vit ce Prince, qui se découvrit toutes les fois que le Marquis *de Villars* prononçoit le nom du Roi, ou que le Prince lui-même le nommoit. Cette affaire finie, le Comte *d'Harrach* parla au Marquis *de Villars* sur la même matiére qui avoit été déja agitée par les Comtes *de Kinsky* & *de Kaunits*. Il falloit, disoit-il, établir une véritable & sincere union entre le Roi & l'Empereur, & mépriser les vûës de ces Puissances, qui, sous le prétexte d'établir le repos de l'Europe, ne vouloient qu'en procurer la ruïne par des guerres éternelles. Comme le Marquis *de Villars* avoit ordre de n'entrer en rien, il observa un silence qui fit taire le Comte *d'Harrach*, & ce

Mi-

Miniſtre finit l'entretien par ces paro- 1699.
les : *Monſieur vous ſçavez plus que vous ne voulez dire, & il ſeroit inutile de parler davantage d'une matiére, qui cependant mériteroit un peu plus les ſérieuſes réflexions du Roi votre maître.*

Le Marquis *de Villars* rendit un comte éxact de cette converſation, & prit la liberté de repréſenter au Roi par des raiſons fortes & convaincantes, que le parti le plus ſûr, le plus avantageux, & le plus convenable aux deux grands Chefs des deux plus redoutables Maiſons, étoit de s'unir; que le partage n'établiroit pas la Paix; que l'Empereur hazardant tout pour l'empêcher, les commencemens de la rupture pouvoient ne lui être pas favorables, mais que les ſuites ſeroient longues & difficiles; au lieu que ſi le Roi s'entendoit avec Sa Majeſté Impériale, les forces que ces deux Puiſſances avoient actuellement ſur pied, les mettroient en état de ſoûtenir le partage le plus glorieux, & le plus utile au Roi & à l'Empereur.

Le Comte *d'Harrach* dans un autre entretien n'oublia rien, pour prouver au Marquis *de Villars* que l'Angleterre

1699. & la Hollande ne ſongeoient qu'à leurs intérêts particuliers, que le partage propoſé ne convenoit qu'à ces deux Puiſſances, & que le ſeul glorieux & utile étoit celui qui réüniſſoit pour toujours, & ſans ombre de défiance pour l'avenir, les deux plus puiſſans Princes de l'Europe. Il a bien paru que le Marquis *de Villars* étoit fortement convaincu de cette vérité; car il n'omit rien pour en perſuader ſon Maître, ſacrifiant ſouvent à ſon zéle la conduite & la politique du courtiſan. Il étoit même obligé ſouvent de ſupplier le Roi de lui pardonner s'il s'expliquoit à lui avec trop de liberté. Mais les ordres qu'il recevoit étoient précis, & tels qu'il ne pouvoit faire entrevoir aux Miniſtres de l'Empereur aucune eſperance de changer des meſures, qu'il ſoupçonnoit être déja priſes entre le Roi, l'Angleterre, & la Hollande.

Comme il arrive néanmoins que dans des affaires ſi importantes, les Puiſſances mêmes qui comptent avoir tout réglé, ne laiſſent pas de craindre ou d'entrevoir quelque révolution; le Marquis *de Villars* croyoit pénétrer par les

les diſcours des Miniſtre de l'Empereur, qu'ils ſe flatoient de voir arriver quelques changemens dans le projet de partage qui paſſoit pour conſtant, bien qu'il ne fût pas public; & le Roi de ſon côté laiſſoit entendre à *Villars* qu'il lui envoyeroit des ordres inceſſamment. 1699.

La guerre commencée par le Roi de Pologne faiſoit de la peine à toutes les Puiſſances qui cherchoient la paix. Mais ces mêmes Puiſſances, qui dans un autre temps auroient impoſé un prompt ſilence à l'Aggreſſeur, étoient retenuës par de plus grands intérêts; & l'incertitude des mouvemens que produiroit la mort apparente du Roi d'Eſpagne, laiſſa une entiere liberté à la Pologne, au Dannemarc, à la Pruſſe, & au Czar de s'unir pour détruire la Suede, ou du moins pour envahir les Etats de cette Couronne, qui étoient fort à la bienſéance de ces avides voiſins.

La ligue formée entre tant de Puiſſances, donna bientôt lieu à l'intrépide valeur du Roi de Suede de ſe faire une gloire, qui auroit effacé celles des plus

1699. plus grands Conquérans, si le mépris des périls, naturel en lui & qui éclata dans ce jeune Héros au de là de tout éxemple, avoit été accompagné de cette réflexion si nécessaire à tous les grands hommes, mais surtout à un Roi, qu'il faut démêler les dangers convenables à ces premieres têtes d'avec ceux qu'elles doivent éviter & mépriser comme au-dessous d'elles.

Cette guerre commença donc dans le Nord, malgré la repugnance de presque toute l'Europe : repugnance qui ne paroissoit que par des offices même assez legers. Et ce que l'on avoit cru un feu facile à éteindre, est encore allumé dans le temps qu'on écrit ces Mémoires ; & cette guerre d'une partie de l'Europe a laissé un champ libre à toutes celles qui depuis ont si fort ébranlé les autres Monarchies, qu'il n'y en a pas eu une seule dont les Rois n'ayent été chassés de leurs Capitales, ou dont les Couronnes n'ayent été en quelque péril.

Revenons à ce qui se passoit à Vienne, où la négociation se trouva des plus importantes par les dépêches du Roi,

Roi, qu'un courier apporta au Marquis *de Villars*, dattées du 6. de Mai 1700. 1699.

Par ces lettres le Roi expliquoit au Marquis *de Villars* les raisons qu'il avoit euës de ne lui permettre pas d'écouter les propositions, que lui avoient fait les Ministres de l'Empereur sur un partage de la Monarchie d'Espagne. Ces raisons étoient fondées sur la juste défiance que Sa Majesté avoit dû prendre des vastes desseins de l'Empereur, établis sur la confiance qu'il prenoit dans les Alliés qui l'avoient aidé à soûtenir la derniere guerre, & sur les espérances que lui donnoient ses Ambassadeurs à Madrid. Enfin le Roi, persuadé que l'Empereur comptoit recüeillir la Monarchie d'Espagne toute entiere, ne crut pas devoir montrer aucune facilité à traiter avec ce Prince. Tout au contraire, il regarda comme infiniment plus solides, pour conserver la tranquillité de l'Europe, les mesures qu'il prendoit avec l'Angleterre & la Hollande, ces deux Puissances craignant également & le renouvellement de la guerre, & que la Monarchie 1700.

1700. d'Eſpagne ne tombât entiere ſur la tête du Roi, ou de l'Empereur.

Il parut donc néceſſaire de laiſſer à l'Empereur le temps de reconnoître le peu de ſolidité de ſes projets, avant que d'entrer de la part du Roi dans aucune négociation avec ce Prince.

Après que la mort du *Prince Electoral de Baviere* eût changé tout le ſiſtême des négociations, le Sr. *Hop* eut ordre de déclarer de la part du Roi d'Angletrre & des Etats-Généraux, que ces deux Puiſſances ne trouvoient pas convenable au bien de l'Europe, ni à leurs propres intérêts, de s'engager dans une nouvelle guerre pour ceux de l'Empereur; & qu'enfin pour établir la tranquillité générale. Il ne convenoit pas qu'on laiſsât tous les Etats de la Couronne d'Eſpagne réünis, ou dans la Maiſon d'Autriche, ou dans celle de France.

Toutes ces diveſes repréſentations ne purent cependant ébranler l'Empereur, non plus que le peu de fondement qu'il pouvoit faire ſur les négociations de ſon Ambaſſadeur à Madrid, qui ne lui permettoit plus d'eſpérer que

le

le crédit de la Reine d'Eſpagne fût aſſez conſidérable pour engager les Eſpagnols à ſe donner entiers à la Maiſon d'Autriche, au péril d'une nouvelle & dangereuſe guerre. 1700.

Le Roi ne croyant pas pouvoir prendre une confiance entiere dans l'Empereur, ſe crut enfin dans l'obligation de conclure un traité au mois de Mars de la préſente année avec l'Angleterre & la Hollande, pour le partage de la Monarchie d'Eſpagne. Ce traité étant connu, on n'en inſere pas ici les articles.

Le Marquis *de Villars* eut donc ordre de paler à l'Empereur, & lui fit le diſcours ſuivant, par leqel il tâcha d'adoucir autant qu'il ſe pouvoit la dure nouvelle qu'il venoit lui apprendre.

» SIRE,

» En m'acquitant des ordres dont le » Roi mon Maître me fait l'honneur » de me charger par ſes dernieres let» tres, je prendrai la liberté d'aſſurer » V. M. I. que j'en ai toujours eu

1700. » des ordres très-précis de lui faire connoître encore plus par ma conduite que » par mes discours, combien sincérement il desire d'entretenir toujours » avec Elle une parfaite intelligence. Le » Roi mon Maître a été bien-aise de lui » en donner des marques, aussi bien dans » les occasions moins-importantes, que » dans celles où il a été question de » faciliter un traité entre VOS MAJESTE'S.

» Cette union a paru toujours essentielle au bien de la Chrétienté, ainsi » le Roi ne peut regarder sans peine » les événemens capables d'en troubler » le repos.

» VOTRE MAJESTE' a sçû que » le Roi, souhaitant prévenir tant de » malheurs, acceptoit les propositions » faites l'année derniere par le Roi » d'Angleterre & par les Etats Généraux, pour empêcher, si Dieu disposoit du Roi d'Espagne, que la » mort de ce Prince, dont la santé » fait tout craindre depuis quelques » années, ne produisît de nouvelles » guerres.

» Le Roi auroit appris avec un

» plai-

» plaiſir ſenſible que VOTRE MA- 1700.
» JESTE' IMPERIALE, également
» touchée & des avantages offerts à
» Monſeigneur l'Archiduc par ce pro-
» jet, & du nouveau trouble où tous
» les Etats ſe verroient expoſés ſi elle
» refuſe d'y ſouſcrire, eût accepté des
» conditions ſi raiſonnables.

» Elles ont parus au Roi mon Maî-
» tre ſi propres à maintenir la tran-
» quillité générale, qu'il a pris enfin
» la réſolution de conclure avec le Roi
» de la Grande Bretagne & avec Mrs.
» les Etats un traité conforme à ces
» mêmes propoſitions. Le Roi m'a
» ordonné d'en faire part à V. M. I.
» Si elle veut y entrer, rien ne man-
» quera plus aux meſures priſes pour
» la conſervation de la paix.

» L'ouverture à la ſucceſſion d'Eſ-
» pagne eſt juſtement regardée comme
» la ſource d'une longue guerre; mais
» il n'y aura point de ſang verſé, ſi
» cette querelle eſt terminée par un
» juſte partage. Il n'y aura plus de
» diſpute, & les peuples ſoûmis pré-
» ſentement à la domination d'Eſpagne
» reconnoîtront de nouveaux Souve-

1700. » rains, ſans que ce changement at-
» tire des ſuites funeſtes, qu'il ſeroit
» impoſſible d'éviter, ſi les armes
» décident de la ſucceſſion de tant
» d'Etats.

» Le Roi ne peut croire que la pru-
» dence & la piété de V. M. I. per-
» mettent qu'elle préfere les évene-
» mens incertains d'une guerre, & les
» malheurs qui en ſont inſéparables, à
» des propoſitions ſi juſtes: ſurtout
» lorſqu'elle voit que, pour épargner
» ces malheurs à la Chrétienté, le Roi
» veut bien ſe déſiſter de ſoûtenir ſes
» droits juſtes & légitimes, & ne pas
» employer pour cet effet des forces
» qu'il peut faire agir toutes les fois
» que la néceſſité le demandera.

» Enfin, SIRE, je prendrai la li-
» berté de repréſenter à V. M. I. que
» de pareilles réſolutions n'admettent
» point de grands délais, qu'elles doi-
» vent être priſes promptement, & qu'il
» eſt néceſſaire de faire voir que l'on
» tenteroit vainement de s'y oppoſer.
» Le Roi attend inceſſamment une ré-
» ponſe, & m'ordonne de renvoyer le
» courier qu'il m'a depêché, peu de
» jours

» jours après que j'aurai eu l'honneur 1700.
» d'informer V. M. I. des ordres qu'il
» m'a apportés.

» Voilà, SIRE, la copie du traité
» que j'aurai l'honneur de remettre à
» V. M. I. ou à celui de ses Minis-
» tres qu'elle aura pour agréable de
» me nommer ».

L'Empereur parut surpris de ce discours, & répondit seulement, que personne ne desiroit plus que lui le repos de l'Europe, & que lui, Marquis *de Villars*, pouvoit remettre le traité qu'il lui présentoit au Comte *de Kaunits*.

En sortant de chez l'Empereur, le Marquis *de Villars* porta le traité à ce Ministre, qui lui dit simplement en le recevant, & en regardant le ciel: *Il y aura encore quelqu'un là-haut, qui se mêlera de partager les Monarchies du monde.*

La dépêche de Sa Majesté informoit très au long le Marquis *de Villars* de tout ce qui s'étoit passé en Angleterre entre Mylord *Porland* & les Ministres de l'Empereur, à la Haye entre M. *Heinsius* & les mêmes Ministres, en France entre le Marquis *de Torcy* & le

1700. Comte *de Sintzendorff*. Ce dernier en lisant le traité avec Mr. *de Torcy*, fit divers remarques sur les changemens que l'on pouvoit y faire, surtout par rapport au Milanez. Mr. *de Torcy* lui fit réponse que si lui, Comte *de Sintzendorff*, faisoit quelques propositions de la part de l'Empereur, le Roi les feroient éxaminer avec les Ministres d'Angletterre & de Hollande.

Parmi les circonstances dont le Roi informoit le Marquis *de Villars*, il lui manda que la Reine d'Espagne étoit entierement brouillée avec le Comte *d'Harrach*, Ambassadeur de l'Empereur à Madrid, & dès là que ce Prince ne pouvoit plus attendre comme il l'avoit toujours espéré, que l'Espagne se livrât à lui. En effet il y avoit à Madrid une puissante cabale, disposée à se donner à un des fils *du Dauphin*, & les plus sensés conseilloient l'Empereur de s'accommoder avec le Roi.

La plus grande difficulté de l'Empereur sur le traité de partage regardoit le Milanez, qui devoit être remis au *Duc de Lorraine* en échange des Duchés de Lorraine & de Bar. Et il y avoit

tout

tout lieu d'espérer que l'Empereur seroit satisfait de voir l'Etat de Milan remis entre les mains d'un neveu qu'il avoit élevé, & qui avoit tant de part à sa tendresse. 1700.

Nonobstant les déclarations autentiques que le Marquis *de Villars* devoit faire, que le Roi n'admettroit aucune sorte de changement au traité, il avoit ordre d'écouter les propositions que les Ministres de l'Empereur pourroient faire. Si elles consistoient à offrir au Roi quelque partie des Indes, ou quelques Provinces dans les Pays-Bas, le Marquis *de Villars* étoit chargé de rejetter ces offres. Si pourtant l'une de ces Provinces des Pays-Bas étoit celle de Luxembourg, & qu'on voulût y joindre le Royaume de Navarre, le Roi se réservoit d'examiner si ce partage lui convenoit, en laissant le Milanez uni à la Couronne d'Espagne. Enfin si l'Empereur abandonnant ses prétentions sur le Milanez, demandoit que les Royaumes de Naples & de Sicile ne fussent point séparés de la Monarchie d'Espagne, le Marquis *de Villars* avoit ordre d'écouter les propositions qui seroient

1700. faites pour conserver ces Royaumes à l'Archiduc devenu Roi d'Espagne.

Il étoit préscrit au Marquis *de Villars* d'informer diligemment le Roi sur ces diverses propositions de changemens, & de garder le secret à l'égard du Sr. *Hop*, Sa Majesté se réservant d'en communiquet directement avec l'Angleterre & la Hollande.

Après que le Marquis *de Villars* eut remis le traité à l'Empereur, il écrivit au Roi, & l'on croit devoir insérer ici cette premiere dépêche qui prépare à une importante négociation.

» SIRE,

» J'ai eu l'honneur d'informer VOTRE MAJESTE' par ma derniere » dépêche que j'avois pris audience » de l'Empereur le 18. au soir. Elle » trouvera dans celle-ci un compte » éxact & fidéle de tout ce que j'ai » fait depuis, en éxécution de ses or» dres. Je les ai étudiés avec l'atten» tion qu'ils méritent. Elle me per» mettra d'abord d'admirer dans les

» mo-

» motifs qui ont réglé la conduite de 1700.
» Votre Majesté, & dont el-
» le daigne m'instruire, ce génie su-
» blime & cette profonde sagesse dont
» le discernement démêle par des régles
» infaillibles la vérité d'avec l'apparen-
» ce, & montre la droite voye aux
» Ministres qui ont l'honneur de la ser-
» vir ; à tel point, Sire, que leur
» premier & presque unique objet doit
» être d'exposer le plus nettement qu'il
» leur est possible tout ce qu'ils voyent
» & tout ce qu'ils entendent : bien
» persuadés que s'ils s'égarent dans
» leurs préjugés, Votre Majes-
» té ne se trompera pas dans ses
» décisions. Ainsi dans la matiére im-
» portante qu'elle daigne me confier,
» j'aurai l'honneur de lui rendre comp-
» te, non seulement des paroles de
» l'Empereur, & de ses Ministres,
» mais même, autant que je le pour-
» rai, de l'air dont ils les ont pronon-
» cées.

» Je me suis servi des mêmes expres-
» sions que Votre Majesté
» m'a fait l'honneur de me prescrire,
» lorsque j'ai parlé en son nom à l'Em-

1700. » pereur. Sa réponse a été, en termes » généraux, qu'il avoit intention d'entretenir toujours une parfaite intelligence avec VOTRE MAJESTE', » qu'il se souvenoit de tout ce qui » avoit été proposé & agité depuis un » an entre le Ministre de Hollande & » les siens, qu'il avoit cru montrer sa » modération dans ce qui s'étoit passé, » & qu'il éxamineroit le traité que » VOTRE MAJESTE' m'ordonnoit de lui communiquer. Sur la » conclusion de mon discours, qui » tendoit à presser une résolution, » l'Empereur dit qu'une matiére si importante éxigeoit de longues délibérations, qu'il verroit cependant ce » qu'on pourroit me dire avant le départ de mon courier; & m'ordonna » de remettre le traité au Comte *de* » *Kaunits*.

» Je trouvai ce Ministre dans l'antichambre de l'Empereur, & lui » demandai quand je pourrois l'entretenir, après lui avoir dit en deux mots » que j'avois à lui remettre la copie » d'un traité dont je venois de rendre » compte à l'Empereur.

» On

» On en avoit des nouvelles avant » l'arrivée de vos couriers, & le » Comte *de Kaunits* me dit qu'il en sça» voit la signature du 25. de Mars. » L'Ambassadeur de Venise m'en » avoit parlé de même, & m'avoit ex» pliqué la plupart des articles du » traité. 1700.

» Après cette premiere diligence » pour informer le Comte *de Kau-» nits*, je parlai à Mr. le Comte » *d'Harrach*, qui me parut assez émû, » & qui se plaignoit fort des Alliés » de son Maître. *Voilà*, me dit-il, » *vos bons amis; mais est ce que l'on* » *donne le bien des gens?* Il me parla » ensuite sur diverses particularités du » traité, en me disant : *Je vous l'a-» vois déja bien fait observer, Mr.,* » *que l'Angleterre & la Hollande ne* » *songeoient qu'à leurs intérêts. Ces* » *Puissances nous donnent une portion de* » *la Monarchie d'Espagne, qui ne peut* « *se soûtenir. Que faire de la Flan-» dre? Comment conserver les Indes* » *sans Armée navale. Il faudra donc* » *que Monsieur l'Archiduc soit toujours* » *à la merci du Roi pour l'Espagne, &*

» *dans*

1700. » *dans la dépendance de l'Angleterre &*
» *de la Hollande pour les Indes. Mr.*,
» lui répondis-je, *si vous considérez la*
» *portion de la Monarchie d'Espagne*
» *qui est destinée à Monsieur l'Archi-*
» *duc par l'usage qu'en font les Espa-*
» *gnols, & que nous jugions de même*
» *de celle qui nous regarde, vous m'a-*
» *voüerez que la nôtre est la plus mé-*
» *diocre. Vous sçavez, Mr., que les*
» *Royaumes de Naples & de Sicile sont*
» *engagés de maniére, que le Roi d'Es-*
» *pagne n'en retire presque rien. Mais*
» *lorsqu'un Prince aussi bien élevé que*
» *l'est Monsieur l'Archiduc, & qui*
» *dans un âge peu avancé donne déja*
» *de si grandes espérances, sera le maî-*
» *tre absolu, vous trouverez alors,*
» *Mr., que l'Empire des Indes & les*
» *Espagnes bien gouvernées font un*
« *Etat très puissant. Je sçai ce que l'on*
» *tire actuellement des deux Castilles,*
» *& si la misere du gouvernement ac-*
» *tuel d'Espagne fait, pour ainsi dire,*
» *fondre tout l'or des Indes entre les*
» *mains des Espagnols, il ne faut qu'un*
» *Prince un peu éclairé pour rélever une*
» *Puissance plus accablée de son propre*
» *poids:*

» *poids & par l'ignorance de ses Mi-* 1700.
» *nistres, que de sa foiblesse naturelle.*
» Enfin, SIRE, après quelques sou-
» pirs & des plaintes d'avoir été
» abandonné par des Alliés, que l'Em-
» pire avoit seul soutenus à la veille
» de leur ruine totale, Mr. le Com-
» te *d'Harrach* est venu aux regrets
» de n'avoir pas traité directement
» avec moi. *N'étoit il pas plus raison-*
» *nable*, m'a-t-il dit, *que des Princes*
» *si proches parens, & si remplis de re-*
» *ligion & d'équité, convinssent entre*
» *eux ? Il est aisé de vous répondre*
» *sur cela*, lui ai-je dit, *& vous trou-*
» *verez bon que je vous explique la con-*
» *duite de* SA MAJESTE'

» *A peine la paix de Ryswyk fut-el-*
» *le concluë, que le Roi nomma Mrs.*
» de Tallard, d'Harcour, *& moi*,
» *pour aller auprès de l'Empereur, du*
» *Roi d'Espagne, & du Roi d'Angle-*
» *terre. Je serois parti en même temps*
» *que les deux premiers, si la mort de*
» *mon pere, qui survint alors, ne m'eût*
» *fait supplier le Roi de m'accorder*
» *quelques mois.* (J'ai cru, SIRE,
» pouvoir employer cette raison,
» quoi-

1700. » quoiqu'elle ne m'ait pas retenu ;
» comme VOTRE MAJESTÉ le
» sçait.) *J'arrivai ici il y a deux ans,*
» *& vous sçavez, Mr. le Comte, que*
» *l'Empereur n'a eu personne auprès du*
» *Roi que plus de quinze mois après.*
» *Je trouvai en arrivant une si gran-*
» *de froideur à Vienne, & si différen-*
» *te des maniéres que l'on avoit euës*
» *pour moi à mon premier voyage, que*
» *je ne pus m'empêcher d'en marquer*
» *mon étonnement à Mr. le Comte* de
» Kaunits, *& de lui en porter mes jus-*
» *tes plaintes. En effet je demeurai un*
» *mois entier, sans que personne mît*
» *les pieds chez moi. Quelques-uns mê-*
» *me de mes anciens amis, qui avoient*
» *envoyé me demander heure pour y*
» *venir, s'en excuserent. Vous sçavez*
» *vous même, Mr., que les principa-*
» *les personnes d'entre vous ne m'ont in-*
» *vité chez eux, qu'après m'avoir fait*
» *l'honneur de venir manger chez moi,*
» *& honteux, pour ainsi dire, de ne*
» *pas faire les honneurs de leur Cour*
» *à un étranger. De sorte que si j'ai*
» *reçu des honnêtetés dans la suite,*
» *j'ose dire que ce n'a été qu'après me*

» *les*

» *les être attirées. Le feu Comte* de Kinsky , *& plusieurs autres ne sont jamais venus chez moi. Des traitemens si différens de ceux que l'on faisoit autrefois aux Envoyés du Roi & dont je ne pouvois me dispenser d'informer* SA MAJESTÉ, *commencerent à la persuader combien elle avoit peu à compter sur la bonne volonté de cette Cour. L'affaire qui m'arriva chez Mr.* l'Archiduc , *acheva d'en convaincre. Rappellez vous Mr., par quelles lenteurs & par quelles difficultés je passai , avant que d'obtenir les justes satisfactions demandées par le Roi. Encore ne furent-elles accordées que par la crainte de rompre un commerce qui vous mettoit à la merci de l'Angleterre & de la Hollande , n'ayant plus aucune voie de traiter directemene avec* SA MAJESTÉ. *A toute cette conduite , pouvoit-on coire que l'Empereur eût un desir bien sincére de se lier d'intérêt avec le Roi ? Je crois même pouvoir vous dire que l'on n'en à fait les premieres propositions , que lorsqu'on me mit sur le point de quitter votre* 1700.

1700. » *votre Cour, par le refus de la satisfaction que le Roi demandoit.*

» Le Comte *d'Harrach* m'interrompit là dessus, & me dit : *Mr.* , » *si d'abord on na point eu de conférence avec vous, c'est premierement, parce* » *que l'Empereur a toujours cru être le* » *seul véritable héritier de la Monarchie d'Espagne : en second lieu, c'est* » *qu'avant votre arrivée ici, le Roi étoit* » *déja convenu avec le Roi d'Angleterre* » *& avec les Hollandois sur le Prince* » *Electoral de Baviere.*

» *Non*, *Mr.* lui répondis-je, *je* » *crois pouvoir vous assurer qu'il n'y* » *avoit rien de réglé avant mon arrivée. Que si depuis le Roi a consenti* » *à quelque chose en faveur du Prince* » *Electoral, sa même modération paroissoit toujours ; & ce Prince étant* » *mort, vous deviez montrer plus d'ardeur que d'éloignement à traiter avec* » SA MAJESTÉ.

» *Mais quoi? N'y a-t-il donc plus* » *rien, à négocier*, reprit le Comte » *d'Harrach*, *& tout est-il fini ?* Je lui » dis : *Vous voyez un traité conclu.*

» *Pour ce traité nous ne pouvons y con-* » *sen-*

» *sentir*, répliqua le Comte. Je repondis : *Le Roi m'ordonne de renvoyer mon courier dans huit jours au plus tard. Il souhaite passionnément que ces conditions, où sa modération paroît toute entiere, soient au gré de l'Empereur. Pour moi, Mr., je verrai dans l'intervalle qui m'est fixé ce que vous me ferez l'honneur de me dire, & j'en rendrai un compte fidèle à* SA MAJESTÉ. *Voilà*, SIRE, le précis de la premiere conversation entre le Comte *d'Harrach* & moi. 1700.

» J'allai de là chez le Comte *de Kaunits*, que je trouvai très-réservé, très-silencieux, & étonné. Comme il ne me répondoit qu'en peu de paroles, je m'étendis moins avec lui qu'avec le Comte *d'Harrach*. Cependant après m'avoir écouté quelque temps, il me dit : *Voilà ce que Mrs.* de Boufflers & de Portland *avoient négocié avant la paix.* Je l'assurai du contraire, & il me répliqua : *Il y a quelqu'un là-haut*, en montrant le Ciel, *qui travaillera à ces partages.* Je lui répon-

1700. » pondis : *Ce quelqu'un en approuvera*
» *la justice. Cela est pourtant nouveau*,
» me dit-il, *que le Roi d'Angleterre*
» *& la Hollande partagent la Monar-*
» *chie d'Espagne. Et ce tiers dont vous*
» *nous menacez, où est-il ? Je ne le*
» *connois pas. Quoi ! les Hollandois*
» *donneront des Royaumes ?* Comme il
» s'en prenoit vivement au Roi d'An-
» gleterre & aux Etats Généraux,
» je lui dis : *Mr. le Comte, trouvez*
» *bon que je les excuse auprès de vous.*
» *Ces deux Puissances viennent tout ré-*
» *cemment de soûtenir une guerre qui*
» *leur a coûté beaucoup, & rien à*
» *l'Empereur : car enfin vous n'avez*
» *fait de dépense que contre les Turcs*,
» *vous aviez quelques troupes en Italie*,
» *& deux seuls Régimens de Hussards*
» *dans l'Empire qui n'étoient point à sa*
» *solde. L'Angleterre & la Hollande*
» *ont donc soutenu seules tout le fardeau.*
» *Croyez-vous ces deux Nations bien*
» *empressées à s'engager dans une nou-*
» *velle guerre pour vos seuls intérêts*,
» *quand le Roi marque par sa modéra-*
» *tion qu'il ne desire que le bien & la*
» *tranquillité de l'Europe ?* Je lui re-
» mis

» mis le traité, & ainsi finit notre » entretien, dont j'ai rapporté l'essen» tiel. 1700.

» Le jour suivant le Comte *d'Har-* » *racb* me pria à diner, il bût à la » bonne union de VOTRE MA» JESTE' & de l'Empereur. Il est » naturellement très-poli, & il me le » parut encore plus ce jour là. Après » le repas il me dit : *Voilà le traité* » *que Mr.* Hop *a remis à l'Empe-* » *reur. Vous voulez bien que je vous* » *fasse voir qu'entre autres choses il y en* » *a deux insoûtenables, sur les Arti-* » *cles IV. & IX. Quoi ! obliger l'Em-* » *pereur de priver ses successeurs de la* » *réversion légitime de leur bien ! Et* » *si le malheur vouloit*, continua-t-il, » *qu'il ne restât qu'un seul Prince de* » *toute la Maison d'Autriche, l'Em-* » *pereur pouroit il consentir à le pri-* » *ver de toute la succession d'Espagne ?* » *Il faut donc faire la guerre & tout* » *risquer. D'ailleurs le Milanez est un* » *Fief de l'Empire. Depuis quand le* » *Roi d'Angleterre & les Hollandois* » *veulent-ils être Empereurs ? Car c'est* » *à l'Empereur à disposer de ce Fief,*

» com-

1700. » *comme Charles-Quint en avoit disposé*
» *pour son fils.*

» *Si la seule difficulté étoit de le don-*
» *ner* , lui répliquai-je , *pourvû que*
» *l'Empereur ne le donnât pas à son fils*,
» *ou que , pour mieux dire , il le don-*
» *nât conformement aux articles du trai-*
» *té , cela n'arrêteroit peût-être pas.*
» *Mais je ne suis point surpris que des*
» *Puissances occupées à conserver l'égali-*
» *té , seul fondement du repos public* ,
» *ne consentent pas qu'un Empereur , dont*
» *les dernieres conquêtes augmentent con-*
» *sidérablement la puissance , y puisse*
» *joindre les Indes , les Espagnes , & la*
» *Flandre. Mr.*, répliqua le Comte
» d'Harrach , *tout cela n'est rien , car*
» *nous ne pouvons pas le soûtenir. Nous*
» *parlons ici comme honnêtes genss* , *&*
» *pour moi je déclare que je le fais sans*
» *aucun ordre de l'Empereur. Mais*
» *prenez la portion que vous offrez à*
» *Monsieur* l'Archiduc , *& laissez*
» *nous le reste.* A cela je répondis :
» *Je ne me charge , Mr.* , *que de man-*
» *der ce que vous me direz ; après la*
» *conclusion d'un traité , vous jugez bien*
» *que mon pouvoir se borne là.* Le Com-
» te

» te *d'Harrach* finit en me disant une » seconde fois : *Mr. je parle de moi-mê-* 1700.
» *me*. Voilà le récit fidéle de cette seconde » de conversation ».

Le reste de la dépêche du Marquis *de Villars* rouloit sur d'autres points indifférens à la négociation.

Cependant l'Empereur, ayant véritablement dessein de se lier d'intérêt avec le Roi, travailloit vivement avec les Ministres à en trouver les moyens. Une matiére de cette importance méritoit de sérieuses délibérations, & les Comtes *d'Harrach* & *de Kaunits* n'oublierent rien, pour convaincre le Marquis *de Villars* que l'on ne vouloit rien moins que l'amuser, & qu'il seroit content des propositions qu'ils avoient à lui faire.

Dans la derniere conversation qu'il eut avec le Comte *d'Harrach*, ce Ministre lui dit que le mémoire de ce qu'il devoit lui dire étoit fait, mais qu'une maladie du Comte *de Kaunits* l'empêchoit de pouvoir assister de deux jours à la lecture que ces deux Ministres devoient lui en faire; que lui, Comte *d'Harrach*, ne vouloit point la faire

1700. faire seul, parce qu'en matiére si grave il ne risqueroit pas d'en prendre sur lui seul les interprétations ni les réponses. Le Marquis *de Villars* lui répondit que, puisque deux Ministres si habiles prenoient la précaution de ne vouloir pas négocier séparément, il les assuroit d'avance qu'il n'en prendroit pas moins; qu'il envoyeroit le mémoire, & qu'il écriroit en leur présence ce qu'il croiroit pouvoir y être ajoûté.

La maladie du Comte *de Kaunits* à Luxembourg différa de quelques jours la lecture du mémoire par le Comte *d'Harrach*. Mais enfin ces deux Ministres s'étant rejoints à Vienne, ils donnerent rendez-vous au Marquis *de Villars*, & lui lurent deux mémoires: l'un dont il pouvoit faire part à Mr. *Hop*, & l'autre dont ils demanderent que SA MAJESTE' seule eut connoissance.

Le premier contenoit des plaintes de l'Empereur: Premierement, de ce que le Roi Catholique étant encore vivant on avoit fait un traité de partage de la Monarchie d'Espagne, malgré tous les

les égards qui se devoient à un si grand Roi, & aux heritiers respectables de cette grande Monarchie. En second lieu, de ce qu'on n'observoit dans ce traité ni égalité ni décence, puisqu'on y lisoit cette condition injurieuse à l'Empereur, que s'il n'acceptoit le présent traité dans l'espace de trois mois, lui Empereur, premier héritier, n'auroit aucune portion de cette Monarchie, quand la succession en seroit ouverte. Qu'au surplus il étoit bien juste que l'Empereur concertât avec le Roi sur ces matiéres, mais qu'il ne feroit rien qu'après le retour d'un courier qu'il envoyoit en Espagne; la Religion, la probité, & la bienséance éxigeant que l'on sçut au moins ce que pensoit le Roi d'Espagne sur le partage de ses biens. 1700.

A l'égard du second mémoire, les Ministres de l'Empereur déclarerent au Marquis *de Villars* qu'il étoit pour lui seul, qu'il ne devoit pas être communiqué au Sr. *Hop*.

Il contenoit premierement, la surprise où étoit l'Empereur que le Roi eût voulu traiter de la succession d'Es-

1700. pagne avec des Puiſſances étrangeres, quoiqu'elles n'euſſent nul droit ſur aucune portion de cette Monarchie, dont le Roi & l'Empereur pouvoient ſeuls être héritiers.

Il portoit en ſecond lieu, que l'union étant eitiérement rétablie entre ces deux Princes, ſeuls intéreſſés dans la ſucceſſion, l'Empereur ne ſouhaitoit rien tant que de s'entendre directement avec le Roi, ſans la participation des médiateurs qui s'étoient introduits d'eux-mêmes.

Enfin que l'Empereurs ayant trois mois pour ſe déterminer il ſeroit facile de les employer à traiter avec le Roi, remettant à SA MAJESTE', ou de donner les pleins-pouvoirs au Marquis *de Villars*, ou d'agréer que l'Empereur les envoyât au Comte *de Sintzendorff*.

Ce dernier mémoire ajoûtoit, que ſi le Roi vouloit faire un traité avec l'Empereur, on pouvoit laiſſer celui de partage tel qu'il étoit, & en faire un autre pour le garder ſecret juſqu'au temps de l'éxécution ; que cependant l'Empereur accepteroit dans les formes

le traité déja fait, tandis que l'on feroit ſous main une négociation particuliere pour un nouvel arrangement. 1700.

Le Marquis *de Villars* écrivoit, & ces premiers diſcours ne paroiſſant ſuivis d'aucun autre, il en marqua ſon étonnement aux Miniſtres de l'Empereur, & leur dit qu'ayant déja mandé au Roi les premieres paroles du Comte *d'Harrach*, SA MAJESTÉ ſeroit très-ſurpriſe ſi ces mémoires ſi attendus ne contenoient que des propoſitions ſi générales.

A cela les Miniſtres répondirent : *Avez-vous des pouvoirs pour traiter ? Dans les préliminaires on ne s'explique pas fort amplement, & même ce ſeroit en vain.*

Mais repliqua le Marquis *de Villars, vous ne dites rien ſur le traité.* Le Comte *d'Harrach* reprit *: Quand le Roi donne trois mois, c'eſt pour traiter. Autrement il n'y auroit qu'à dire oui ou non, à la fin du temps marqué. Voulez-vous*, ajoûta-t-il, *que l'on vous en diſe davantage ? L'Empereur n'admettra jamais le point de la ſucceſſion, puiſque ſi Dieu lui enlevoit l'un de ſes deux Prin-*

1700. *ces, jamais Sa Majesté Impériale ne pourroit consentir à voir sortir de sa Maison la Monarchie entiere. Elle hazardera tout plutôt que de se relâcher sur ce point, & elle ne déséspere pas de trouver des amis. Enfin elle ne pourra se résoudre à abandonner le Milanez, mais elle cédera volontiers toutes les Indes.*

Quelle proposition! répondit le Marquis *de Villars. Les premieres de Mr. le Comte* d'Harrach *étoient de donner la portion entiere de Monsieur* l'Archiduc. *Vos dernieres paroles sont si éloignées des premieres, que je ne me chargerai jamais d'en informer le Roi, & l'on peut les lui faire sçavoir par le Comte* de Sintzendorff.

Le Comte *de Kaunits* prit la parole, & dit: *Mais Mr. dites-nous quelque chose. Je n'ai jamais pensé que l'Empire des Indes offert d'abord, fût un petit objet en échange des Royaumes de Naples & de Sicile. Si d'ailleurs le Roi a tant envie de la Lorraine, l'Empereur se chargera d'accommoder Mr. le Duc* de Lorraine.

Le Marquis *de Villars* fit voir sur cela

cela que le Roi ne pouvoit desirer la Lorraine que pour finir un procès, la situation de ce petit Etat ne pouvant jamais donner aucune inquiétude; que le revenu en étoit médiocre pendant la paix & pendant la guerre; qu'enfin, soit que le Souverain fût dans les intérêts du Roi, ou qu'il s'en éloignât, son Pays ne pouvoit se dispenser de loger des troupes, & de donner des quartiers d'hyver.

Les Ministres de l'Empereur ne concluant rien de positif, le Marquis *de Villars* les pria de le faire, & ils lui répondirent que si le Roi vouloit traiter à Vienne, il n'y avoit qu'à envoyer des pouvoirs au Marquis *de Villars*: que si Sa Majesté, au contraire, vouloit traiter avec le Comte *de Sintzendorff*, ils lui en envoyeroient dès qu'elle leur auroit fait sçavoir sa volonté; qu'enfin le plus sûr pour abbréger étoit de traiter à Vienne, parce que nos couriers sont plus de diligence que ceux de l'Empereur.

Le Marquis *de Villars* repliqua que, pour accourcir une négociation, il falloit que les deux partis le voulussent;

1700. qu'il y avoit 23. jours qu'il attendoit une réponſe, dont il étoit forcé d'avouer qu'il n'étoit pas ſatisfait, ce qui lui faiſoit deſirer de n'être pas chargé de cette grande négociation: Premierement, parce que le Roi ſeroit mieux ſervi par les Miniſtres qui étoient auprès de Sa Majeſté, que par lui: En ſecond lieu, parce qu'ayant eſpéré plus d'ouverture, il en trouveroit beaucoup moins qu'il n'avoit lieu d'en attendre. Qu'ainſi l'intérêt du Roi le porteroit à lui repréſenter celui que Sa Majeſté avoit en toute façon de voir décider ſous ſes yeux une matiére ſi grave. Cette réponſe fut accompagnée de toute la froideur imaginable.

Mais ne voit-on pas chez vous, dirent les Miniſtres, *que l'intérêt de Dieu & celui de nos Maîtres veut qu'ils ſoient unis? Et quel fond la France peut-elle faire ſur des Puiſſances qui, après avoir été liées à l'Empereur par des traités, lui manquent néanmoins ſi ouvertement? Attendez-vous à la même conduite de leur part à la premiere occaſion. Quelque foible que ſoit la ſanté*

té du Roi d'Espagne on peut espérer encore qu'elle ira plus loin que celle du Roi Guillaume. En ce cas le Roi auroit la gloire de rétablir la Religion & le Roi d'Angletrre dans ses Royaumes. On peut traiter secrétement & paroître entrer dans le traité de partage ; & le Roi d'Espagne mort, chacun pourroit prendre les portions qui conviendroient le mieux au Roi & à l'Empereur. On ne peut disconvenir que nous ne soyons les maîtres de l'exécution. 1700.

Les deux Ministres ajoûterent que l'Italie entiere s'opposeroit à voir le Roi maître d'Etats qui lui ouvriroient la conquête aisée de tout le reste.

Le Marquis *de Villars* fit sur cela la réponse qui se présentoit naturellement, sçavoir, que l'Italie craindroit encore plus l'Empereur , dont les droits certains ou supposés la soûmettroient toute entiere.

Le Comte *de Kaunits* reprit : *Les droits de Charlemagne, quoique très-anciens, seront mieux soûtenus par la France que les nôtres, sans contredit meilleurs & plus modernes. Et l'on verroit bien-*

1700. *tôt le Pape à Avignon, si les Royaumes de Naples & de Sicile appartenoient à un de vos Princes*

Le Marquis *de Villars* répondit que le Pape, Rome, & toute l'Italie se croiroient plus tranquilles, le Milanez étant possedé par un Prince particulier, que quand ils verroient l'Empereur les environner de toutes parts; que c'étoit le sentiment de Rome entiere, que la République de Venise aimeroit mieux Mr. *de Lorraine* à Milan que tout autre.

Mais quand vous aurez Naples & la Sicile, répondirent les deux Ministres, *quelle sera leur ressource pour se défendre d'être entierement dans votre dépendance, avec toutes vos forces maritimes, capables d'asservir, ou d'intimider tout la Méditerranée?* La conférence finit à ces paroles, qui n'allerent à rien de plus.

Pendant cette négociation, le Marquis *de Villars* avoit ordre de veiller toujours à ce qui regardoit la guerre commencée dans le Nord. Les Royaumes de Suede & de Dannemarck, la Prusse, la Pologne, & le Czar, fai-

faisoient des propositions pour s'unir à la France, ou à l'Empereur, & promettoient également à ces deux Puissances d'embrasser leurs intérêts sur la division que causeroit apparemment la mort prochaine du Roi d'Espagne. Enfin toute l'Europe étoit ébranlée, & tout préparoit un embrasement général, qui ne pouvoit être étouffé que par une sincere union du Roi avec l'Empereur. 1700.

Mr. le *Duc de Savoye* de son côté prenoit des mesures; & son Ambassadeur, qui étoit dans la plus vive agitation, avoit de fréquentes conférences avec les Ministres de l'Empereur, fort souvent aussi avec le Marquis *de Villars*, & avec les Ministres des Puissances Maritines. Mais à travers tous ses discours, il étoit aisé d'appercevoir que son Maître cherchoit à se donner à qui lui feroit le meilleur parti.

Cependant le Marquis *de Villars* reçut une dépêche du Roi dattée du 16. de Juin. Elle marquoit une opinion formée que l'Empereur n'agissoit pas de bonne-foi avec Sa Majesté: que

1700. les propoſitions de traiter directement étoient plûtôt cauſées par une ſecréte vûë d'éloigner le Roi des meſures priſes avec l'Angleterre & la Hollande, que par le deſir ſincere de partager la Monarchie d'Eſpagne avec le Roi; que l'intention de l'Empereur étoit, de profiter de la réſolution qu'il croyoit priſe par le Roi d'Eſpagne de déclarer *l'Archiduc* ſon unique héritier, & qu'il ſongeoit à s'attacher le *Duc de Savoye*, dont les forces étoient néceſſaires pour faciliter l'éxécution de ce deſſein.

Les retardemens des Miniſtres de l'Empereur, qui différoient toujours à s'expliquer, augmentoient encore les ſoupçons du Roi, & le fortifioient dans l'intention de s'en tenir au traité de partage.

Au fond, le Roi n'avoit jamais compté que l'Empereur voulût de bonne-foi partager avec lui la Monarchie d'Eſpagne; & l'Empereur penſant la même choſe de Sa Majeſté, chacun avoit commencé par prendre des meſutes tout oppoſées à ce deſſein apparent. L'Empereur étoit perſua-

ſuadé que ſes anciens Alliés entreroient 1700.
plus vivement dans ſes intérêts, & le Roi croyoit beaucoup faire de diviſer une ligue, qui avoit cauſé une guerre ſi longue & ſi cruelle.

Sa Majeſté avoit eu cette vuë en traitant la paix de Ryswyk, & les premieres inſtructions qui furent données au Marquis *de Villars*, lui preſcrivoient d'inſpirer aux diverſes Cours de l'Empire dont les Miniſtres étoient à Vienne, que leur intérêt devoit être uniquement de craindre la trop grande puiſſance de l'Empereur, la mort prochaine du Roi d'Eſpagne pouvant réünir de ſi grands Etats.

Il y avoit pluſieurs ſiécles que les Maiſons de France & d'Autriche étoient ennemies irréconciliables. La guerre finie n'avoit pas diſſipé les défiances, & ce furent ces inquiétudes mutuelles qui empêcherent la véritable union, qui pourtant, ſelon la penſée du Marquis *de Villars*, étoit plus ſincerement deſirée par l'Empereur, que l'on ne vouloit ſe le perſuader en France.

Le Sr. *Hop*, Miniſtre d'Angleterre

1700. & de Hollande, confia au Marquis *de Villars* le peu de satisfaction qu'il avoit du silence & des froideurs des Ministres de l'Empereur, sans que ses plaintes sur cela pussent faire penser qu'il eût aucun soupçon d'une intelligence plus vive de leur part avec le Marquis *de Villars.*

Effectivement les Ministres de l'Empereur paroissoient fort piqués contre l'Angleterre & la Hollande, & le Marquis *de Villars* étoit extrêmement attentif à ne pas donner au Ministre de ces Puissances le moindre soupçon des desseins que l'Empereur pouvoit avoir de se lier avec le Roi. Il étoit trop important dans la conjoncture présente, & vû les mesures du traité de partage, que le Ministre du Roi parût n'avoir rien de réservé pour le Sr. *Hop.* Celui-ci ayant voulu, sur le retour d'un courier de Madrid presser le Comte *d'Harrach* de s'expliquer plus clairement que la Cour de Madrid n'avoit encore fait, ce Ministre lui répondit froidement, & même avec hauteur: *Dans la fin des 3. mois l'Empereur fera déclarer ses intentions.*

La

La Cour de Vienne n'oublioit rien 1700.
cependant pour ſe faire de puiſſans amis dans l'Empire. Le plus conſidérable étoit *l'Electeur de Brandenbourg*, qui, voulant obtenir le titre de Roi, promettoit à tout évenement des ſecours à l'Empereur, auquel le *Duc de Savoye* paroiſſoit encore vouloir ſe lier.

L'Ambaſſadeur de ce Prince à Vienne ſe donnoit un grand mouvement, & prétextoit, parlant au Marquis *de Villars*, des difficultés qu'il trouvoit auprès des Miniſtres de l'Empereur pour l'acquiſition de divers Fiefs, que ſon Maître vouloit avoir. Mais tous les ſoins que cet Ambaſſadeur prenoit pour ſe cacher, ne découvroient que mieux ſes véritables deſſeins au Marquis *de Villars*.

Il revint alors un courier de Madrid à Vienne envoyé ſur la nouvelle du traité de partage. Les Miniſtres de l'Empereur dirent ſeulement au Marquis *de Villars*, que le Roi d'Eſpagne avoit appris une ſi dure nouvelle avec une grande fermeté; que ce Prince en écrivoit quatre lignes de ſa main à l'Empereur, par leſquelles il lui mandoit

1700. doit, que tous les Grands de ſon Royaume lui avoient témoigné leur indignation d'un pareil traité, & qu'ils l'avoient tous aſſuré que pour en empêcher l'éxécution, ils étoient prêts à ſacrifier leurs biens & leurs vies.

Le Prince *de Schvvartzenberg* n'étoit pas des conférences, mais il étoit très-bien avec l'Impératrice, & par conſequent informé de ce qui s'y traitoit. Il dit au Marquis *de Villars* : *Souvenez-vous, Mr., des premiers diſcours que je vous ai tenus; gens plus conſidérables que moi ont parlé; mais je vous répete que rien ne ſera ſi avantageux à vos Maîtres qu'une bonne intelligence, & un partage concerté entre eux, car pour celui qui eſt réglé par le traité, jamais il n'aura lieu.*

Mr. *de Torcy* envoya au Marquis *de Villars* une relation éxacte de tout ce qui s'étoit paſſé entre lui & le Comte *de Sintzendorff*, ſur les ordres que celui-ci avoit reçus de l'Empereur, & tout aboutiſſoit à dire, que ce Prince ne conſentiroit jamais à envoyer *l'Archiduc*, ſon fils, en Eſpagne. Toutes les conditions que propoſoit le

Comte

Comte *de Sintzendorff* étoient inférieures à celles que les Miniſtres de l'Empereur avoient faites au Marquis *de Villars*, & ſur leſquelles ils avoient demandé un profond ſecret. Ainſi le fort de la négociation étoit à Vienne. 1700.

On fut porté à croire à la Cour de France que le Roi d'Eſpagne demandoit *l'Archiduc* auprès de lui. En effet la raiſon vouloit aſſez, vû l'infirmité du Roi, que ce jeune Prince fût à portée de recevoir la ſucceſſion de la Monarchie, dès qu'elle ſeroit ouverte. Ainſi le Marquis *de Villars* avoit grande attention à obſerver toutes les démarches de *l'Archiduc*, afin de pouvoir en informer le Roi avec une extrême diligence. Il auroit même pris la précaution de dépêcher un courier en droiture à Toulon, où il ſçavoit qu'on armoit un grand nombre de vaiſſeaux, pour avertir les Commandans de la marine, en cas que *l'Archiduc* eût pris la route d'Italie, afin qu'à tout événement, ſi nos Généraux de mer avoient ordre de traverſer le paſſage de ce Prince en Eſpagne, ils fuſſent promptement informés de ce deſſein.

Du-

1700. Durant ce temps la guerre de Livonie commencée partageoit l'Empire. Les Princes opposés au neuviéme Electorat, soutenoient le parti qu'ils croyoient le moins attaché à la Cour de Vienne. D'une autre part, l'Empereur mal satisfait de l'Angleterre & de la Hollande, s'attachoit tous ceux qui étoient le moins liés avec ces deux Puissances, & comme on l'a déja dit, jamais l'on n'avoit vû tant de disposition à un embrasement universel dans l'Europe.

La négociation à Vienne étoit d'autant plus délicate, que le Roi & l'Empereur avoient le même intérêt de la cacher aux Puissances Maritimes.

L'Empereur observoit cependant moins d'égards, & se plaignoit assez vivement de leur conduite; tandis que ses Ministres n'oublioient rien pour persuader le Marquis *de Villars*, & pour prouver que l'unique intérêt de leurs Maîtres étoit une liaison étroite entre-eux. Ils alléguoient pour raisons, que le crédit du Roi *Guillaume* étoit perdu en Angleterre, que ce Prince étoit broüillé avec les Parlemens d'Angleterre & d'Ecosse, que

ſa ſanté n'étoit pas moins dangereuſement attaquée que celle du Roi d'Eſpagne ; qu'enfin l'Europe n'étoit pas en état de s'oppoſer au partage légitime & convenable que le Roi & l'Empereur pourroient faire. Ils ajoûtoient à ces raiſons, les troubles commencés par la guerre du Nord, où ſe trouvoient intéreſſés la Suede, la Pologne, le Czar, & *l'Electeur de Brandenbourg* ; que *l'Electeur de Baviere* étoit devoüé au Roi ; que l'Italie ne pouvoit ſe diſpenſer de ſouſcrire aux déciſions de Sa Majeſté & de l'Empereur. Pour tout dire, il ne fut omis par les Impériaux aucune des raiſons ſpécieuſes & ſolides, qui pouvoient nous ébranler. 1700.

D'un autre côté le Marquis *de Villars* donnoit peu d'eſpérance que le Roi ne s'en tînt pas au traité de partage. Les difficultés paroiſſoient rouler principalement ſur le Milanez, que l'Empereur vouloit abſolument conſerver. Le point de la ſucceſſion étoit tel auſſi, que l'Empereur ne l'abandonneroit jamais.

Le Marquis *de Villars* mandoit au Roi

1700. Roi que, si le Comte *de Sintzendorff* laissoit entendre que l'Empereur pouvoit enfin céder le Milanez, il étoit persuadé que l'on trompoit ce Ministre, suivant la maxime assez établie dans le Ministére, que quand une Cour en veut tromper une autre, elle commence par tromper son Ambassadeur même. Enfin le Marquis *de Villars* assuroit le Roi qu'il ne devoit jamais attendre de l'Empereur une véritable & formelle renonciation au Milanez.

Il étoit bien vraisemblable que les principaux Etats de l'Italie craignoient le voisinage du Roi. Aussi *Loredano*, Ambassadeur de Venise à Vienne, & l'une des meilleurs têtes du Sénat, dit au Marquis *de Villars* : *L'Angleterre & la Hollande ne peuvent donner au Roi une grande marque de leur estime & de leur respect pour lui, qu'en desirant qu'il n'ait pas la Flandre ; & je crois toute l'Italie bien disposée à donner au Roi votre maître la preuve des mêmes sentimens, en ne lui souhaitant pas le Milanez.*

Le Sr. *Hop* étoit persuadé que les Vénitiens s'unissoient avec l'Empereur,

reur, & que le *Duc de Savoye* étoit 1700.
dans les mêmes intentions. Le Marquis *de Villars* jugeoit de même par les démarches de cet Ambaſſadeur, qu'il travailloit à un traité ſecret avec l'Empereur.

Dans ces entrefaites on vint à croire, que le Prince *de Vaudemont*, Gouverneur du Milanez, étoit dévoüé à la France, & le bruit courut que le Roi d'Eſpagne l'avoit fait arrêter. Mais cette nouvelle fut bien-tôt détruite, auſſi bien que les ſoupçons que l'on vouloit prendre contre le Prince *de Vaudemont*, le fils, homme de beaucoup de mérite.

Cependant le Sr. *Hop* reçut des ordres d'Angleterre & de Hollande de preſſer la Cour de Vienne. Il repréſenta que le temps étoit précieux, & que ſi l'Empereur vouloit le perdre, ſes Maîtres étoient determinés à n'en pas uſer de même. Toutes ces inſtances n'attirerent des Miniſtres de l'Empereur que des réponſes froides & ambiguës. Ils ſe contenterent de dire au Sr. *Hop* qu'ils attendoient des nouvelles d'Eſpagne, ſans leſquelles l'Em-

1700. l'Empereur ne pouvoit prendre aucun parti, & d'une autre part ils assuroient le Marquis *de Villars*, que leur Maître vouloit traiter avec lui. Cependant le Comte *de Sintzendorff* étoit persuadé que la négociation se feroit en France, par consequent qu'il en seroit chargé; & le Marquis *de Villars* faisoit ce qui étoit en son pouvoir pour que cela fût ainsi, persuadé qu'il étoit de la dignité & de l'intérêt du Roi qu'un Traité si important se fît sous ses yeux.

Le Comte *de Sintzendorff* ayant fait de grandes instances, pour changer dans le traité de partage l'article IX. qui régloit la succession, & qui portoit le choix d'un tiers; le Roi, après avoir communiqué ces projets de changement au Roi d'Angleterre & au Pensionnaire *Heinsius*, manda au Marquis *de Villars*, que si l'Empereur déclaroit n'éxiger d'autre changement que celui de l'article en question, on pouvoit y travailler & lui donner satisfaction; mais qu'avant tout, il falloit être sûr que cette difficulté seroit l'unique.

Le Roi apprenoit encore une gran-

de

de nouvelle au Marquis *de Villars*, c'eſt que tous les Conſeillers d'Etat à Madrid, à l'exception d'un ſeul, avoient été d'avis de lui demander un de ſes petis-fils pour ſucceſſeur du Roi d'Eſpagne, regardant ce moyen comme le ſeul qui pût empêcher la diviſion de leur Monarchie. 1700.

Rien n'étoit plus propre que ces nouvelles à faire expliquer les Miniſtres de l'Empereur. Cependant comme le Marquis *de Villars* ne laiſſoit preſque point d'eſpérance que le Roi pût ſe déſiſter du traité de partage, le Comte *d'Harrach* lui dit, que ſon ſilence les engageoit à le garder auſſi, & que c'étoit à eux à chercher leurs convenances, dès que le Roi ne voudroit pas ſuivre ſes véritables intérêts, qui étoient certainement de s'entendre avec leur Maître.

Le Duc *de Molés*, Ambaſſadeur d'Eſpagne, arriva à Vienne le 10. de Juillet, & eut d'abord audience de l'Empereur. Il apporta l'Ordre de la Toiſon d'Or pour le Prince *de Vaudemont*, le fils, & apprit au pere qu'il étoit confirmé pour trois ans encore dans

1700. dans ses Gouvernemens de Milan. On dit aussi que cet Ambassadeur apportoit un Testament du Roi d'Espagne en faveur de *l'Archiduc*. Enfin l'on répandoit quelquefois le bruit d'une ligue des Princes d'Italie avec l'Empereur, ce que le Marquis *de Villars* avoit grande attention de démêler. Cependant il crut toujours que ces bruits de ligue n'avoient aucun fondement réel, & l'événement fit bien voir qu'il ne s'étoit pas trompé.

La Cour Impériale prit la résolution d'aller passer le mois d'Août à Neustat. L'Electeur Palatin & l'Electrice furent du voyage, & le Marquis *de Villars* suivit. Les Ministres de l'Empereur y apprirent la résolution que les Conseillers d'Etat à Madrid avoient prise de donner la Monarchie entiere à un des fils de Monseigneur *le Dauphin*, & dirent au Marquis *de Villars* que cette nouvelle ne leur causoit point d'inquiétude, parce que si le Roi refusoit les offres qu'on lui faisoit c'étoit suivre le traité de partage, beaucoup moins avantageux pour Sa Majesté que ceux que l'on pouvoit

voit faire avec l'Empereur ; qu'au contraire si elle les acceptoit, les mêmes Puissances qui vouloient le partage s'uniroient plus fortement que jamais avec l'Empereur. 1700.

Le Marquis *de Villars* leur répondit : *Si le Roi refuse les offres de l'Espagne, vous n'avez rien de meilleur à faire que de souscrire au traité de partage ; & si le Roi accepte la Monarchie entiere pour un des fils de Monseigneur, nous n'aurons pas beaucoup de mal à craindre de toutes les Puissances qui n'ont pû nous nuire lorsqu'elles faisoient agir tant d'Etats qui seront pour nous, & assurément mieux gouvernés, quand ils voudront faire usage de la sagesse & des conseils d'un Roi qui ne leur en donnera que pour les conserver tranquilles & unis sous un même Maître. Ainsi, Mrs., après un mûr éxamen, vous trouverez que rien ne vous convient mieux que d'entrer dans le traité, puisque vous voyez quelque espérance de changement dans l'article qui vous faisoit le plus de peine.*

Les nouvelles d'Espagne pressoient fort la Cour de Vienne de se déterminer. Mais le Testament que le Duc

1700. *de Molés* faisoit espérer en faveur de *l'Archiduc*, retenoit les Ministres, qui dirent au Marquis *de Villars*, qu'ils attendoient le retour d'un courier d'Espagne, & que dès qu'il seroit arrivé ils lui parleroient plus positivement.

Cependant comme ils prévoyoient que de certains partis leur pourroient attirer la guerre, ils prirent la résolution de remonter la Cavalerie, & de recrûter toutes leurs troupes qu'ils avoient conservées entieres après la paix du Turc.

Le courier de Madrid, si attendu, arriva enfin. On voulut croire que les Ministres de l'Empereur avoient caché son retour pendant trois jours; mais le Comte *d'Harrach* pour en dissuader le Marquis *de Villars*, lui montra une lettre du Comte *d'Harrach*, son fils Ambassadeur à Madrid, dont la datte faisoit voir qu'il n'y avoit pas eu de mystére sur l'arrivée de ce courier. Les conférences chez l'Empereur étoient fréquentes, & l'on vit sensiblement diminuer les apparences que l'Empereur pût souscrire au traité de partage. Les trois mois donnés pour se déterminer finissoient au 18. Août, ainsi

ainsi il restoit peu de jours pour déclarer la derniere resolution. 1700.

Le Roi s'attendoit bien, comme il le marquoit au Marquis *de Villars* par sa depêche du 5. d'Août, que celles qui arriveroient de Madrid à Vienne, & les assurances que donnoit le Duc *de Molés* des dispositions favorables du Roi & de la Reine d'Espagne pour l'Empereur, empêcheroient ce Prince de souscrire au traité de partage, malgré les instances réïtérées de l'Angleterre & de la Hollande. Ainsi l'on attendoit avec impatience à la Cour de France la résolution de celle de Vienne, qui partit le 6. d'Août pour Luxembourg, & le 7. pour Neustat.

Le Marquis *de Villars* demanda aux Comtes *d'Harrach* & *de Kaunits* s'ils vouloient attendre jusqu'au 18. à déclarer les intentions de l'Empereur. Ces Ministres répondirent qu'ils n'avoient pas d'ordre encore de les faire connoître. Cependant ils s'expliquerent plus clairement à quelques Ministres étrangers, & ne firent aucune difficulté de leur déclarer que l'Empereur ne souscriroit jamais au traité.

1700. Le Marquis *de Villars* étoit informé qu'ils ménageoient les Puiſſances d'Italie autant qu'il leur étoit poſſible, comptant aſſez ſur le *Duc de Savoye*, entierement ſur celui de *Modene*, & ſur le *Grand-Duc*. Il n'y avoit pas lieu d'eſpérer que les Vénitiens ſe déclaraſſent, & l'Empereur ne ſe flatoit pas non plus de faire déclarer les Génois, ni le *Duc de Mantoue* pour ſes intérêts.

Quant aux Etats de l'Empire, la Cour de Vienne ſe croyoit aſſurée de *l'Electeur de Brandenbourg*, de *l'Electeur de Saxe*, Roi de Pologne, de la Maiſon *d'Hanover*, dévouée à l'Empereur par le neuviéme Electorat, & par l'alliance du *Roi des Romains* avec une Princeſſe de cette Maiſon. Car il faut ſçavoir que le neuviéme Electorat étant toujours attaqué par la plûpart des Princes de l'Empire, il ne pouvoit être ſolidement établi par la protection & par l'autorité de l'Empereur.

Les Comtes *d'Harrach* & *de Kaunits*, en partant pour Neuſtat, dirent au Marquis *de Villars*, qu'ils ne ſçavoient pas ſi l'Empereur attendroit le dernier

jour

jour à faire connoître ses intentions; mais que, quoi qu'ils eussent à lui déclarer, le meilleur parti pour eux & pour nous seroit toujours une parfaite union entre nos Maîtres. 1700.

On prétendoit que le Roi d'Espagne avoit envoyé des ordres aux Vice-rois & Gouverneurs de tous ses Etats en Italie d'y recevoir les troupes de l'Empereur; auquel cas le Roi mandoit au Marquis *de Villars* qu'il feroit dire au Roi d'Espagne, que si cet ordre n'étoit révoqué, il feroit entrer en Espagne les troupes qui étoient sur nos frontieres de la Catalogne & de Biscaye. Cependant comme le Marquis *de Villars* s'étoit rendu à Neustat, le Comte *d'Harrach* lui donna le 18. la réponse de l'Empereur, sur la proposition qui avoit été faite à ce Prince d'entrer dans le traité de partage.

Cette réponse portoit, que l'Empereur voyant le Roi d'Espagne éloigné des périls prochains que l'on publioit sans fondement, étant d'ailleurs son oncle & son plus proche héritier, il croiroit manquer à toutes les régles de

1700. la bienſéance, ſi durant la vie de ce Prince, & tandis qu'il pouvoit avoir des enfans, il entendoit à un partage de la ſucceſſion; qu'il eſpéroit que le Roi ne prendroit pas cette réſolution en mauvaiſe part; que cependant en cas d'ouverture à la ſucceſſion, il entreroit avec joye dans les expédiens qui pourroient maintenir la bonne intelligence qu'il vouloit toujours conſerver avec Sa Majeſté; que quant à la nomination d'un tiers, il ne croyoit pas qu'elle ſe pût faire, ni que le Roi la voulût, puiſqu'on ne pouvoit diſpoſer des Etats du Roi d'Eſpagne pendant ſa vie; que ſi néanmoins on vouloit avant ſa mort établir ce tiers, on étoit diſpoſé à tout pour l'empêcher d'entrer en poſſeſſion. Telle fut la réponſe de l'Empereur.

Le Comte *d'Harrach* ajoûta dans la converſation, que la menace de donner à un ſeul la ſucceſſion de la Monarchie, étoit la plus ſurprenante qu'on pût imaginer; que la liberté de donner des Monarchies ſeroit d'un terrible éxemple dans le monde, & que le prétendu tiers ne pourroit être le *Duc de Savoye.* Mais le Marquis *de Villars* crut

démêler

démêler que les Miniſtres de la Cour de Vienne ne craignoient rien de la part de ce Prince, & il crut reconnoître à leur tranquillité ſur cela que le *Duc de Savoye* étoit en quelque commerce avec l'Empereur. 1700.

Enfin, dit le Comte *d'Harrach*, *laiſſons dormir cette affaire, & ce traité prématuré, puiſque le Roi d'Eſpagne jouit de la ſanté. Nos Maîtres trouveront dans la ſuite que rien ne leur peut tant convenir que de s'entendre.*

Le Comte *de Kaunits* dans une converſation aſſez longue qu'il eut avec le Marquis *de Villars*, lui rappella toutes les ouvertures que le Comte *de Kinsky* lui avoit faites, dans le temps même où l'on ſçavoit que la France vouloit prendre des meſures avec l'Angleterre & avec la Hollande. Il ajoûta que le Comte *de Portland* avoit jetté les premiers fondemens de cette négociation, que ces deux Puiſſances les avoient trompées & qu'ils étoient bien ſûrs qu'elles nons tromperoient de même.

Le Marquis *de Villars*, convaincu par la réponſe de l'Empereur, que le refus qu'il faiſoit d'entrer dans le partage,

1700. obligeroit les Puiſſances qui l'avoient fait à ſuivre des meſures violentes, repréſenta encore au Roi, combien il lui ſeroit avantageux d'entrer dans la premiere propoſition du Comte *d'Harrach*. Il ne balança pas à s'étendre ſur toutes les raiſons qui pouvoient porter à prendre ce parti, ſans difficulté le plus glorieux & le plus utile. Enfin il ſupplioit Sa Majeſté de vouloir bien y faire de nouvelles réfléxions, puiſque le refus de l'Empereur éxigeoit de nouvelles délibérations.

L'on tint à Neuſtat diverſes conférences avec l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, auſquelles le Préſident de guerre fut appellé; & l'on pouvoit juger par les diſpoſitions de la Cour Imperiale, auſſi bien que par ſa vivacité à traiter avec les Miniſtres étrangers, qu'elle ſe préparoit à la guerre, & à tout hazarder, plutôt que de ne pas ſuivre ſes prétentions, qu'elle eſtimoit les plus légitimes & les plus juſtes à la ſucceſſion; d'autant plus que le Roi d'Eſpagne joignoit, diſoit-on, aux offres qu'il faiſoit à l'Empereur, tous les ſecours qui étoient en ſon pouvoir pour le ſoûtenir.

Il

Il vint alors un courier du Comte *d'Harrach*, Ambaſſadeur de l'Empereur à Madrid, dont les lettres confirmoient la nouvelle déja reçuë d'une meilleure ſanté du Roi d'Eſpagne. Elles portoient auſſi que le Roi & la Reine d'Eſpagne avoient ramené à leur ſentiment la plupart des Conſeillers d'Etat, qui avoient été d'avis d'offrir la Monarchie d'Eſpagne à un des fils de Monſeigneur *le Dauphin*. 1700.

Toutes ces nouvelles fortifioient l'Empereur dans la réſolution priſe, de ne pas entrer dans le traité de partage. Il eſt vrai que le nombre de ſes troupes étoit aſſez conſidérable, mais le deſordre dans ſes finances étoit au plus haut point, & la foibleſſe de l'Eſpagne ſe pouvoit comparer à l'état de la ſanté de ſon Roi. Les reſſources n'étoient pas proportionnées à de tels inconvéniens. La principale étoit le miracle de la Maiſon d'Autriche : c'étoit un proverbe de la Cour de Vienne, & l'on y citoit une infinité d'exemples, où cette puiſſante Maiſon, prête à tomber, s'étoit relevée contre toute eſpérance. On attendoit le reſte du bénéfice du

1700. temps & du chapitre des accidens, si souvent cité dans les Mémoires du Cardinal *de Retz*.

Le Roi donna ordre alors au Marquis *de Villars* de déclarer à l'Empereur, que s'il faisoit entrer des troupes dans l'Italie pour s'assurer des Etats du Roi d'Espagne de son vivant, on seroit obligé de s'y opposer. Le Sr. *Hop* fit une semblable déclaration de la part du Roi d'Angleterre & de la Hollande.

Les mêmes ordres furent envoyés au Sr. *de Blecour*, à Madrid, & on le chargea de déclarer au Roi d'Espagne, que s'il donnoit entrée dans ses Etats aux troupes de l'Empereur, le Roi aussi bien que les Puissances Maritimes s'y opposeroient, & que pour conserver la tranquillité de l'Europe, il étoit nécessaire que l'Empereur s'engageât à ne faire aucun mouvement de troupes qui pût la troubler.

Pour dire la vérité, il n'y avoit aucun fondement réel au dessein qu'on donnoit à l'Empereur de faire marcher des troupes en Italie. Il est bien certain qu'en plusieurs conférences, où assistoient l'Ambassadeur d'Espagne & le

le Président de guerre, il avoit été agité, quelles mesures on pouvoit prendre, si la France faisoit marcher des troupes vers l'Italie, & dans ce cas l'Empereur prétendoit en faire entrer aussi par le Tirol & par les Grisons. Mais il n'y avoit aucune apparence que la Cour de Vienne voulût prévenir par aucun mouvement. 1700.

Par toutes les nouvelles de Madrid, la santé du Roi d'Espagne paroissoit meilleure, & le Cardinal *Porto-carrero* avoit réüni la plupart des Grands, des Ministres, & des Conseillers d'Etat, pour empêcher la division de la Monarchie. Tous ces différens particuliers offroient les appointemens de leurs Charges, & de taxer eux-mêmes leurs propres biens, pour un dessein si convenable à leur gloire & à leur utilité.

On prétendit même que le Roi d'Espagne achetoit des troupes des Princes de l'Empire, pour fortifier les garnisons du Milanez, & que l'*Electeur de Brendenbourg* offroit huit-mille hommes des siennes. Tout cela cependant ne paroissoit qu'à titre de précaution de la part du Roi d'Espagne, & l'Empe-

1700. reur ne sembloit pas y prendre part.

La réponse du Roi d'Espagne au mémoire du Sr. *de Blecour*, pour empêcher ce Prince d'envoyer des troupes en Italie, fut qu'il ne songeoit point à y faire entrer celles de l'Empereur, mais qu'il ne croyoit pas, quand les siennes propres avoient besoin de recruës, qu'aucune puissance pût desapprouver qu'il leur en donnât, comme il ne se mêloit pas de l'entretien des troupes des autres Souverains.

Cependant le Marquis *de Villars* s'acquitta des ordres qu'il avoit reçûs, & prit audience de l'Empereur, pour lui déclarer que le Roi desiroit toujours également la continuation de la tranquillité générale, & d'une parfaite intelligence avec Sa Majesté Impériale: mais que si elle faisoit passer de ses troupes en Italie, comme le bruit en étoit répandu, cette union seroit bientôt altérée.

L'Empereur fit réponse, qu'il avoit toujours souhaité la paix, & une bonne intelligence avec le Roi; que ces bruits répandus sur la marche de ses troupes étoient sans fondement, & qu'il croyoit bien

bien que le Roi n'entreprendroit rien sur les Etats de Sa Majesté Catholique. 1700.

Il est certain que l'Empereur desiroit que rien ne troublât la tranquillité présente. Comme il espéroit que le Roi d'Espagne vivroit quelques années au-delà de ce qu'on avoit cru, il se flatoit que la vie de ce Prince lui donneroit des occasions plus favorables de dissiper les mesures que les Puissances Maritimes avoient prises, pour leur seul intérêt, & contre les siens. Effectivement le leur étoit de voir l'Espagne très-foible, & sous l'autorité d'un Prince obligé à dépendre d'eux ; supposant avec raison qu'un fils de l'Empereur seroit plus disposé à s'unir à l'Angleterre & à la Hollande, qu'au Roi de France.

L'esprit de tranquillité établi par les mutuelles promesses que s'étoient faites le Roi & l'Empereur de ne la pas troubler par aucun mouvement de troupes durant la vie du Roi d'Espagne, n'empêchoit pas l'Empereur de vouloir que l'on s'expliquât sur ce Prince auquel on prétendoit faire tomber les portions de la Monarchie d'Espagne, si l'Empereur, auquel on les avoit offertes,

1700. n'entroit pas dans le traité de partage.

Le Comte *de Sintzindorff* eut ordre de presser le Roi sur cela, & la réponse fut, que le choix & la déclaration ne dépendoient ni du Roi ni des Puissances Maritimes, & que les Contractans étoient convenus de le nommer à la premiere réquisition qui en seroit faite par la France, ou par l'Angleterre, si l'Empereur refusoit d'entrer dans le traité. Le Marquis *de Villars* eut ordre de faire la même réponse aux Ministres de la Cour de Vienne, lorsqu'ils lui parleroient sur ce sujet.

Le Roi fit part au Marquis *de Villars* d'une lettre du Sr. *de Blecour*, écrite de Madrid le 24. de Septembre, & elle portoit que le Roi d'Espagne étoit à l'extrémité. Une seconde lettre du Sr. *de Blecour*, dattée du 28. marquoit que ce Prince avoit reçû le Viatique, & le bruit de sa mort commençoit à se répandre.

Cependant un courier du Comte *d'Harrach*, parti de Madrid le 1. d'Octobre, apprit que le Roi d'Espagne se portoit un peu mieux, mais qu'à la vérité il y avoit peu d'espérance qu'il pût aller bien loin.

Le Marquis *de Villars* reçut un courier du Roi avec des dépêches du 6. d'Octobre, & des ordres de presser l'Empereur plus fortement que jamais de se déclarer sur le traité de partage, l'état de la santé du Roi d'Espagne étant tel, que l'on ne pouvoit espérer de vie à ce Prince que pour très-peu de jours. 1700.

Il étoit public à Madrid que la plûpart des Grands d'Espagne, voulant éviter le partage de la Monarchie d'Espagne, & ne pouvant se flater de la conserver entiere, qu'en demandant un des petits-fils du Roi, avoient résolu de se mettre entre ses mains. Les troupes de Sa Majesté étoient disposées sur la frontiere d'Espagne, de maniére à pouvoir soûtenir sans peine & sans péril le parti qui se déclaroit pour un de nos Princes : les Etats de l'Empire étoient fort divisés, le Roi y avoit plusieurs Princes dans ses intérêts ; & en un mot il paroissoit dangereux pour l'Empereur de n'entrer pas dans le traité de partage, qui, au refus de l'Empereur, nommoit un tiers pour la portion destinée à *l'Archiduc.*

Le Marquis *de Villars* prit donc audien-

1700. dience de l'Empereur, & pressa ce Prince de s'expliquer, en lui exposant toutes les raisons marquées ci-dessus. Toute la réponse de S. M. I. fut que ses Ministres feroient sçavoir ses intentions au Marquis *de Villars.*

Deux couriers qui arriverent de Madrid, donnerent alors quelques espérances de voir durer un peu plus que l'on ne l'avoit cru la vie du Roi d'Espagne, pour retarder les réponses qu'on demandoit, ou pour les rendre moins favorables aux instances des Puissances liguées. Elles vouloient premierement que l'Empereur entrât dans le traité, du moins qu'il s'engageât à n'envoyer aucunes troupes dans les Etats d'Espagne ni dans l'Italie; en second lieu qu'il ne se mît en possession, sous quelque prétexte ni de quelque maniere que ce fût, d'aucune partie de la Monarchie d'Espagne.

L'Empereur consentit à n'envoyer aucunes troupes, hors les recruës qui seroient nécessaires aux Régimens Allemands qu'il avoit au service du Roi d'Espagne. Mais en même-tems il déclara qu'il se réservoit tous ses droits sur cette Monarchie, & qu'il n'entreroit

roit en façon du monde dans le traité de partage ; que d'ailleurs il ne pouvoit regarder qu'avec peine le tiers dont on le menaçoit ; & qu'enfin il pouvoit se plaindre encore avec justice de toutes les voyes que l'on mettoit en usage, pour faire entrer dans ce traité toutes les Puissances de l'Europe. Cette réponse n'expliquoit pas néanmoins bien clairement que l'Empereur, du vivant du Roi d'Espagne, ne se mettroit en possession d'aucun des Etats de ce Prince. Aussi le Marquis *de Villars* en fit ses représentations aux Comtes *d'Harrach*, & *de Kaunits*, & ils lui répondirent, que cet article étoit compris dans l'engagement de n'envoyer aucunes troupes en Italie 1700.

Le Marquis *de Villars* repliqua, que cet envoi de troupes n'étoit pas indispensablement nécessaire pour se mettre en possession, que les Vicerois & Gouverneurs du Roi d'Espagne pouvoient, sur des ordres de leur Maître, reconnoître l'Empereur ou l'Archiduc pour Souverain. Ces remontrances ne firent rien changer à la réponse, & elle fut envoyée sans modification.

On reçut à Vienne deux couriers, dont

1700. dont l'un apprenoit l'extrêmité, & l'autre la mort du Pape, arrivée la nuit du 27. au 28. de Septembre. La Cour de Vienne se flatoit que le nouveau Pontife qu'on éliroit lui seroit favorable, & que la crainte qu'auroit toute l'Italie, de se voir entre les mains du Roi, donneroit des amis & des alliés à la Maison d'Autriche.

Un second courier de la part du Roi vint apprendre au Marquis *de Villars*, qu'il en avoit passé un à Paris, dépêché de Madrid, qui portoit à l'Electeur Palatin la nouvelle de la mort du Roi d'Espagne, arrivée le 2. d'Octobre. Le Roi mandoit au Marquis *de Villars*, que bien qu'il n'eût pas encore reçû de lettre de son Ministre à Madrid, il ne pouvoit douter de la certitude de la nouvelle; qu'il lui donnoit ordre de prendre audience de l'Empereur, & de lui déclarer une derniere fois, que s'il vouloit éviter la guerre, il falloit souscrire au traité de partage; qu'il envoyoit le Marquis *d'Harcourt* à Bayonne, commander les troupes de France, dispersées le long de la frontiére d'Espagne; que le choix de ce tiers, auquel

quel les Puissances liguées destinoient la portion de la Monarchie d'Espagne qui regardoit l'*Archiduc*, seroit fait incessamment, & que la Cour de Vienne n'avoit plus de temps à perdre pour prendre un parti. 1700.

Ces deux couriers furent suivis d'un troisiéme, qui détruisoit la nouvelle de la mort du Roi d'Espagne. Ainsi le Marquis *de Villars* suspendit l'audience qu'il avoit eu ordre de prendre.

La Cour de Vienne n'oublioit rien cependant pour se ménager des amis. Le *Duc d'Hanover* lui étoit déja engagé par son neuviéme Electorat, & *l'Electeur de Brandenbourg* ne l'étoit pas moins par l'espoir de la dignité Royale, que l'Empereur vouloit tenir secrete. Mais il ne fut plus permis d'en douter, quand on sçut que l'Electeur avoit déja fait faire une Couronne & tous les ornemens Royaux. Son traité avec l'Empereur ne fut pas même ignoré, quelque envie que l'on eût de le tenir caché; & l'on sçut qu'un des premiers articles étoit d'entretenir huit-mille hommes payés, en cas de guerre pour la succession d'Espagne, de renoncer

1700. noncer aux anciennes dettes de la Maiſon d'Autriche, à celles de Brandenbourg, & au prêt de quelques millions de florins. Tout cela étoit caché avec le plus grand ſecret qu'il étoit poſſible.

Au reſte l'Empereur ne faiſoit point approcher ſes troupes du Tirol. Il ſçavoit bien que celles de France arriveroient les premieres dans le Milanez, étant placées ſur les frontieres de Piémont, & qu'elles ſeroient en état de prévenir les ſiennes, dont les recruës ſe faiſoient lentement.

Ce Prince avoit un moyen ſûr de s'acquitter de tout ce qu'il devoit à ſes troupes. Il n'y avoit pas un ſeul Régiment auquel il ne fût dû des ſommes conſidérables, & tous les Officiers craignant une réforme, conſentoient à renoncer à ce qui leur étoit dû, pourvû qu'on les aſſurât qu'ils ſeroient conſervés. L'Empereur étoit déterminé à ne rien caſſer, ainſi le profit étoit certain. Mais l'irréſolution ordinaire de la Cour, & l'avidité de ceux qui profitoient des payemens, empêchérent cette épargne conſidérable à l'Empereur, qui paya tout. Cependant les Régimens n'en re-

çurent

çurent pas le tiers, & les deux autres allerent au profit de ceux qui se chargeant des assignations, trouverent le moyen de se faire payer par leur crédit, & par les maneges si ordinaires dans les Cours. 1700.

De toutes parts les nouvelles de Madrid arrivoient à Vienne, & toutes faisoient entrevoir la mort du Roi d'Espagne si prochaine, que les Ministres de l'Empereur ne pouvoient être surpris que le Marquis *de Villars* les pressât de s'expliquer. La nomination d'un tiers les irritoit toujours, & malgré le péril de leurs retardemens à prendre un parti, il leur étoit impossible de digérer une pareille menace. Ils s'assemblerent plusieurs fois, sur les dernieres instances du Marquis *de Villars*. Ceux qui étoient chargés d'éxaminer une matiére si importante, étoient les Comtes *d'Harrach*, *de Kaunits*, & *de Mansfeld*, le Comte *de Walstein*, Grand-Chambellan, & le Chancelier de la Cour. Mais les deux premiers avoient la principale confiance de l'Empereur, & avoient même traité avec le Marquis *de Villars* sur des points dont les autres n'avoient aucune connoissance.

Le

1700. Le Comte *de Kaunits* dit au Marquis *de Villars : On vous feroit des propositions que vous ne devriez sans doute jamais refuser. Mais si vous dépendez de l'Angleterre & de la Hollande, on ne sçait plus que vous dire.* Après ces mots il assura le Marquis *de Villars*, qu'il auroit une réponse dans peu ; & effectivement il l'auroit reçuë le jour même, s'il n'étoit arrivé un courier, parti de Madrid le 3. d'Octobre, & dont les lettres redonnoient quelque espérance sur la vie du Roi d'Espagne.

Sur ces lenteurs de la Cour de Vienne, il ne sera pas inutile de dire un mot de l'ordre des délibérations & des Conseils qui s'y tenoient.

Les cinq Ministres qui avoient la commission d'examiner tout ce qui avoit rapport à l'affaire de la succession & du traité, s'assembloient chez le plus ancien, avec un Référendaire ou Secrétaire qui écrivoit les diverses opinions de ces Ministres, qui les mettoit au net, & qui ensuite en rapportoit l'extrait au Comte *d'Harrach* : celui-ci en rendoit compte à l'Empereur, & recevoit son ordre décisif, à moins que l'Em-

l'Empereur n'ordonnât que cette matiere dirigée par les cinq Ministres, fût traitée encore devant lui avec tous les Ministres de la Conference. Ainsi, outre leur penchant à la lenteur, leur façon particuliere de traiter en causoit encore de nouvelles. 1700.

Il se passoit peu de jours qu'il n'arrivât divers couriers à la Cour, ou en droiture de Madrid, ou par Barcelone, & par Génes, dont les uns confirmoient les apparences de la mort prochaine du Roi d'Espagne, & les autres redonnoient quelque espérance de voir ce Prince trainer encore. Sur ces nouvelles opposées, le Comte *d'Harrach*, qui avoit promis une réponse au Marquis *Villars* pour le 25. d'Octobre, lui dit qu'il ne pouvoit la lui donner encore, ni même lui marquer le jour qu'il pouvoit la recevoir.

Il y eut une conférence le même jour 25 ou assista le *Roi des Romains* avec les Chefs des conseils, qui pour l'ordinaire n'étoient pas appellés à celles qui concernoient la matiere présente. Elle dura plus de cinq heures, composée du Cardinl *Collonitsch*, du Prince

de

1700. *de Salm*, des Comtes *d'Harrach*, *Walstein*, *Mansfeld*, des Chanceliers de Bohéme & d'Autriche, & du Préſident de guerre, des Comtes *Kiercher*, *Kaunits*, du Vice Préſident de la Chambre, & de tous les Referendaires des Conſeils. Cette conférence fut une maniére de dernier Conſeil, où l'on vouloit apparemment le conſentement de tous les Etats, pour ſe fixer à une derniere réſolution.

Cette conférence chez l'Empereur fut ſuivie d'une autre le même jour chez le Comte *d'Harrach*. Elle étoit compoſée des mêmes Miniſtres, & dura juſques à minuit. Le jour d'après, le Préſident de guerre & le Chancelier de la Cour s'aſſemblerent chez le Comte *de Kaunits*. Ils y furent plus de cinq heures avec un ſeul Secrétaire, & l'on jugea que c'étoit pour régler des marches de Troupes. On crut même que la réſolution étoit priſe d'en faire avancer un Corps conſidérable vers le Tirol & la frontiere de Frioul.

Il certain que la Cour de Vienne, étonnée d'abord par la nouvelle qui arriva de la mort du Roi d'Eſpagne, & qui

qui se trouva fausse, ne sçavoit à quel parti se déterminer. Son horreur pour le traité de partage auroit peut-être cédé à la nécessité forcée de s'y soûmettre, mais la nouvelle s'étant trouvée fausse, on s'ouvrit à l'espérance de quelque conjecture plus heureuse dans la suite. La naissance d'un Archiduc releva les courages, & l'on ne douta plus de ce qui s'appelle le miracle de la Maison d'Autriche, c'est-à-dire, de l'expérience de ses ressources imprévûës dans les périls divers où elle se trouve exposée. 1700.

Le Comte *de Kaunits* dit là-dessus au Marquis *de Villars*, qui le pressoit toujours pour sa réponse : *Pourquoi voulez vous troubler par des instances fâcheuses la joye où nous sommes de la naissance de l'Archiduc?* Le Marquis *de Villars* lui répondit : *C'est pour rendre votre joye solide, que je voudrois que par une bonne & sage résolution vous voulussiez bien vous ôter toute inquiétude pour l'avenir.*

Les discours des Comtes *d'Harrach* & *de Kaunits* marquoient toujours que leur parti seroit bien-tôt pris si le Roi vouloit suivre ses véritables intérêts, qui n'étoient point du tout de s'unir à l'An-

1700. l'Angleterre & à la Hollande : qu'il ne falloit point s'étonner de leurs difficultés à donner une réponse decisive, sur la proposition de souscrire au traité de partage ; qu'ils en avoient eu horreur, dès les premieres ouvertures qu'on leur en avoit faites ; & qu'ils n'avoient pû revenir de cet éloignement pendant les trois mois qu'ils avoient pour délibérer. Cette reponse fut enfin donnée par le Comte *d'Harrach*, telle qu'on la rapporte ici, aussi bien que celle qui regardoit les Princes opposans au neuvieme Electorat. Le Roi avoit interêt de les soûtenir, tant que dureroit l'incertitude de la paix ou de la guerre, & cette incertitude ne pouvoit finir que par un traité direct avec le Roi. L'Empereur le souhaitoit fort, ne voulant point absolument consentir au traité de partage, où il refusa d'entrer pour la seconde fois : la premiere, quand le Marquis *de Villars* donna les premieres nouvelles de ce traité ; & la seconde, après que les trois mois que l'on avoit donnés furent écoulés.

RE'

RÉPONSE

1700.

De l'Empereur, donnée le 5. de Novembre 1700. à la derniere instance faite sur l'extrêmité du Roi d'Espagne.

» S. M. I. nous a commandé de » vous dire qu'elle a déja fait » déclarer une fois qu'elle croyoit in» décent & injuste de traiter, ou de » convenir de la succession ou partage » de la Monarchie d'Espagne, pen» dant la vie du Roi Catholique. Et » après les contradictions & protesta» tions qu'il a faites dans tous les en» droits de l'Europe, notre très Augus» te Maître est confirmé dans son opi» nion, par l'espérance qu'il n'a pas en» core perduë, que le bon Dieu, après » la dangereuse maladie de Sainte » Majesté, la remettra en pleine santé.

» Du reste S. M. I. réïtere les as» surances données, qu'elle est tou» jours dans la même intention & dans » le même desir d'entretenir avec le » Roi Très-Chrétien une paix con» stante & une amitié sincére, comme

1700. » aussi d'observer religieusement du
» vivant du Roi Catholique, (pourvû
» que la France fasse la même chose)
» les déclarations faites en dernier lieu.

RÉPONSE

De l'Empereur, sur ce qui regarde les Princes correspondans.

» S. A. M. I. m'a ordonné de dire
» à M. le Marquis *de Villars* que,
» quand il a été question d'ériger le
» neuviéme Electorat, ç'à été avec
» connoissance du Collége des Elec-
» teurs; que quand les Princes ont
» fait leurs premieres plaintes, on leur
» a déclaré, & réïtéré la même Décla-
» ration lorsque les Deputés de Nu-
» remberg ont été à Vienne; sçavoir
» que l'introduction de l'Electeur ne
» se feroit point, que l'on ne se fût en-
» tendu avec les Princes; & on a don-
» né pour cela la commission à l'Elec-
» teur de Mayence. Enfin enmême-temps
» on s'est offert que si les expédiens pro-
» posés par ledit Electeur de Mayence
» ne les satisfaisoient pas, ces Princes
» n'a-

» n'avoient qu'à proposer eux-mêmes » les autres expédiens qui seroient pra- » tiquables, & que l'Empereur y ap- » porteroit toute facilité. De sorte que » S. M. I. ne croit pas qu'ils ayent » aucun sujet d'appeller des garanties » étrangeres, d'autant moins qu'il n'est » pas dit un mot, ni dans les Traités de » Westphalie, ni dans la Bulle d'or, » ni dans les Traités suivans, qui dé- » fende l'érection d'aucun Electorat. 1700.

» De plus l'Empereur croit que l'ex- » plication de l'Instrument de la paix » n'appartient pas à ce nombre de Prin- » ces seuls, & que cela regarderoit les » autres Princes Compaciscens, & » l'Empire en général. De sorte que » l'Empereur se promet de Sa Majesté » Très-Chrétienne, qu'elle voudra bien » insinuer à ces Princes, de ne pas » troubler le repos de l'Empire, puis- » que le Roi sans doute sera persuadé » qu'il n'y a personne qui puisse, ni » qui doive avoir plus de soin de leurs » droits que l'Empereur même, puis- » qu'il est de son intérêt que l'Empire » demeure tranquille ; qu'il croit bien » que le Roi ne se servira jamais de

1700. » cette occasion pour y causer quelque » trouble ».

Cependant le Marquis *de Villars* desiroit, pour ses affaires particulieres, pouvoir revenir en France pour quelques jours. Il écrivoit même au Marquis *de Torcy*, qu'il lui envoyeroit une copie de la route qu'il suivroit poste par poste, afin que si le Roi d'Espagne venoit à mourir pendant son voyage, on sçut où le prendre, & qu'il pût retourner à Vienne des portes même de Paris, sans y entrer, si le service du Roi l'éxigeoit.

Les Comtes *d'Harrach* & *de Kaunits* instruits de ce projet de départ, dirent au Marquis *de Villars*: *Si vous retournez en France, & que cependant le Roi d'Espagne vienne à mourir, revenez ici. On termine quelquefois les plus grandes affaires en peu de momens.* Mais le Marquis *de Villars* avoit assez connu & fait connoître les intentions de l'Empereur, pour que le Roi fût certain que ce Prince desiroit véritablement un traité direct avec Sa Majesté.

Elle persistoit néanmoins à s'en tenir au traité de partage, & le Marquis

quis *de Villars* eut ordre par une lettre du Roi du 7. de Novembre de déclarer à l'Empereur, que ses troupes s'étendoient le long des frontieres d'Espagne, qu'elles occupoient le Dauphiné pour être en état de soûtenir ses projets, & le Prince que les Contractans substituoient à l'Archiduc, si l'Empereur demeuroit ferme dans le refus de souscrire au traité de partage. 1700.

Au milieu de ces conjonctures, le Conseil de l'Empereur étoit extrêmement partagé, & le Comte de *Jorguer*, homme franc & sincére, sortant d'une très-longue conférence, où la matiére présente avoit été agitée, dit ces paroles au Marquis *de Villars*: *Quand on me vient dire que le Roi d'Espagne se porte bien, & que l'on veut même se flater qu'il pourroit encore avoir des Enfans, j'éclate de rire au nez des gens, & je leur répons que j'ai grande foi aux miracles passés, mais que pour les présens je suis moins disposé à y croire: que pour moi, je regarde le Roi d'Espagne comme mort, & que l'on devroit agir comme si l'on en devoit recevoir la nouvelle demain.* Le Marquis

 de

1700. *de Villars* lui demanda, ce cas ſuppoſé, quelle étoit ſon opinion? Il lui répondit: *Je ne vous dirai ni les ſentimens des autres, ni les deſſeins du Maître; mais pour les miens, je ne vous en ferai aucun myſtére. Je ne parle pas des droits de l'Empereur, ni de ceux de votre Maître, il n'eſt pas queſtion d'en diſputer. Mais ceux de votre grand Roi, le plus grand qui ait jamais été, ſont ſoutenus de ſa bonne conduite & de ſa ſage prévoyance. Ils ſont véritablement les plus forts, puiſqu'il les accompagne de la force de ſes armes & de ſes Alliances. Mais enfin l'Empereur en a que nous devons croire les meilleurs, & vous ne voulez pas que ce Prince n'ait rien lorſque vous joignez des Royaumes ſi importans à votre Couronne. Vous nous offrez un partage pour l'Archiduc, & ſur ce partage, tel qu'il eſt, j'ai dit à l'Empereur, que Monſieur l'Archiduc ſeroit plus heureux Duc de Carniole, que Roi en cage. Ma penſé eſt donc qu'il faut ſe préparer à la guerre, & arracher de la ſucceſſion ce que nous pourrons.*

Sur cela le Marquis *de Villars* lui de-

demanda ce qu'il espéroit gagner par 1700.
la guerre, puisqu'il convenoit lui-même que l'on ne pouvoit résister à un Roi, qui joignoit aux grandes forces qu'il avoit de ses propres Etats, celles qu'il tiroit encore de ses Alliés. Le Comte *de Joiguer* répondit à cela : *Votre partie est fort bien faite, mais nous ne sommes pas sans ressource. J'ai fait voir à l'Empereur qu'il peut entretenir cent-mille hommes de bonnes troupes, sans compter ce qu'il tirera des Hongrois à fort bas paix. Nous ne commencerons pas la guerre assurément avec des espérances si bien fondées que les vôtres ; mais quand une fois la guerre est commencée, les évenemens sont incertains. Et en un mot, dans le parti que je soutiens, il y a tout ensemble de la dignité & de la ressource ; au lieu qu'en acceptant le traité, la honte, la perte, & la ruine de l'Empereur sont certaines. Enfin je suis pour la guerre.*

Le Comte *de Mansfeld* suivoit cette opinion, & le Comte *de Kaunits*, ne s'en éloignoit pas ; le Comte *de Walstein* se reposoit sur le miracle de la Maison d'Autriche ; le Président de guerre n'étoit plus un homme par l'af-

1700. foibliſſement de ſa ſanté, qui lui permettoit à peine de ſe faire porter au Conſeil ; les autres Miniſtres inclinoient moins à la guerre ; & de cette diverſité d'opinions on n'arrivoit à aucune réſolution décidée.

Les Princes *de Savoye*, *de Commercy*, & *de Vaudemont*, dont le premier auroit dû entrer dans les Conſeils, voyoient avec plaiſir que la guerre devenoit comme inévitable, & paroiſſoient très-ſurpris que l'on ne s'y preparoit pas davantage. Sur tout cela le Marquis *de Villars* penſoit & mandoit au Roi qu'il ne s'agiſſoit plus de preſſer la Cour de Vienne, mais d'attendre le moment critique ; qu'alors elle ſeroit forcée de prendre un parti, & qu'en ſon particulier, il étoit convaincu que ce ſeroit le moment le plus favorable pour conclure ſur le champ avec elle, & pour le faire avantageuſement.

Dans une conjoncture où l'Empereur avoit ſi grand beſoin de bons ſerviteurs, les ennemis du Prince *de Bade* n'oublierent rien pour le perdre : tant il eſt vrai que les cabales de Cour, peu occupées des intérêts du Maître, prevalent

valent toujours ſur ce qui eſt le plus important. Perſonne ne l'a plus prouvé que le Marquis *de Villars*, comme on verra dans la ſuite de ces Mémoires, puiſqu'il lui eſt arrivé quatre ou cinq fois dans la derniere guerre, qu'à peine il avoit tiré l'Etat des plus extrêmes périls, que l'on affoibliſſoit ſon Armée, & que même on donnoit à d'autres les plus importans emplois. 1700.

Le Prince *de Salm* ſoûtenoit le Prince *de Bade*; & même le Comte *de Kaunits* faiſoit avertir celui-ci, qu'il devoit un peu diminuer certaine hauteur qui ôtoit à ſes amis tout moyen de le ſervir, & qui donnoit aux Miniſtres, réſolus à ſa perte, de fréquentes occaſions de l'avancer.

Cependant on commença à ſonger plus vivement aux moyens de faire des fonds. Et par la levée du centieme denier, accordé par tous les Etats de l'Empereur, & par un ſecours de l'Electeur Palatin, on trouva que l'on pouvoit compter ſur ſept millions de florins d'Allemagne, faiſant quatorze millions de France.

Tandis que les Courtiſans murmu-

1700. roient de l'indolence de l'Empereur & de ses Ministres dans une conjoncture si importante, il arriva que l'on fit la représentation d'un Opéra, où l'Auteur blâmoit cette mollesse avec assez de liberté. Les personnages du Poëme étoient la Vertu, l'Honneur, la Vivacité, l'Inquiétude, la Paresse, le Vice, l'Indolence, la Confiance. A la fin la Vertu, abandonnée de la Vivacité & de la Sollicitude, ayant pour compagnes la Confiance & l'Indolence, se trouvoit enchaînée, & sur cela la Vivacité & l'Inquiétude tenoient des discours très-forts sur les Ministres, & dont le Maître même pouvoit s'appliquer quelque chose. Comme le Roi avoit fait l'honneur autrefois au Marquis *de Villars* de lui parler avec bonté sur ce qui lui revenoit de son esprit inquiet, celui-ci ne fut pas fâché de voir dans ce petit Opéra, combien l'inquiétude est nécessaire à la vertu. Il prit la liberté de parler au Roi de cette Tragédie dans les lettres qu'il lui écrivoit, & il osa représenter qu'une certaine inquiétude ne devoit pas toujours être

regar-

regardée comme un défaut, ajoûtant 1700.
que si Sa Majesté entendoit raisonner les Généraux Allemands, sur les périls qu'ils avoient courus dans les dernieres guerres, Elle trouveroit que l'inquiétude d'un Lieutenant-Général qui vouloit que l'on profitât de certaines occasions, méritoit moins d'être blâmée de présomption, que loüée d'un zéle ardent, fondé en raisonnemens solides, mais toujours soûmis & respectueux pour son Général.

Le 18. de Novembre le Marquis *de Villars* reçut une lettre du Roi, qui lui apprenoit la mort du Roi d'Espagne. Cette nouvelle fut aussi apportée à l'Empereur par un courier du Comte *de Sintzendorff*; un autre arrivé deux jours auparavant y préparoit. L'Empereur ne vit personne pendant deux jours, mais il écrivit un mot au Président de guerre, qui rassembla sur le champ les Feld-Maréchaux qui se trouvoient à la Cour, sçavoir, *Caprara*, les Princes *Eugene*, & *Commercy*.

Il y eut le 19. un Conseil chez l'Empereur, qui dura plus de quatre heures. Le Prince *de Lichtenstein*, Hayo de

 l'Ar-

1700. l'Archiduc y fut admis, ce qui fit penser qu'apparemment il étoit question de quelque voyage pour ce Prince.

Le jour d'après on délivra l'argent pour les remontes & recruës de toutes les troupes. L'Empereur donnoit 42. liv. pour l'homme de Cavalerie ou d'Infanterie, & 135. liv. pour le cheval. Cependant on n'envoya aucun ordre pour ébranler les troupes.

Dans ce dernier Conseil l'Empereur parla avec une fermeté & avec une décision qui ne lui étoient pas ordinainaires, taxant même ses Ministres d'une irrésolution, dont cependant, s'il falloit les en croire, il devoit être plus soupçonné qu'eux.

Ils passerent ces deux jours, & la plus grande partie de la nuit, en conférences. Le Marquis *de Villars*, dit en deux mots aux Comtes *d'Harrach* & *de Kaunits* : *Voilà le moment fatal arrivé, voulez-vous prévenir les malheurs qui menacent l'Empire ?* Le Comte *d'Harrach* répondit seulement : *On vous parlera, mais il n'est pas encore temps.*

Le jour d'après la nouvelle arriva que le Roi d'Espagne avoit fait un testa-

teſtament en faveur du *Duc d'Anjou*, qu'il inſtituoit ſon héritier univerſel. Le Marquis *de Villars* fut informé en même temps que le Roi avoit fait part à l'Angleterre & à la Hollande de l'acceptation qu'il faiſoit du teſtament, & il eut ordre de le déclarer à la Cour de Vienne, même que Mr. le *Duc d'Anjou* avoit déja été traité comme Roi d'Eſpagne, & qu'il devoit partir le 1. de Décembre pour aller prendre poſſeſſion de ſes Royaumes. 1700.

Dans ces premiers momens on prit à Vienne la réſolution d'envoyer 30. mille hommes des meilleurs troupes en Italie, & 20. mille hommes ſur le Rhin. Et pour rendre complets les Régimens qui devoient marcher, on tira de ceux d'Infanterie qui ne marchoient pas, quatre Compagnies, pour mettre ce qui étoit détaché à ſeize Compagnies de 150. hommes chacune & un Capitaine de Grenadiers, ce qui faiſoit 2540. hommes ſur le pied complet.

On parla d'envoyer *l'Archiduc* à Inſpruck, & même il y a lieu de croire que la réſolution en étoit priſe, le Prince *de Lichtenſtein*, ſon Gouverneur, ayant

aſſiſté

1700. aſſiſté aux derniers conférences. Ce qu'il y a de conſtant, c'eſt que l'Empereur, ne voulant pas conſentir au traité de partage, n'avoit pas de meilleur parti à prendre que d'envoyer d'abord un Corps d'Armée dans le Milanez, où ſans doute le Roi d'Eſpagne auroit donné les ordres néceſſaires pour l'y recevoir. Mais les menaces que fit le Roi d'agir ſur le champ, d'entrer en Eſpagne & en Italie dès que l'on feroit la premiere démarche du côté de l'Empereur, rompirent un deſſein que pluſieurs conſeilloient vivement.

Le Prince *Eugene* fut déclaré Général de l'Armée deſtiné à entrer en Italie, & les Princes de *Commercy*, de *Vaudemont*, & le Comte *Gui de Staremberg* furent les premiers Officiers Généraux deſtinés à ſervir dans cette Armée.

Le 24. de Novembre le Marquis *de Villars* envoya demander un ordre au Comte *de Kaunits*, pour faire partir un courier. Celui qui alla chez le Comte *de Kaunits*, vit bien qu'il étoit chez lui, mais on lui dit qu'il étoit ſorti par une porte de derriere pour aller chez l'Empereur. Le ſoir le Com-

te

1700.

te *de Kaunits*, fit dire au Marquis *de Villars*, qu'il voudroit bien lui dire un mot le lendemain à la Cour, & il lui apprit que l'Empereur ayant résolu de faire parler au Marquis *de Villars*, il croyoit qu'il aimeroit autant suspendre encore un jour le départ de son courier.

Les Comtes *d'Harrach* & *de Kaunits* parlerent en effet au Marquis *de Villars* dans le Palais, & lui dirent qu'il étoit arrivé tant de couriers, qu'il n'avoit pas été en leur pouvoit de disposer d'une heure dans la journée pour l'entretenir; que d'ailleurs il pouvoit bien comprendre lui-même que, quoique diverses nouvelles qu'il recevoit ne pussent pas apporter de grands changemens dans ce qu'ils avoient à lui dire, l'Empereur étoit bien-aise pourtant d'être informé de ce qu'elles portoient; qu'un de ces couriers étoit dépêché de Madrid à l'Ambassadeur d'Espagne à Vienne, & que c'étoit le premier qu'on eût reçu depuis la mort du Roi d'Espagne.

Le Marquis *de Villars*, leur répondit qu'il n'avoit rien de fort important à mander au Roi, mais qu'en trois

jours

1700. jours il étoit arrivé quatre de leurs couriers à Vienne, & que le moins étoit qu'il en pût dépêcher un, pour apprenpre ſeulement que l'on ne lui diſoit rien.

Le 27. de Novembre ſe paſſa ſans que les Miniſtres de l'Empereur parlaſſent au Marquis *de Villars*, & le bruit qui commença à ſe répandre que le Roi avoit accepté la Monarchie d'Eſpagne, deſtinée au *Duc d'Anjou*, ſon petit-fils, ne lui permettoit pas de s'attendre à de grandes ouvertures de la part de l'Empereur.

On choiſit alors le Comte *de Wratiſlau*, pour aller en Angleterre. C'étoit l'homme de la Cour le plus capable de grandes négociations ; & ce choix de l'Empereur fit juger, que l'on ſongeoit à porter le Roi *Guillaume* & la Hollande à des meſures, bien différentes de celles qui avoient occupé ces deux Puiſſances depuis la paix de Ryſwik.

Le Marquis *de Villars* reçut une lettre du Roi, qui lui apprit que le *Prince de Vaudemont* Gouverneur du Milanez, avoit déja fait aſſurer le nouveau Roi de ſon obéïſſance; que les Gouverneurs des Pays-Bas avoient fait

la

ſa même choſe, & qu'ainſi les apparences étoient que tout le reſte de la Monarchie ſe ſoûmettroit également aux dernieres volontés du feu Roi. 1700.

L'abattement de la Cour de Vienne fut conforme à l'événement ; & les Généraux qui, dès la nouvelle du traité de partage, avoient été d'avis d'envoyer une Armée en Italie, diſoient avec beaucoup d'apparence de raiſon que, ſi les Miniſtres du feu Roi d'Eſpagne qui l'avoient déterminé à priver de la ſucceſſion entiere les Princes de ſa Maiſon, avoient vû une partie de la Monachie entre les mains de l'Empereur, ils auroient peut-être eu de la peine à faire donner l'autre à un Prince de France ; & que même l'eſpérance de conſerver la Monarchie ſur une ſeule tête étant perduë, jamais le Roi d'Eſpagne n'auroit fait un pareil teſtament. Tel étoit leur raiſonnement, & il paroiſſoit ſolide. Mais le Prince *Eugene* n'étoit conſulté en rien ; & l'Empereur prit la réſolution d'envoyer un courier au Prince *de Bade*, pour le faire venir à Vienne en toute diligence.

Le 4. de Décembre on apprit par

un

1700. un courier du Cardinal *de Lambert*, l'exaltation du Cardinal *Albani* à la Papauté. Depuis longtemps les Cardinaux n'avoient fait d'éléction, dans des circonstances où l'Eglise eût un plus grand besoin de chercher dans son Chef des qualités bien différentes de celles qui élevent pous l'ordinaire à cette haute dignité. Le Cardinal *Albani* n'avoit pas cinquante ans, & paroissoit jouir d'une forte santé. Ses larmes, répanduës à la premiere nouvelle de son éxaltation, marquoient, ou le caractére d'un Commédien, assez naturel à sa Nation, ou une foiblesse bien éloignée du courage de *Sixte-Quint*. Celui-ci appuyé sur un bâton, & la tête courbée avant le Scrutin, surprit tout le Conclave; quand le Scrutin se trouva favorable, il leva la tête, & entonna le *Te Deum* avec une voix ferme. On lui demanda par quel miracle il étoit devenu si droit, & il répondit, qu'auparavant il se baissoit pour chercher les Clefs de St. Pierre, mais qu'après les avoir trouvées il pouvoit marcher la tête haute.

Le Marquis *de Villars* fit alors de nouvelles instances pour son congé, pi-

qué

qué, & avec raiſon, de voir Mrs. *d'Harcourt* & *de Tallard* magnifiquement récompenſés, tandis qu'on ne faiſoit rien pour lui. Il pouvoit ſe flater que, ſi le Roi avoit été ſatisfait du traité de partage, ce traité étoit dû à la crainte qu'avoient l'Angleterre & la Hollande des offres magnifiques que l'Empereur avoit fait faire au Roi par le Marquis *de Villars*. Et quant au Teſtament qui donnoit la Monarchie entiere à un des fils de Monſeigneur *le Dauphin*, il pouvoit penſer auſſi que l'adreſſe avec laquelle il avoit empêché que l'Empereur ne fît occuper le Milanez, lorsque le Roi d'Eſpagne avoit bien voulu y recevoir ſes troupes, avoient déterminé les Miniſtres d'Eſpagne, qui craignoient ſur tout le partage de la Monarchie, à la faire deſtiner entiere à un des petits-fils du Roi. 1700.

Il ſe plaignoit fortement à M. *de Torcy* d'un oubli auquel il ne devoit pas s'attendre. Mais enfin le Roi voulut qu'il demeurât auprès de l'Empereur, juſqu'à ce que l'on vît quel parti prendroit ce Prince. Sa réſolution dépendoit des reſſources qu'il pouvoit attendre des Puiſſances Maritimes & des Princes

1700. de l'Empire, dont les plus puissans, tels qu'étoient les *Electeurs de Brandenbourg & d'Hanover*, vouloient embrasser sa querelle. Les premieres pensées avoient été de faire marcher une Armée en Italie, & nous avons vû que les Généraux avoient déja été nommés. Mais quand l'Empereur fut informé que le Prince *de Vaudemont*, Gouverneur du Milanez, s'étoit soûmis aux ordres de la Régence d'Espagne, avec les Vicerois de Naples de Sicile & de Sardaigne, & que généralement tout ce qui dépendoit de cette Monarchie dans les diverses parties de l'Europe, reconnoissoit le Testament; il prit le parti de se préparer solidement à la guerre. Guerre funeste, qui ébranla les deux grandes Maisons de France & d'Autriche, & qui pouvoit être pour l'une ou pour l'autre la source des plus grands malheurs.

Fin du Tome premier.

Jos: [illegible]